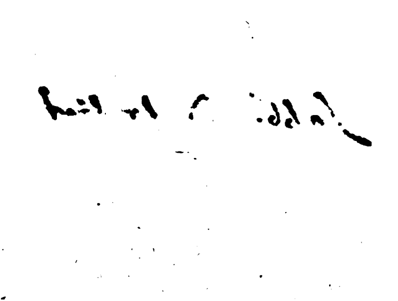



PRO REGE ET PATRIA
Du Soulier


DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA
Taylor Institution.



THEATRE

DE MONSIEUR LE GRAND,

Comédien du Roy.

TOME III.

l'abbé Dufoulin



A PARIS;

Chez La Veuve de PIERRE RIBOU, ruë des Fossez S. Germain, vis-à-vis la Comédie Françoise, à l'Image saint Loüis.

PIERRE-JACQUES RIBOU, ruë S. Barthelemy, au coin du petit passage du Palais, à l'Image S. Loüis.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

PIECES

Contenuës en ce troisiéme Volume.

LE GALANT COUREUR.

LE BALLET DES XXIV. HEURES.

LE PHILANTROPE, OU L'AMI DE TOUT LE MONDE.

LE TRIOMPHE DU TEMS.

LE GALANT COUREUR,

OU

L'OUVRAGE D'UN MOMENT,

COMEDIE

Réprésentée en 1722.

ACTEURS.

LUCINDE, Presidente, } jeunes Veuves.
DORIMENE, Comtesse, }

LE MARQUIS DE FLORIBEL, Ami du Chevalier.

LE CHEVALIER, Amant de Lucinde,

MARTON, Suivante de Lucinde.

RUSTAUT, Cocher du Chevalier, Amoureux de Marton.

CHAMPAGNE, Laquais du Chevalier.

CRIQUET, Laquais de la Presidente.

La Scene est dans le Château de la Presidente.

DANSEURS & MUSICIENS. } Acteurs du Divertissement



LE GALANT COUREUR, OU L'OUVRAGE D'UN MOMENT. COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *déguiſée en Suivante ſous le nom de Finette.*

LA PRESIDENTE.

EN verité, Comteſſe, tu es folle de t'être déguiſée de la ſorte ; je ne ſouffrirai point abſolument que tu paſſes ici pour ma Femme de Chambre.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ma chere Préſidente, tu ſçais que j'ai mes rai-

ſons. Le Marquis de Floribel que mes parens me veulent donner pourEpoux, doit arriver ici dans ce jour, nous ne nous ſommes jamais vûs ni l'un ni l'autre ; & ſi ſa figure & ſes manieres ne me conviennent pas, ſans lui déclarer mes ſentimens, ſans lui rien dire, j'irai d'abord me jetter dans un Couvent ; je lui veux épargner la honte d'être refuſé, & à moi l'enbarras de lui faire un mauvais compliment.

LE CHEVALIER.

Madame, le Marquis de Floribel, comme je vous ai dit, eſt mon ami ; je le connois depuis long tems : il eſt un peu folâtre à la verité, mais d'ailleurs très-brave Cavalier & très-riche.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Je le veux croire, mais la reputation qu'il a de courir de Belles en Belles ſans s'attacher à aucune, me le fait déja haïr ſans le connoître; il ne peut aller à ma Terre qu'il ne paſſe par ici, & vous m'avez aſſuré, Chevalier, que vous aviez donné ordre à la Poſte, qu'à ſon arrivée on lui dît que vous étiez dans ce Château.

LE CHEVALIER.

J'ai envoyé un de mes gens qui le connoît, & qui l'amenera en droiture ici.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

C'en eſt aſſez : Parlons maintenant de tes affai-

tes, ma chere Presidente. Quand épouses-tu le Chevalier ?

LA PRESIDENTE.

Ce jour même. J'ai envoyé Marton à Paris pour nous amener un Notaire, & pour s'informer quel étoit l'Epoux que mon vieux fou d'Oncle me vouloit obliger d'accepter, & en même tems lui déclarer les engagemens que j'ai avec le Chevalier.

LE CHEVALIER.

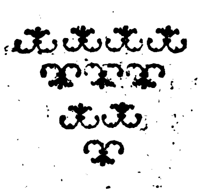
En vérité, Mesdames, vous prenez trop de précautions, *Veuves* l'une & l'autre, il me semble...

LA PRESIDENTE.

Oh ! je dois ménager le bon homme, je suis son unique heritiere.

LA COMTESSE *en suivante.*

Elle a raison, Chevalier.



SCENE II.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en ſuivante*, LE CHEVALIER, CRIQUET.

CRIQUET.

MAdame, voilà le Notaire que vous avez fait venir de Paris.

LA PRESIDENTE.

Qu'il paſſe dans mon Cabinet. Viens, ma chere Comteſſe, m'aider à lui dicter les articles du Contrat. Ne vous embarraſſez de rien, Chevalier, il ſera plûs à votre avantage que ſi vous le dictiez vous-même, & je veux vous ſurprendre agreablement.

LE CHEVALIER.

Ah Madame!

LA PRESIDENTE.

Donnez ordre au reſte, & ſur-tout à ce petit Divertiſſement dont vous m'avez parlé; ſi ce Coureur que l'on vous a promis ſe preſente, je vous prie de le recevoir.

LE CHEVALIER.

Madame, vous ſerez obéïe ponctuellement.

SCENE III.

LE CHEVALIER *seul.*

J*E* ne sçais pas si elle sera bien contente du Divertissement qu'elle demande, étant sur-tout executé par des Violons de Village. Après tout, quand on ne peut avoir du parfait, dans ces occasions le tout-à-fait mauvais réjoüit souvent plus que le médiocre, & d'ailleurs c'est l'Ouvrage d'un Moment.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE,

CHAMPAGNE.

MOnsieur, Monsieur le Marquis de Florible vient d'arriver, & je vous l'amene comme vous me l'avez commandé.



SCENE V.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

QUe de joye, mon cher Chevalier, de te revoir aprés un an d'absence!

LE CHEVALIER.

Je croyois n'avoir jamais ce plaisir. Il y a six mois que tes gens & ton bagage sont à Paris, je craignois que le peril que tu as couru à l'armée...

LE MARQUIS.

Laissons-là le peril que j'ai couru; mon Oncle m'en veut faire courir un bien plus dangereux, il veut me marier.

LE CHEVALIER.

Je sçais qu'il te veux faire épouser la Comtesse Dorimene.

LE MARQUIS.

Il n'est plus question de cette Comtesse, il y en a maintenant une autre sur le tapis.

LE CHEVALIER.

La connois-je?

LE MARQUIS.

Je ne sçais, mais pour moi je ne l'ai jamais vûe; on la dit belle & riche.

LE CHEVALIER.

Hé bien, que veux-tu davantage!

LE MARQUIS.

Quoi! je renoncerois aux douceurs de conter des fleurettes à tout ce que je rencontrerois d'aimable? Non, non, tu connois mon humeur, & tu ne me conseillerois pas de devenir raisonnable à mon âge.

LE CHEVALIER.

Moi, je te conseillerai toujours de ne te point broüiller avec ton Oncle; le bien est préférable à toutes choses; nous ne sommes pas toujours jeunes: tu restes seul de ta maison, & ton Oncle considere...

LE MARQUIS.

Oh treve à ta morale, & me dis seulement ce que tu fais dans ces cantons.

LE CHEVALIER.

Je suis prés de m'y marier.

LE MARQUIS.

Ah voilà ce que c'est; tu ne veux pas courir le risque tout seul; cela est plaisant: parce que Monsieur se marie, il faut que les autres en fassent de même. Et qui épouses-tu?

[redacted]

LE CHEVALIER.

Une riche Veuve, jeune & aimable.

LE MARQUIS.

Parbleu nous ſommes faits l'un & l'autre pour conſoler les affligez ; c'eſt auſſi une Veuve que mon Oncle me veut faire épouſer.

LE CHEVALIER.

Que tu nommes ?

LE MARQUIS.

Lucinde, la Veuve d'un Preſident.

LE CHEVALIER.

Qu'entens-je ! ah Marquis, je ne te dis plus rien : tu fais fort bien de deſobéïr à ton Oncle.

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Lucinde eſt juſtement la Veuve que j'adore, & que je dois épouſer ce ſoir ou demain, nous ſommes ici dans ſon Château.

LE MARQUIS.

Fort bien. Voila de mes donneurs de conſeils à la mode, pourvû que leurs interêts n'en ſoient point dérangez. Oh bien, pour te punir je l'épouſerai.

LE CHEVALIER.

Ah Marquis, au nom de notre amitié, ne ſonge plus à ce mariage, ne parois pas même devant Lucinde que mes affaires ne ſoient terminées : je craindrois ....

LE MARQUIS.

Hé fy donc ! me crois-tu capable de te donner ce chagrin ?

LE CHEVALIER.

Ah, tu me rends la vie ; mais pour m'obliger jusqu'au bout, parts dès ce moment, & songe....

LE MARQUIS.

Oh pour le coup tu te moques de moi, je t'ai retrouvé, je ne te quitte plus.

LE CHEVALIER.

Mais si ton Oncle vient à sçavoir....

LE MARQUIS.

C'est à toi à me déguiser si bien que personne ne puisse me reconnoître ici.

LE CHEVALIER.

Et comment te déguiser, à moins que tu ne veuilles passer pour le Coureur que la Présidente m'a demandé ? Nous avons encore l'habit de celui qu'on a renvoyé, tu n'auras qu'à le prendre.

LE MARQUIS.

Cela ira à merveille, & je serai charmé d'apprendre sous ce déguisement ce qu'on pense ici de moi ; je veux même aller demain à la Terre de la Comtesse en cet équipage.

LE CHEVALIER.

Tu ne feras pas mal. Champagne, va promtement l'habiller dans ta chambre, & prens garde que personne ne le voye en passant.

CHAMPAGNE.

Monſieur n'a qu'à me ſuivre.

LE MARQUIS.

Je te ſui. Mais, Chevalier, dis-moi par parentheſe, les Femmes de Chambre de la Préſidente ſont-elles jolies ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?

LE MARQUIS.

C'eſt que c'eſt un gibier de Coureur.

LE CHEVALIER.

Elles en a deux qui ſont paſſables. Une Marton aſſez jolie, & une Finette aſſez belle.

LE MARQUIS.

Commençons par la jolie. Les jolies ſont les plus piquantes, & celles qui ſe paſſent le plûtôt.

LE CHEVALIER.

C'eſt Marton, elle n'eſt pas ici.

LE MARQUIS.

Commençons donc par la belle ; car je ne veux point reſter oiſif.

LE CHEVALIER.

Je te le conſeille ; auſſi bien Marton a pour Amant mon Cocher, qui eſt une eſpece de Manant qui n'entend pas trop raiſon.

LE MARQUIS.

Nous lui ferons bien entendre ; il me ſemble que les Coureurs doivent avoir le pas ſur les Cochers.

LE CHEVALIER.

Va donc promtement changer de figure, tandis que je donnerai mes ordres pour le Divertissement que je fais préparer pour la Présidente.

LE MARQUIS.

Laisse-moi faire, je serai bien-tôt fagoté, & je veux même t'aider à ton Divertissement; je versifie & chante assez cavalierement.

SCENE VI.

LE CHEVALIER *seul.*

JE ne suis pas sans inquiétude; le Marquis a deux yeux, la Présidente est aimable; peut-être que quand il la verra; Mais non, je suis trop sûr du cœur de Lucinde, & même je ne dois pas, aux termes où nous en sommes, lui cacher long-tems le déguisement du Marquis; cependant attendons l'occasion favorable pour lui en faire confidence.



SCENE VII.

LE CHEVALIER, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE en *Suivante*.

LA PRESIDENTE.

J'Ai déclaré au Notaire mes intentions, Chevalier sur lesquelles il va achever seul le Contrat; mais je viens d'apprendre que Marton étoit arrivée de Paris, je suis impatiente de sçavoir quelles nouvelles elles nous apporte, qu'on la fasse monter. Mais la voici.



SCENE VIII.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *en Suivante*, LE CHEVALIER, MARTON.

LA PRESIDENTE.

HE bien, Marton, qu'as-tu à nous apprendre?

MARTON.

Un peu de patience. J'ai d'abord déclaré à Monsieur votre Oncle les engagemens que vous aviez avec Monsieur le Chevalier.

LA PRESIDENTE.

Hé bien ?

MARTON.

Hé bien, il m'a dit qu'il estimoit fort Monsieur, mais qu'il n'en vouloit point; Que cependant s'il n'avoit pas jetté les yeux sur un autre :...

LA PRESIDENTE.

Et quel est-il cet autre?

MARTON.

Oh pour le coup devinez.

LA PRESIDENTE.

Quelqu'homme de Robbe apparemment?

MARTON.

C'eſt bien pis, Madame; un Petit Maître, le Marquis de Floribel que devoit épouſer cette folle de Comteſſe dont vous m'avez ſi ſouvent parlé.

LA PRESIDENTE.

Il faut que mon Oncle ait perdu l'eſprit. Le Marquis de Floribel!

MARTON.

Comment donc? on dit que c'eſt le plus joli homme de France, & de la meilleure humeur; il arrivera aujourd'hui. Mais que vois-je? Quelle eſt cette jeune perſonne?

LA PRESIDENTE.

C'eſt une Femme de Chambre que j'ai arrêtée aujourd'hui; tu te plains toujours qu'il y a ici trop de beſogne pour toi, je l'ai priſe pour te ſoulager.

MARTON.

Et vous arrêtez ainſi des Domeſtiques ſans me conſulter? cela n'eſt pas bien: cette Fille là me paroît bien neuve. Voyons un peu, ma mie, que je te conſidere; comment te nommes-tu?

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Finette.

MARTON.

Où as-tu ſervi?

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Je ſors de chez la Comteſſe Dorimene dont vous parliez tout-à-l'heure.

MARTON.

MARTON.

Quoi ! cette folle de Comtesse, qui demeure depuis peu dans ces quartiers ? Tu étois dans une mauvaise Boutique, ma pauvre Enfant.

LA COMTESSE *en suivante.*

Est-ce que vous la connoissez ?

MARTON.

Non, mais j'en ai entendu parler ; & sa reputation....

LA PRESIDENTE.

Doucement, Marton.

MARTON.

Hé ! Madame, ne m'avez-vous pas dit cent fois vous-même que c'étoit la plus extravagante creature ?....

LA PRESIDENTE.

Moi, je vous ai dit cela, insolente ?

MARTON.

Ma foi, Madame, je ne l'ai pas deviné.

LA PRESIDENTE.

Vous êtes encore bien hardie. Si je badine quelquefois sur le compte de mes amies, c'est bien à vous à y faire attention.

LA COMTESSE *en suivante.*

Et ne vous fâchez pas, Madame, cette Comtesse en pense peut-être autant de vous, que vous en avez dit d'elle.

LA PRESIDENTE.

Je vous assure, Finette, que jamais....

LA COMTESSE *en suivante;*

Ah! Madame, ce n'est pas auprès de moi que vous avez besoin de vous justifier. (*à part.*) Tu me payeras celle-là, je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Hé, Madame, à quoi vous arrêtez-vous? Songez-vous que nous avons des affaires plus importantes. Mais voici le Coureur dont je vous ai parlé.

SCENE IX.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, *en Suivante*, LE CHEVALIER, LE MARQUIS *en habit de Coureur*, MARTON.

LA COMTESSE *en Suivante. à part. Regardant le Marquis.*

Mon Dieu le joli homme!

LE MARQUIS *en Coureur. A part. Regardant la Comtesse.*

Tête-bleu l'aimable Soubrette! C'est apparemment la Finette en question.

LA PRESIDENTE.

Approchez, mon Ami.

LE MARQUIS *en Coureur.*

A la Presidente.

Madame, je ne sçaurois assez m'applaudir du bonheur qui m'a conduit ici, puisque j'ai l'avantage de me voir au service d'une si charmante Maîtresse; à quoi qu'il vous plaise m'employer jour & nuit, si ma legereté & ma vitesse peuvent seconder mon zèle, les commissions dont vous voudrez m'honorer seront exécutées avec toute la diligence possible.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ce Garçon là a l'air tout-à-fait noble.

MARTON.

Il me paroît bien dératé.

LA PRESIDENTE.

Et il ne manque pas d'esprit.

MARTON.

Avez-vous le jarret souple, mon ami ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je vais comme le vent, il n'y a point de cheval de poste qui me passe, on n'a qu'à me mettre à l'épreuve.

LA PRESIDENTE.

On ne vous fatigera pas beaucoup ici.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Tant pis, car j'aime à courir.

LA PRESIDENTE.

Voilà un plaisir assez particulier : Comment te nommes-tu, mon ami.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Jolicœur, Madame.

LA PRESIDENTE.

Il me prend envie, puisqu'il aime tant à courir, de l'envoyer dès ce moment au devant du Marquis de Floribel, pour lui dire qu'il ne se donne pas la peine d'avancer davantage, & qu'il sera ici fort mal reçû.

LE CHEVALIER.

Hé, Madame, vous n'y songez pas ? on ne sçait pas par où ce Marquis doit arriver.

MARTON.

Votre Oncle m'a dit qu'il arriveroit de Bayonne.

LA PRESIDENTE.

Hé bien, Jolicœur, tu n'as qu'à prendre la route de Bayonne, & toujours courir jusqu'à ce que tu le rencontres.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, il ne le connoît pas.

MARTON.

Je vais lui en faire le portrait sur le recit qu'on m'en a fait. C'est un jeune étourdi qui a l'air fou, des manieres extravagantes.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Le voilà bien désigné ; il ne faudroit pas courir

bien loin pour trouver mille jeunes gens qui lui ressemblent.

LA PRESIDENTE.

N'importe, tâche de le découvrir : & dis lui que je le hais à la mort, sans l'avoir jamais vû ; que je le trouve bien témeraire de vouloir m'épouser sans sçavoir quels sont mes sentimens sur sa personne ; & que s'il s'obstine à vouloir passer outre, il s'en trouvera mal. Adieu, parts, cours, vole dans le moment.

LE CHEVALIER.

Madame, ce Garçon-là doit être fatigué, il sort de faire une longue course.

LA PRESIDENTE.

Bon, bon, ces sortes de gens-là sont infatigables.

LE CHEVALIER.

Il y a plus de cent Postes d'ici à Bayonne.

MARTON.

Voilà une belle affaire. combien cours-tu par heure, mon ami ?

LE CHEVALIER.

En verité, Madame, c'est se mocquer que....

LA PRESIDENTE.

Tout ce qu'il vous plaira, je veux qu'il parte dans ce moment ; mais pour lui laisser prendre haleine, je vais écrire un mot qu'il rendra à ce Marquis. En attendant, Marton, menez ce Garçon à

l'Office, & qu'il boive deux coups, cela lui donnera courage.

MARTON.

Allons, ſuivez-moi, Monſieur Jolicœur.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*
Regardant tendrement la Comteſſe.

Ah! pourquoi envoye-t'elle plûtôt Marton que Finette? Morbleu, Chevalier, tire moi de ce mauvais pas.

SCENE X.

LA PRESIDENTE,
LA COMTESSE,
LE CHEVALIER.

LA COMTESSE *en Suivante.*

JE ne ſçais ce que cela ſignifie, mais il me ſemble que ce Coureur me fait les yeux doux: avez-vous entendu comme il a ſoupiré en me regardant?

LA PRESIDENTE.

Il faut lui pardonner, il te croit Suivante, & ces ſortes de gens-là ont le cœur tendre comme d'autres.

LA COMTESSE *en Suivante.*

C'eſt dommage qu'un ſi joli homme ſoit né dans un rang ſi bas.

LE CHEVALIER.

A ce que je vois, Madame, ſi le Marquis de Floribel qu'on vous deſtinoit avoit été de cette figure, malgré ſa reputation, vous ne vous ſeriez pas tant déclarée contre lui.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je vous avoüe qu'un homme de qualité qui ſeroit fait ainſi, nous feroit fermer les yeux ſur bien des choſes; & que du moment que je l'ai vû.....

LA PRESIDENTE.

Je crois que tu prends la choſe ſerieuſement.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Mais quel eſt cet original, il me ſemble qu'il me fait auſſi les yeux doux? Tout le monde m'en veut aujourd'hui.

LE CHEVALIER.

C'eſt mon Cocher, Madame, l'Amoureux de Marton.



SCENE XI.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante.* LE CHEVALIER, RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

QUe voulez-vous, Rustaut ?

RUSTAUT.

Monsieur, c'est un Notaire qui est là dedans, qui m'a dit que votre Contrat étoit tout dressé, & que vous n'aviez qu'à l'aller signer.

LA PRESIDENTE.

Allons, Chevalier.

RUSTAUT.

Je vous prie de vous dépêcher, car je lui ai donné ordre de m'en fagoter aussi un pour Marton & pour moi ; mais il est juste que vous passiez les premiérs.

LA PRESIDENTE.

Ah, Monsieur le Cocher, nous vous sommes obligez de la preference; mais il me semble que vous regardez-bien Finette.

RUSTAUT.

RUSTAUT.

C'eſt que je la trouve jolie ; & ſi je n'allois pas épouſer Marton, je crois que je l'épouſerois. Térigueнne que je ferions enſemble un bel attelage !

LA COMTESSE *en Suivante*.

Cela eſt fâcheux pour moi.

RUSTAUT.

Va, va, conſole-toi, friponne, je te retiens pour ma ſeconde.

LA PRESIDENTE.

Allons, Chevalier, paſſons dans mon Cabinet.



SCENE XII.

RUSTAUT *seul.*

QUand j'y songe, cela est pourtant bien incommode, ces Contrats; quand on a mis là sa parapharaphe il n'y a plus moyen de s'en dédire ; on a beau être ennuyé de sa femme, il faut toujours la garder pour soi, & quelquefois pour les autres. Tout ce qu'il y a de consolant dans notre métier, c'est que quand une femme fait la diablesse, on la peut étriller tout son saoul sans que le Contrat vous contredise. Mais qu'est-ce que c'est que ce drôle-là ? Ah ! c'est apparemment ce Coureur qu'on vient de recevoir.



SCENE XIII.

LE MARQUIS *en Coureur.*
RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

PAr ma foi je croi que la Préſidente eſt folle. La plaiſante idée de vouloir m'envoyer au-devant de moi-même, & ſur tout dans le moment que je ſuis enchanté de Finette. Son premier coup d'œil m'a percé juſqu'au cœur, & je me trouve dans un état où je ne me ſuis jamais trouvé. Mais voici apparemment le Cocher dont Marton me vient de parler, & qui eſt, dit-elle, ſi jaloux. Je veux un peu l'intriguer, en attendant le moment de revoir ma chere Finette.

RUSTAUT.

Voici un Coureur qui me paroît bien alerte, & je voudrois auſſi peu lui donner ma Maîtreſſe à garder que mon déjeuner à porter.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Qu'avez-vous donc, Monſieur le Cocher, il ſemble que vous ſoyez fâché que je ſois entré dans cette maiſon ?

RUSTAUT.

Tout franc, Monsieur le Coureur, je ne sçai pas si j'aurai bien sujet d'en être content dans la suite.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il ne tiendra qu'à vous que nous vivions en bonne intelligence ensemble.

RUSTAUT.

C'est à sçavoir. Es-tu de complexion amoureuse ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Pourquoi ?

RUSTAUT.

C'est que je suis de complexion jalouse, & les gens comme toi font bien du chemin en peu de tems ; j'en juge par celui qui y étoit auparavant toi, il m'a bien donné du fil à retordre.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que voulez-vous dire ?

RUSTAUT.

Je veux dire que j'aime une certaine Marton dans cette maison-ci, & que j'ai bien peur....

LE MARQUIS *en Coureur.*

Allez, mon cher, ne craignez rien, vous ne me verrez point courir sur vos brisées.

RUSTAUT.

Oh sur ce pied-là, je te reçois dans mon amitié ; car d'ailleurs ta phisionomie me revient assez.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Cela est heureux pour moi.

RUSTAUT.

Comment t'appelles-tu?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Jolicœur.

RUSTAUT.

Hé bien, Jolicœur mon enfant, il ne tiendra qu'à toi que je vivions comme freres, mais il ne faut avoir rien de caché l'un pour l'autre. Premierement je commencerai par te dire tout ce que je sçais de mal de mon Maître. C'est un sot, un benêt que je mene par le nez plus facilement que mes chevaux par la bride.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Fort bien.

RUSTAUT.

Je le sers depuis un an à deux cens livres de gages, dont je n'ai pas encore reçû un sol; mais je me dédommage sur le tour du bâton.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et comment cela?

RUSTAUT.

Il manque toujours quelque chose à ses chevaux & à son Carosse, quoiqu'il n'y manque rien; & je m'entends avec le Sellier, le Charon & le Maréchal, pour lui faire payer toujours le double de ce que les choses vallent.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je ne m'étonne pas de te voir en si bon équipage ... Comment diable, des chemises de toile d'Hollande ! des dentelles !

RUSTAUT.

Elles ne sont pas à moi.

LE MARQUIS *en Coureur.*

J'entens. Ce sont celles du Chevalier.

RUSTAUT.

Peste que je ne suis pas si sot, il les reconnoîtroit. Ce sont les chemises d'un certain Marquis de Floribel, dont Champagne & moi usons le linge, tandis que les gens du Marquis usent celui de notre Maître.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Voilà d'éfrontez maroufles !

RUSTAUT.

Cela n'est pas mal imaginé, n'est-ce pas ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Non vraiment. (*A part.*) Ah les mauvaises canailles!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc ? il semble que tu n'approuves pas notre commerce ? Va, va, nous te ferons aussi user de ce linge-là, à condition que tu ne seras pas flatteur ; & sur tout, comme je te l'ai dit, que tu ne t'arrêteras pas à mes amours, car avec moi il ne faut pas broncher.

LE MARQUIS *en Coureur.*

A part. Il faut que je puniſſe un peu ce coquin là (*A Ruſtaut.*) Vos amours ſont donc quelque choſe de bien délicat, que l'on oſe y toucher.

RUSTAUT.

Oh c'eſt la perle des Soubrettes, des yeux, une bouche, un poitrail, une croupe, une encolure qui vous raviſſent en extaſe.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah!

RUSTAUT.

Qu'as-tu donc? Eſt-ce que tu te trouves mal?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Non, c'eſt que je me ſens ravir en extaſe. Ah!

RUSTAUT.

Comment donc, je crois que tu ſoupires.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oüi, mon cher ami; ſur votre ſeul récit je me trouve charmé, je ne me connois plus, & je ſens qu'il me ſera impoſſible de voir cette Marton ſans l'aimer.

RUSTAUT.

Oh ſi cela eſt, ne la vois donc pas.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hé pourquoi?

RUSTAUT.

Parce que je te le défends.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hélas, c'eſt le moyen de m'en donner plus d'envie, que de me le défendre.

RUSTAUT.

Comment, Monſieur l'impertinent, je crois que vous voulez regimber contre moi ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Hé! doucement, point d'injures.

RUSTAUT *levant la main.*

Oh je ne m'en tiendrai pas aux injures, & ſi j'avois mon foüet.

LE MARQUIS *lui donnant un ſouflet.*

Alte là.

RUSTAUT.

Eſt-ce que tu me prens pour un Fiacre, de me frapper d'abord ? Oh nous allons voir.....



SCENE XIV.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, *en Coureur* RUSTAUT.

LE CHEVALIER.

QUel bruit est-ce là?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Monsieur, c'est votre Cocher qui fait l'insolent, & qui ose lever la main sur moi.

LE CHEVALIER *frapant Rustaut.*

Comment, coquin, vous osez maltraiter les gens que je prends à mon service? Oh je vous montrerai .....

RUSTAUT.

C'est lui-même qui m'a baillé un souflet.

LE CHEVALIER *frapant toujours Rustaut.*

Je n'entens point de raison & je fraperai également sur l'un & sur l'autre; je vous apprendrai, Marauts que vous êtes, à vous battre dans cette maison, & sur tout dans la situation où sont mes affaires.

RUSTAUT.

Mais je ne me bats point; c'eſt moi qui ſuis battu.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je vous aſſure, Monſieur...

LE CHEVALIER *frapant Ruſtaut.*

Taiſez-vous, inſolent.

RUSTAUT.

Fort bien. Il eſt un inſolent, & c'eſt moi que l'on châtie de ſon inſolence. C'eſt être bien injuſte.

LE CHEVALIER.

Moi ! je ſuis injuſte.

RUSTAUT.

Parbleu ſi vous n'êtes pas injuſte, vous êtes donc bien mal adroit, car aucun des coups n'a porté ſur lui.

LE CHEVALIER.

Apprenez à reſpecter les lieux où vous êtes.

SCENE XV.

LE MARQUIS *en Coureur*,
RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur.*

TU ès bienheureux que je ne lui aye pas appris toutes tes friponeries.

RUSTAUT.

Ah! ne lui en dites rien, je vous prie.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ce sera pour un autre tems, en cas que tu fasses encore l'insolent ; maintenant il me prend envie de te rendre tous les coups que j'ai reçûs.

RUSTAUT.

Vous n'aurez pas grande restitution à faire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

J'ai pourtant idée d'en avoir reçû quelques-uns.

RUSTAUT.

En aucune façon, & mes épaules vous assurent du contraire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je veux bien les en croire sur ta parole, mais prens bien garde à l'avenir comme Monsieur frapera,

car je remettrai sur ton dos tout les coups qui seront tombez sur le mien.

RUSTAUT.

Tout ce qu'il vous plaira, je ne suis pas à deux ou trois coups de bâton près.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Adieu. Je m'en vais trouver cette Marton que tu m'as peinte si aimable, & que je te deffens désormais de regarder en face. (*A part.*) Allons bien plûtôt chercher la belle Finette, & lui déclarons ce que je sens pour elle.

SCENE XVI.

RUSTAUT *seul.*

ME voilà bien chanceux. Qui diable nous a amené ici ce maudit Coureur ? J'enrage. Et si Marton. . . . . Mais la voici.



SCENE XVII.

RUSTAUT, MARTON.

MARTON.

Comment, Monsieur Rustaut, vous sçavez mon arrivée, & vous ne venez par au-devant de moi?

RUSTAUT.

J'étois occupé à recevoir ici. . . .

MARTON.

De l'argent?

RUSTAUT.

Non, un souflet & quelques coups de bâton que l'on m'a baillé pour l'amour de toi.

MARTON.

Comment donc?

RUSTAUT.

J'ai pris querelle contre un impertinent qui a la hardiesse de vouloir t'aimer?

MARTON.

Il n'y a pas tant de mal à cela. Est-ce un garçon bien fait encore? un homme de bonne mine.

RUSTAUT.

Oh que nenni; il n'est pas seulement des trois

quarts aussi gros que moi. C'est ce Coureur qu'on a reçû ce matin.

MARTON.

Et tu dis qu'il m'aime ?

RUSTAUT.

Il s'en pâme, & le tout sans te connoître. Tu vois que c'est un sot.

MARTON.

Oh que non. Il m'a déja vûë.

RUSTAUT.

Ah j'enrage! il ne m'avoit pas dit cela. Je ne m'étonne pas s'il m'a défendu de te jamais regarder en face ; & moi je te commande de lui tourner le dos quand tu le verras.

MARTON.

Adieu donc.

RUSTAUT.

Où vas tu ?

MARTON.

Je vais le fuir.

RUSTAUT.

Et il n'est pas ici.

MARTON.

Il pourroit venir, & je ne veux pas t'exposer à sa fureur.

RUSTAUT.

Ah traîtresse! tu le fuis pour l'aller chercher.

MARTON *voyant venir le Marquis.*

Je resterai donc, puisque tu le veux.

RUSTAUT.

Fort bien, parce que le voilà.

SCENE XVIII.

LE MARQUIS, MARTON, RUSTAUT.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Finette eſt apparemment auprés de la Préſidente, & je ne puis lui parler; j'en ſuis au deſeſpoir. Oh, oh, quel eſt donc ce petit tête-à-tête? N'eſt-ce point là cette charmante Marton dont tu m'as parlé.

RUSTAUT.

Non, je vous aſſure. (*A part.*) Je le ſçavois bien qu'il ne la connoiſſoit pas.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi tout de bon, ce n'eſt point elle?

RUSTAUT.

Non, où le diable m'emporte.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Parbleu tu és bienheureux. Tu peux te guerir déſormais de ta jalouſie, car quelques appas que puiſſe avoir ta Marton, je te proteſte que voilà la

seule personne à qui je veux addresser mes vœux.

RUSTAUT.

Oh pour le coup je ne sçais plus où j'en suis.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et de quoi te plains-tu, mon pauvre Cocher ?

RUSTAUT.

Morgué ça me feroit jurer comme un Chartier.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et pourquoi ? puisque je te laisse ta Marton.

RUSTAUT.

Et c'est là Marton elle-même, puisqu'il faut vous le dire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

En ce cas je te plains.

RUSTAUT.

Palsembleu je ne le suis pas tant que vous pensez; & puisqu'elle est assez perfide pour vous écouter, voila qui est fait, je prens mon parti. Madame a reçû ce matin une Finette qui vaut toutes les Martons du monde, je vais lui débrider de ce pas ma passion amoureuse.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et attends, mon ami, attends.

RUSTAUT.

Non morbleu, j'ai pris le mords aux dents, & il n'y a plus moyen de me retenir.

SCENE

SCENE XIX.

LE MARQUIS *en Coureur*,
MARTON.

MARTON.

BOn, bon, laissez-le aller ; dût-il enrager, vous me plaisez mieux que lui.

LE MARQUIS *en Coureur*.

Oüi, mais il va trouver Finette, & je crains....

MARTON.

Pour moi je ne crains rien, & je serai trop contente de vous avoir.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Mais encore un coup, s'il va déclarer à Finette... Ah! la voici, je respire.



SCENE XX.

LA COMTESSE *en Suivante*,
LE MARQUIS *en Coureur*,
MARTON.

LA COMTESSE *en Suivante*.

Mademoiselle Marton, Madame vous demande.

MARTON.

Oh qu'elle attende, j'ai ici d'autres affaires.

LA COMTESSE *en Suivante*.

Elle veut absolument vous parler, & tout à l'heure.

MARTON.

Elle prend bien mal son tems. Monsieur Jolicœur, attendez-moi je vous prie, je reviens dans un moment; & vous Finette, allez trouver Rustaut qui vous cherche.

LA COMTESSE *en Suivante*.

Rustaut?

MARTON.

Allez, allez, ne craignez point ma colere, je

n'en serai pas jalouse ; & je vous l'abandonne de tout mon cœur. . . . .

SCENE XXI.

LE MARQUIS *en Coureur*, LA COMTESSE *en Suivante*.

LA COMTESSE *en Suivante. A part.*

QUe veut-elle par-là me faire entendre ? . . . . Mais je n'ai pas de curiosité de m'en éclaircir, j'ai bien une autre inquiétude depuis que le Chevalier nous a appris que ce Coureur étoit le Marquis de Floribel. Il m'aime me croyant Soubrette ; peut-être ne m'aimera-t'il plus quand il sçaura qui je suis. Jolicœur, Madame m'a chargé de vous dire que vous ne partiriez point.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah, belle Finette, vous ne pouviez m'annoncer une plus agreable nouvelle.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Comment donc ? vous disiez tantôt que votre plus grand plaisir étoit de courir.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il est vrai ; mais, charmante Finette, je suis

maintenant retenu par deux beaux yeux, dont le pouvoir arrête tous mes autres plaisirs.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Marton a donc bien des charmes pour vous ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Marton ? O ciel qu'allez vous penser ! Par tout où vous êtes en peut-on aimer d'autres que vous ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Quoi, c'est de moi que vous êtes amoureux ? En verité vous vous adressez mal, car je ne sçais pas encore ce que c'est que l'amour.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi, seroit-il possible ? Et c'est ce qui m'a fait tant courir jusqu'ici vainement, que la découverte d'un cœur qui n'eut jamais aimé. Mais il n'est pas naturel, que belle comme vous êtes, on ait été si long-tems à vous le dire, encore moins vrai-semblable que vous n'ayez pas pris plaisir à entendre vanter votre beauté.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Quel plaisir voulez-vous que j'aye pris à entendre dire que j'étois aimable, si ceux qui me l'on dit ne l'étoient pas ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Une belle doit être toujours charmée de faire des conquêtes.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Cela peut contenter son ambition, mais cela ne l'engage pas à être sensible.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Et quel mérite faudroit-il avoir pour vous plaire?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Il faudroit être fait à peu près comme vous êtes, mais en même tems sincere.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oh, je le suis.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Il faudroit de plus, qu'un Amant fût en état de faire ma fortune, ou que je fusse en état de faire la sienne.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoi si vous étiez dans un rang élevé, vous vous feriez un plaisir de faire le bonheur d'une personne que vous aimeriez? Par exemple un malheureux Coureur....

LA COMTESSE *en Suivante.*

J'en voudrois faire un Marquis.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah! pourquoi faut-il avec ces sentimens qu'une si charmante personne soit réduite à servir? La Fortune est bien aveugle.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Trouvez-vous que la Fortune m'ait plus mal

traitée que vous ? & la condition de Coureur vous semble-t-elle beaucoup au-dessus de celle de Soubrette.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quoiqu'il en soit, je voudrois être au-dessous de ce que je suis, ou que vous fussiez au-dessus de ce que vous êtes.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je ne comprens rien à ce que vous me voulez dire.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah, que ne puis-je m'expliquer !

LA COMTESSE *en Suivante.*

Qui vous en empêche ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

L'amour que vous m'inspirez. Tant que j'ai été indifferent, jamais personne n'a debité la fleurette avec plus de facilité que moi auprès des Belles que je n'aimois point ; maintenant que j'aime véritablement, je n'ai plus d'éloquence pour le persuader.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je ne hai pas cet aveu, & je m'expliquerai à mon tour, quand je vous connoîtrai tout à fait sincere.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que me voulez-vous dire ?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Rien davantage pour le présent. Je veux vous laisser faire vos réflexions & reprendre vos sens

vous en avez besoin, s'il est vrai que vous aimiez pour la premiere fois. Adieu.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Je n'ai point de réflexions à faire; je sens que je vous aime, & que je vous aimerai toujours.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Et qui me le prouvera?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Quelle preuve faut-il vous en donner?

LA COMTESSE *en Suivante.*

Une fort naturelle. Il faut m'épouser dans ce moment.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Dans ce moment? il faut du moins proposer la chose à vos parens.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je suis ma maitresse.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Il faut pour votre sureté le consentement des miens, je ne suis pas en âge.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Je vous donne une dispense, & je passe là-dessus. C'est bien entre gens comme nous que l'on y cherche tant de façons.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Vous avez raison: il faut du moins envoyer chercher un Notaire à Paris.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Nous en avons un ici.

LE MARQUIS *en Coureur. A part.*

Parbleu cette petite personne là a réponse à tout.

LA COMTESSE *en Suivante.*

Ah, vous commencez à reflechir! je veux bien vous en donner le tems; mais ne me voyez de votre vie, que pour faire dans le moment ce que je vous demande. Adieu.

SCENE XXII.

LE MARQUIS *en Coureur, seul.*

HE' bien, Marquis, te voilà pris comme un sot. Tu as refusé jusqu'ici les partis les plus considerables; tu fuyois le mariage; tu croyois toujours badiner avec l'amour, & dans un moment il t'a réduit à choisir, ou d'épouser une Soubrette, ou de mourir de chagrin; car enfin je sens bien que je ne puis vivre sans Finette. Mais que diront mes amis? Que dira mon Oncle? S'il vouloit me deshériter pour n'avoir pas voulu épouser la Comtesse Dorimene, que ne fera-t-il point quand il sçaura que je lui désobéis une seconde fois, pour épouser une personne d'un rang si bas?

SCENE.

SCENE XXIII.

LE MARQUIS *en Coureur*,
LE CHEVALIER.

LE MARQUIS *en Coureur*.

AH, mon cher ami, Je méprisois tantôt tes conseils, mais j'ai besoin maintenant que tu m'en donnes dans le triste état où je suis; mais surtout, ne me conseille que ce que j'ai envie de faire.

LE CHEVALIER.

C'est bien mon intention.

LE MARQUIS *en Coureur*.

Quoi! tu pourrois me conseiller d'épouser Finette?

LE CHEVALIER.

Pourquoi non, si tu l'aime?

LE MARQUIS *en Coureur*.

Je l'adore.

LE CHEVALIER.

Epouse la.

LE MARQUIS *en Coureur*.

Mais mon Oncle y souscrira-t'il?

LE CHEVALIER.

Je te répons de son consentement.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Oh, pour le coup ton amitié t'aveugle, & j'ai encore assez de raison pour n'en rien croire ; mais cela ne m'empêchera pas de passer outre.

LE CHEVALIER.

L'amour a bien fait du ravage dans ton cœur dans un moment. Mais taisons-nous, voici la Presidente.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah ! je vois aussi mon adorable Finette.

SCENE XXIV.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER.

LA PRESIDENTE *à part à la Comtesse.*

LAisse-moi faire, je vais mettre ton Marquis à l'épreuve. *au Marquis.* Jolicœur, j'ai encore une fois changé de sentiment, & je trouve à propos que vous partiez tout à l'heure pour Bayonne.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Moi Madame ?

LA PRESIDENTE.

Et qui donc ?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah, Chevalier, je n'ai recours qu'à toi.

LE CHEVALIER.

Madame, je vous demande en grace qu'il ne parte point.

LA PRESIDENTE.

Et pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Une affaire ſerieuſe l'arrête ici ; il eſt amoureux.

LA PRESIDENTE.

Et de qui ?

LE CHEVALIER.

De Finette. Il veut l'épouſer.

LA PRESIDENTE.

Comment donc, Chevalier, vous n'y penſez pas. Ignorez-vous que Finette eſt Demoiſelle, & que ſi des raiſons l'ont fait entrer à mon ſervice, ſa naiſſance l'empêche d'accepter un parti ſemblable.

LA MARQUIS *en Coureur.*

Qu'entens-je ! Ah, ſerois-je aſſez heureux !

LA PRESIDENTE.

Comment, de quoi vous rejoüiſſez-vous donc, Monſieur Jolicœur.

LE MARQUIS *en Coureur.*

De ce que Finette, Madame, eſt au-deſſus de ce que je la croyois.

LA PRESIDENTE.

Il me semble que vous devriez plûtôt vous en affliger.

SCENE XXV.

LA PRESIDENTE, LA COMTESSE *en Suivante*, LE MARQUIS *en Coureur*, LE CHEVALIER, RUSTAUT, MARTON.

RUSTAUT.

MOnsieur & Madame, nous venons, Marton & moi, vous demander une petite recompense de nos services.

LA PRESIDENTE.

Et quoi encore?

MARTON.

Nous voudrions nous marier.

LA PRESIDENTE.

Je vous en ai déja donné la permission, mes enfans, & je vous promets une centaine de pistoles pour les frais de votre Nôce.

RUSTAUT.

Nous vous sommes bien obligez ; ce n'est pas de cela dont il s'agit. Nous venions vous prier de nous empêcher de nous marier ensemble, & de permettre que je troque Marton contre Finette, & que Marton me troque contre Jolicœur.

LA PRESIDENTE.

Ah, ah, celui là est nouveau.

RUSTAUT.

Que voulez-vous, c'est une petite inconstance mutuelle que nous avons concerté ensemble.

LA PRESIDENTE.

Et sur quoi, Monsieur Rustaut, vous êtes-vous imaginé que Finette voudroit bien de vous ?

RUSTAUT.

Parce que je la crois de bon goût, & que je me suis mis en sa place. Si j'étois fille, je ne voudrois pas choisir un mari d'une autre figure que celle que j'ai.

LA PRESIDENTE.

L'agréable figure !

RUSTAUT.

Je sçais bien qu'elle n'est pas à la mode, mais elle n'en est pas moins rare.

LA PRESIDENTE.

Et vous Marton, qui vous a fait croire que Jolicœur voudroit vous épouser ?

MARTON.

L'amour qu'il m'a fait paroître, & la jalousie qu'il a donnée à Rustaut.

LA PRESIDENTE.

Que dites-vous à cela, vous autres?

LE MARQUIS *en Coureur.*

Que je n'ai jamais aimé que la belle Finette.

LA PRESIDENTE.

Et vous?

LA COMTESSE *en suivante.*

Que si j'avois à aimer, ce ne seroit pas Monsieur Rustaut.

RUSTAUT.

Parbleu tant pis pour vous: puisque vous êtes si retive, il n'y a rien de fait, ç'a n'ira pas plus loin, & je reprens Marton.

MARTON.

Et moi je te reprens de même.

LA PRESIDENTE.

Pour vous, Monsieur Jolicœur, je suis fâchée que vous ne soyez pas d'une condition à épouser Finette, car il me paroît qu'elle ne vous haïssoit pas. Nous tâcherons de la marier au Marquis de Floribel qui m'étoit destiné; quand il apprendra que je me suis donnée à un autre, & que Finette est d'une illustre famille, peut-être s'en contentera-t'il.

LA COMTESSE *en suivante.*

Madame, permettez-moi de vous dire, que de

quelqu'éclat dont puiſſe briller votre Marquis, je trouve l'amour de Jolicœur préferable à toutes choſes.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah belle Finette, c'en eſt trop; il eſt tems de me découvrir; Vous voyez dans Jolicœur le Marquis de Floribel lui-même.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Seroit-il poſſible?

RUSTAUT.

Peſte, j'ai bien ſenti que le ſouflet qu'il m'a donné étoit de qualité.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Cette avanture a lieu de vous ſurprendre.

LA COMTESSE *en ſuivante.*

Je ne ſuis pas plus ſurpriſe que vous allez l'être, en apprenant que Finette n'eſt autre que la Comteſſe Dorimene.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Ah quelle joye pour moi!

MARTON.

En voici bien d'un autre. Pardonnez-moi, Madame, ſi j'ai dit tantôt que la Comteſſe Dorimene étoit une folle, je ne croyois pas que c'étoit vous.

LA COMTESSE *en ſuivante, au Marquis.*

Oüi, je ſuis Dorimene, qui ſous ce déguiſement voulois connoître votre cœur & votre perſonne; heureuſe ſi le cœur eſt auſſi ſincere que la perſonne m'eſt agréable.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Votre personne m'a charmé ; & quand vous ne seriez pas ce que vous êtes, mon cœur ne dédiroit point mes yeux.

RUSTAUT.

Parbleu, Marton, tu serois bien surprise, de trouver aussi un Marquis sous ma Casaque.

MARTON.

Cela seroit plus extraordinaire, que de trouver u Cocher sous un habit de Marquis.

RUSTAUT.

Allons, puisque nous voila tous d'accord, r songeons qu'à nous réjoüir. Monsieur le Marquis au moins, point de rancune; & parce que no avons usé votre linge, n'allez pas par vengean vous amuser à chifonner celui de notre Ménagere.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Tu es un effronté Marousle!

LE CHEVALIER *à la Presidente.*

Votre oncle, Madame, n'aura rien à vous dire quand il sçaura que le Marquis qu'il vous destin a pris un autre parti.

LE MARQUIS *en Coureur.*

Pour moi je suis sûr du consentement du mie

LA COMTESSE *en suivante.*

Et moi de celui de ma tante.

MARTON.

Et toi, Rustaut, n'as-tu point de parens?

RUSTAUT.

J'ai aussi un oncle, mais je ne l'irai voir que huit jours après notre mariage.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher Marquis, ma chere Comtesse, en attendant que le Notaire travaille à votre Contrat, prenez part au Divertissement que j'ai fait préparer ; il convient parfaitement à votre avanture, puisqu'il roule sur l'Ouvrage d'un Moment.

FIN.



DIVERTISSEMENT.

Plusieurs Habitans du Village, déguisez de differentes manieres, entrent en dansant.

UN MUSICIEN *chante.*

Tout est dans la vie
Sujet au changement ;
Tout est dans la vie
L'ouvrage d'un moment.

Le plaisir succede au tourment ;
Au plaisir la mélancolie
Le desordre à l'arrangement,
Et la sagesse à la folie.

Tout est dans la vie
Sujet au changement,
Tout est dans la vie
L'ouvrage d'un moment.



ENTRÉE.

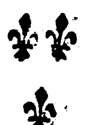
RONDEAU.

UN MUSICIEN.

CE moment, où je vis Lisette
Folâtrant sur l'herbette,
Hélas il s'offrit vainement,
Ce moment.

Trop timide Amant,
Je ne lui pris que sa houlette,
Ah! que je regrette
Ce moment.

Si je la retrouve seulette,
Ah! j'emploirai bien autrement
Avec la folette
Ce moment.



ENTRÉE.

VAUDEVILLE.

A Ne plus aimer de la vie
Un cœur se résoût vainement,
Sans sçavoir pourquoi ni comment;
Il en reprend bien-tôt l'envie,
C'est l'ouvrage d'un moment.

L'ardeur qu'on croyoit éternelle
S'éteint quelquefois aisément,
Mais souvent un embrâsement
Est causé par une étincelle,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Ce nouveau Parvenu qu'on loue
Nous éclabousse fierement,
Mais au premier évenement
Le voir retomber dans la bouë;
C'est l'ouvrage d'un moment.

Ah! que dans l'amoureux mystere
On trouve un doux amusement,

Que le plaisir en est charmant !
Mais hélas ! il ne dure guére,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Aux Plumets une Prude échape,
Aux gens de Robbe également,
Ils la poursuivent vainement,
Mais un Petit-collet l'attrape;
C'est l'ouvrage d'un moment.

C'est l'ouvrage de Penelope
Qu'attaquer Iris sans argent,
Elle est retive au tendre Amant;
Mais qu'un Financier la galoppe,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Que l'Amour fait de diligence,
Ah ! que c'est un Coureur charmant !
Avec lui je cours hardiment ;
Quand j'ai fini je recommence,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Dans une ignorance sévere
On tient un Agnés vainement,
D'une leçon de son Amant

Elle en ſçait autant que ſa Mere,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Qu'un Gaſcon faſſe des emplettes,
Il achette tout doublement;
Mais quand ce vient au dénoûment,
Un beau matin paye ſes dettes,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

L'Amant rebuté d'une Belle
Rarement court au changement,
Mais quand il eſt heureux Amant
Le voir devenir infidelle,
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Si pour d'autre mon Mari panche,
J'imiterai ſon changement;
Pourquoi s'affliger vainement,
Quand on peut prendre ſa revanche?
C'eſt l'ouvrage d'un moment.

Traverſez & la Terre & l'Onde,
Les cornes vont comme le vent,
Vous les recevrez promptement

Quand vous feriez au bout du Monde,
C'est l'ouvrage d'un moment.

Si la Piéce vous a fait rire ;
Il faut qu'elle ait quelque agrément ;
Si vous en jugez autrement,
Messieurs, nous aurons à vous dire,
C'est l'ouvrage d'un moment.

FIN.

LE BALLET
DES
XXIV. HEURES,

AMBIGU COMIQUE

Réprésenté devant SA MAJESTE' à Chantilly, le 5. Nov. 1722.

Par l'Académie Royale de Musique, les Comédiens François & Italiens.

PREFACE.

PREFACE.

CE Ballet a été ordonné, inventé, composé, appris & résenté en moins de trois semai-; & quoique l'exécution dépende de plus de deux cens personnes differens talens, elle a été des is regulieres. Cette espece d'Amu Comique a fort réjoüi le Roy oute la Cour : & c'est sur tout qu'avoit recommandé à l'Aur le Prince Magnifique qui a nné ce Divertissement à SA AJESTE'.

ACTEURS DU PROLOGUE.

MARS, le ſieur Thevenart.
LA PAIX, Mademoiſelle Antier.
MINERVE, Mademoiſelle Miſnier.
UN CORIPHEE, le ſieur Dun.
UN PLAISIR, le ſieur Tribou.

TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS, DE DRYADES, DE SILVAINS, ET DE NYMPHES DES EAUX.

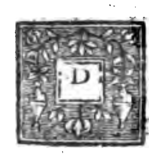
Les Sieurs.	*Meſdemoiſelles.*
Mancienne.	Antier, cadete.
Duchesne.	Julie.
Renier.	Du Coudrai.
Grenet.	Catin.
Deshayes.	Souris, cadete.
Le Myre l'aîné.	Milon.
Le Myre le cadet.	
Corbie.	



PROLOGUE

Le Théâtre réprésente le lieu le plus agréable de Chantilly.

UN CORIPHE'E.



Ryades & Sylvains, sortez de vos Forêts ;
Nymphes des Eaux quittez le sein de l'Onde ;
Venez ; à ces augustes traits
Connoissez le Maître du Monde.

Il a d'un jeune Dieu le port & les attraits.
Que de Majesté ! que de graces !
Son regard enchaîne les cœurs ,

Doux Plaisirs volez sur ses traces ;
De son nouvel Empire annoncez les douceurs.

TROUPE DE PLAISIRS de Silvains, de Driades & de Nymphes des Eaux.

UN PLAISIR.

On en goûte déja les heureuses prémices ;
La Paix, la douce Paix, y fait regner les Jeux
De son Peuple il est les délices ;
Quel Regne sera plus heureux ?

LE CORIPHE'E.

Fortunez Habitans de ces belles Retraites ;
Celebrez ce jour glorieux ;
Il honore à jamais ces lieux.
Par vos chants & sur vos Musettes,
Rendez-lui de vos cœurs l'hommage précieux ;
Cet hommage est aux Rois ce qu'est l'ençens au Dieux.

CHOEUR de Silvains & de Driades.

Fortunez habitans, &c.

MARS.

Hé quoi! sans m'appeller on fait ici des Fêtes?
Mars a-t'il pû le soupçonner?
Dans les jeux de LOUIS, ainsi qu'en ses Conquêtes,
Je dois seul ordonner.

Taisez-vous, timides Musettes,
Vous amolissez mes Concerts;
Eclatez, bruyantes Trompettes,
De vos sons remplissez les airs.

Venez, brillez de tous vos charmes,
Honneurs, Gloire promise aux celebres Exploits;
Non, non, ce n'est qu'au bruit des Armes
A frapper l'oreille des Rois.

Mais que prétend la Paix? faut-il qu'elle ravisse...

LA PAIX.

Fille du Ciel, Mere de la Justice,
Je la suis aussi des plaisirs;
De leurs doux chants que l'écho retentisse;
Quelque gloire que Mars aux Heros garantisse,
Je dois être toujours l'objet de leurs desirs.

Fille du Ciel, Mere de la Justice,
Je la suis aussi des Plaisirs.

Que toujours ces heureux climats
Des Jeux, des Ris soient les aziles;
Que toujours à ma voix dociles,
Ils y répandent leurs appas.

MINERVE.

Fuyez, Mars, fuyez loin de la tranquille France;
De ce Heros naissant respectez les Etats.
Les Vertus les Talens, ont guidé son enfance;
Si des Voisins jaloux irritent sa puissance,
Un Laurier à la main la gloire le dévance,
Vous serez trop heureux de marcher sur ses pas.

CHOEUR DES JEUX de Jeux, de Ris, & de Plaisirs, &c.

Fortunez habitans, &c.

LE CORIPHE'E.

Pour les plaisirs d'un Roi dont les vertus aimables,
Nous assûrent des jours heureux,
Pendant le tems qu'il daigne accorder à nos Jeux;
HEURES, partagez-vous en momens agréables.

Fin du Prologue.



Ce Balet est divisé en quatre Parties.

Premiere Partie. LA NUIT.
Deuxieme Partie. LA MATINE'E.
Troisiéme Partie. L'APRESDIE'E.
Quatriémé Partie. LA SOIRE'E.

Le Prologue est de Monsieur D. L. F.

L'idée du Ballet, les paroles qui se chantent, & les diverses petites Comedies & Scenes détachées qui se representent par les Comediens François & Italiens, sont du sieur LE GRAND, *Comedien du Roy.*

La Musique est de la composition du Sieur AUBERT, *Intendant de la Musique de* S. A. S. MONSEIGNEUR LE DUC.

Les Entrées sont du Sieur BLONDY.

LE BALLET,



LE BALLET DES XXIV. HEURES,

AMBIGU COMIQUE

Le Thâtre represente la Ville de Paris.

PREMIERE PARTIE.

LA NUIT.

La Nuit paroît sur son Char, Minuit sonne; on entend un Carion de toutes les Cloches de Paris.

L'HEURE DE MINUIT.

le sieur Mansienne.



U doux son
De mon Carillon,
Lorsque tout sommeille,
L'amour se reveille,
Au doux son

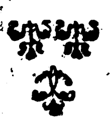
De mon Carillon.
Je n'endors que l'Amant barbon,
Le jeune a la puce à l'oreille
Au doux son
De mon Carillon.



PREMIERE ENTRE'E.

SIX HEURES de la Nuit tenant une Cloche d'une main, & un Marteau de l'autre, sonnent à plusieurs reprises.

Mesdemoiselles CORAIL, LA FERRIERE, DUVAL, LE MAIRE, DE LASTRE, DE REY.

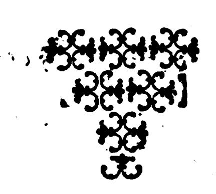


SECONDE ENTRE'E.

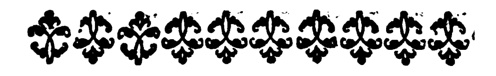
DES CHAUVES-SOURIS

Le petit JAVILLIER,
Mademoiselle PETIT.

Arlequin vient pour donner une Serenade à sa Maîtresse.



SCENES
DES
COMEDIES.



ACTEURS.

LA NUIT, PANTALON.

Monsieur RONDIN Marcha[nd] le Sieur LA TORILLIERE.

Madame RONDIN sa femme, Mademoiselle DU FRESNE.

COURTAUT. Le Sr LA TORILLIERE fils.
DELAUNE. Le Sr. FONTENAY.
(Garçons de B[ou]tique.)

ARLEQUIN.

TRIVELIN.





SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN ... *chante & adresse ces paroles à la Nuit.*



Eesse des Chauves-souris,
Redoublez vos voiles sombres ;
Par le secours de vos ombres,
La nuit tous chats sont gris.

Après qu'il a chanté il parle.

C'est ce qui me fait esperer que ma Maîtresse me pourra prendre dans l'obscurité pour Narcisse, ou pour l'Amour même. Mais voici Trivelin.



SCENE II.

ARLEQUIN, TRIVELI

ARLEQUIN.

HE' bien, m'amenes-tu des Musiciens pou sérenade ? Leur as-tu dit que je voulois me chantassent quelque chose de boufon ?

TRIVELIN.

Ils seront ici dans un moment, mais je tis qu'ils veulent être payez d'avance.

ARLEQUIN.

Ils sont bien impertinens ! cela rompt tout mesures que j'avois prises.

TRIVELIN.

Et quelles mesures ?

ARLEQUIN.

De ne leur rien donner.

TRIVELIN.

Et pourquoi ne leur rien donner ?

ARLEQUIN.

Parce que je n'ai rien.

TRIVELIN.

Hé bien, mon ami, quand on n'a rien il ne pas être amoureux, & encore moins se mêle

vouloir donner des ferenades.

ARLEQUIN.

Mon cher Trivelin, prens pitié de mon amour, & donne moi un bon conseil pour trouver de l'argent.

TRIVELIN.

Oh ma foi, conseille-toi toi-même. Adieu.

ARLEQUIN.

Hé attends un moment, je me vais conseiller. (*A part*) Oüi, non, fort bien, fort mal, sifait, nenni.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

ARLEQUIN.

C'est que le conseil est partagé.

TRIVELIN.

Dépêche-toi donc de conclure.

ARLEQUIN.

M'y voilà.

TRIVELIN.

Hé bien, qu'est-ce que tu as enfin deliberé?

ARLEQUIN.

Je vais te le dire, mais au moins je te prie de garder le secret.

TRIVELIN.

Ne crains rien, & dis-moi seulement ce que ton conseil a imaginé pour trouver de l'argent?

ARLEQUIN.

De t'en emprunter.

TRIVELIN.

Ton conseil est fort bon, mais les fonds manquent.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc ?

TRIVELIN.

Empruntés-en au premier venu.

ARLEQUIN.

Emprunter de l'argent au premier venu à deux heures après minuit.

TRIVELIN.

Hé ! mais c'est le moyen de n'être pas refusé. J'entrevois une espéce de Bourgeois qui pourroit faire ton affaire.

ARLEQUIN.

Ne t'éloigne pas ; quand il nous verra deux, cela l'engagera à faire les choses de meilleure grace.



SCENE III.

Mr. RONDIN, *yvre.* ARLEQUIN, TRIVELIN.

Mr. RONDIN, *yvre.*

PArbleu, je ne connois plus rien à Paris. C'est se moquer que de fermer le Pont-Neuf à l'heure qu'il est; j'ai eu beau faire du bruit à la grille, personne n'a voulu m'ouvrir, & j'ai été obligé de retourner sur mes pas pour prendre le grand tour.

TRIVELIN *bas à Arlequin.*

Bon ! il est yvre, voilà bien ton affaire.

Mr. RONDIN.

Je n'ai jamais tant vû bâtir que l'on fait à présent; il m'a fallu venir jusqu'ici toujours en sautant, & j'ai pensé vingt fois me casser le cou.

TRIVELIN.

Il a pris apparemment l'ombre des lanternes pour des poûtres. Allons, parle-lui donc ?

ARLEQUIN.

Comment s'y prend-t-on pour emprunter de l'argent à un homme que l'on ne connoit point.

TRIVELIN.

On voit bien que tu n'es pas un Cadet de la Ga-

ronne ; il faut lui parler honnêtement.

ARLEQUIN.

Bien honnêtement ?

TRIVELIN.

Oüi.

ARLEQUIN *donnant un coup de sa bat[te] sur l'épaule de Rondin.*

Qui va là ?

Mr. RONDIN.

Christophe Rondin, Marchand Drapier d[e la] ruë saint Honoré, à l'enseigne de la Prudence.

ARLEQUIN.

Ah ! Monsieur Rondin, je suis votre serviteu[r].

Mr. RONDIN.

Ah, ah ! est-ce toi, Courtaut ?

ARLEQUIN.

Oüi, Monsieur.

Mr. RONDIN.

Où est de Laune ?

TRIVELIN.

Me voici, Monsieur. Courtaut, de Laune nous prend pour ses garçons de boutique appar[em]ment.

Mr. RONDIN.

Pourquoi n'avez-vous point de lumiére, [vous] autres ?

TRIVELIN.

Monsieur, elle s'est usée en vous attendant.

Mr. RONDIN.

Ma femme eſt-elle couchée ?

ARLEQUIN.

Oh, il y a long-tems.

Mr. RONDIN.

Qu'on me donne un ſiege.

TRIVELIN.

Allons, Courtaut, un ſiege à Monſieur.

ARLEQUIN.

Un ſiege dans la ruë ?

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Ne vois-tu pas, ſot que tu es, qu'il croit être dans ſa chambre ? profitons de l'occaſion.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin*

Oüi, mais où lui trouver un ſiege ?

TRIVELIN.

J'en vais ſervir.

(Trivelin ſe met à terre.)

ARLEQUIN.

Allons, Monſieur, aſſeïez-vous.

(Il l'aſſied ſur le dos de Trivelin.)

TRIVELIN, *bas à Arlequin.*

Morbleu il peſe comme tous les diables.

ARLEQUIN, *bas à Trivelin.*

Laiſſe-moi faire, je vais bien-tôt le rendre plus léger.

Mr. RONDIN *assis sur Trivelin.*

Parbleu, mes amis, c'est un grand plaisir de boire, quand on ne s'en sent pas.

TRIVELIN.

Oüi, & je crois que vous ne vous souvenez pas seulement d'avoir bû.

Mr. RONDIN.

Qu'on me donne mon bonnet de nuit.

ARLEQUIN *lui ôte son chapeau & sa perruque, & lui met son petit chapeau sur la tête.*

Le voilà.

Mr. RONDIN *en étendant sa main, rencontre le visage de Trivelin.*

Qu'est-ce que tu fais donc-là sous ma chaise?

TRIVELIN.

Je cherche votre pot de chambre.

Mr. RONDIN.

Je n'en ai que faire. Allons, qu'on me deshabille promptement, que je me couche.

ARLEQUIN *lui foüillant dans sa poche.*

Cela sera bien-tôt fait.

(Arlequin lui ôte son manteau, & le met à terre; il lui ôte son habit, & le met sur son corps, ayant quitté le sien.)

Mr. RONDIN.

Que fais-tu donc là?

ARLEQUIN.

Je vuide vos poches, Monsieur, suivant la Délibération de mon Conseil.

Mr. RONDIN.

Prens garde à ma montre.

ARLEQUIN *mettant la montre dans sa poche.*

Elle est en sûreté.

Mr. RONDIN *se leve.*

Qu'on me donne ma robe de chambre.

ARLEQUIN *lui mettant son habit d'Arlequin.*

La voilà, Monsieur.

Mr. RONDIN.

Hé que diable, elle est bien courte ! c'est le manteau de lit de Madame Rondin. Allons, qu'on me couche maintenant.

TRIVELIN.

Mais il faut du moins vous déshabiller.

Mr. RONDIN.

Non non, je veux me lever demain du matin ; je n'aime pas à garder le lit, moi.

TRIVELIN.

Tout comme il vous plaira, vous n'avez qu'à vous coucher.

(*Arlequin & Trivelin le couchent au milieu de la ruë.*)

Mr. RONDIN *couché.*

Qui diable a fait mon lit aujourd'hui ? il est bien dur.

ARLEQUIN.

Le matelas a pourtant été bien battus.

TRIVELIN.

Ce qu'il y a de bon, c'est que les puces ne incommoderont pas.

Mr. RONDIN.

Il me semble que je sens bien du vent.

ARLEQUIN *contrefaisant le bruit que fo rideaux.*

On va vous tirer les rideaux, cric, cric, c

TRIVELIN *de l'autre côté.*

Cric, cric, cric. Ho ça, Monsieur, vous bien couché, nous vous souhaitons une bonne

(Trivelin met le manteau de Monsieur Rondin, ses épaules, & l'emporte.)

ARLEQUIN *bas.*

Allons trouver nos Musiciens, nous avons n tenant de quoi payer la Sérénade.



SCE

SCENE IV.

Monsieur RONDIN *seul.*

QU'on ne manque pas de m'éveiller à cinq heures.

SCENE V.

Monsieur RONDIN *couché*, Mad. RONDIN, COURTAUT, DE LAUNE.

Me. RONDIN.

IL y a long-tems qu'il me semble entendre la voix de mon mari, me serois-je trompée? Qu'en dites-vous, de Laune?

DELAUNE.

Je crois l'avoir entendu aussi. J'ai envie d'aller au devant de lui.

Me. RONDIN.

Je crois que vous ne ferez pas mal.

DE LAUNE *tombant pardessus Mr. Ron*

Ouf, que diantre ai-je là rencontré !

Me. RONDIN.

Que vois-je ? c'est mon mari lui-même.

Mr. RONDIN.

Allons, Madame Rondin, venez vous cou

Me. RONDIN.

Je ne me trompe point. Hé ! d'où venez- dans un tel équipage ? Venez-vous de courir l rême-prenant ? Qu'avez-vous fait de vos habit

Mr. RONDIN.

Demandez à Courtaut & à de Laune, ce eux qui m'ont deshabillé.

DE LAUNE.

Vous vous mocquez, Monsieur, nous ne avons point vû depuis hier matin.

Me. RONDIN.

Ah mon mari est volé.

M. RONDIN.

Moi volé ! je me suis couché de trop b heure pour cela.

Me. RONDIN.

Misericorde ! il est yvre mort ; à peine p parler.

Mr. RONDIN.

Moi yvre ? vous en avez menti, Madame l din, c'est une pituite qui m'est tombée dan gorge.

Me. RONDIN.

Ah malheureuse que je suis ! Relevons-le au plus vite, mes enfans, & le mettons dans son lit ! il nous apprendra demain la mauvaise rencontre qu'il a pû faire.

SCENE VI.

ARLEQUIN, TRIVELIN,

& les Acteurs de la Scene precedente.

DE LAUNE.

AH Madame ! voilà des drôles qui passent, qui ont, je crois, les habits de Monsieur sur le corps.

Me. RONDIN.

Et tôt courez après. Au voleur, au voleur, au guet, au guet.

DE LAUNE.

Ah fripons, nous vous tenons.

TRIVELIN.

Prenez garde à ce que vous faites, Messieurs, nous ne sommes pas des voleurs.

ARLEQUIN.

Nous ne sommes que des gens à bonne fortune, qui venons donner une Serenade.

Me. RONDIN.

Mais vous avez cependant l'habit de mon mari, & son manteau.

ARLEQUIN.

Paix, taisez-vous, c'est pour n'être pas reconnus.

DE LAUNE.

Oh parbleu, Messieurs, vous les rendrez.

ARLEQUIN, TRIVELIN, Me. RONDIN

& ses garçons crient tous ensemble.

Au guet, au guet, au voleur, au voleur.

LA NUIT, *sur son Char.*

Quel diable de charivari est-ce que tout ceci? Qui sont les insolens qui osent ainsi troubler le repos d'une si belle nuit?

TRIVELIN.

Ah, Madame la Nuit! vous êtes la Déesse des Larrons! prêtez-nous votre secours.

LA NUIT *dégringole de son Char.*

Si je descens là bas, je t'apprendrai....

ARLEQUIN.

Parbleu, Madame la Nuit a pensé se casser le cou.

LA NUIT.

Que le diable vous emporte, vous m'avez réveillée en sursaut; voilà mes chevaux partis, il faudra que je m'en retourne à pied, comme une guinguette qui vient de souper en ville.

ARLEQUIN.

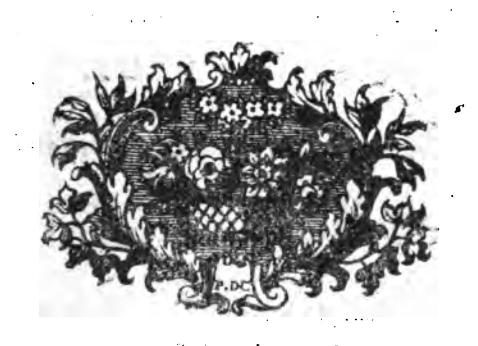
Attendez, Madame, je vais vous reconduire.

TOUS ENSEMBLE.

Au guet, au guet, au voleur, au voleur.

ARLEQUIN *se debarasse de leurs mains, & les chasse tous à coups de batte.*

Bon, nous en voilà défaits. Commençons notre Serenade.



TROISIEME ENTRÉE.

ARLEQUIN & POLICHINELLE ;
Les Sieurs DUMOULIN second,
& DUMOULIN trois.

TRIO d'un ARLEQUIN, d'un
POLICHINELLE & d'un
SCARAMOUCHE.

Les sieurs MANSIENNE, TRIBOU,
& DUN.

TRiomphez charmante Brune ;
Vos yeux frians
Sont plus brillans,
Que la Nuit sans clair de Lune.

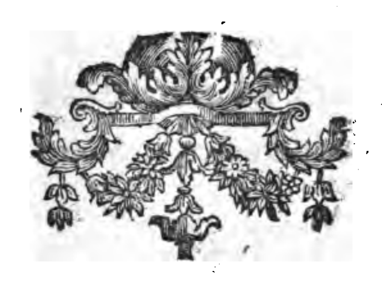
SCARAMOUCHE.

A la Déesse des hiboux
On ne voudra plus rendre hommage ;

Et les plus amoureux matoux,
Dans leur tendre langage,
Ne diront qu'à vous
Miaous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Miaous, Miaous, Miaous.



QUATRIE'ME ENTRE'E.

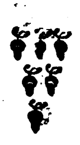
DEs Oublieux qui se retiroient, rencontrent des Crieurs d'Eau-de-vie. Après s'être fait des p é-sens réciproques de leurs Marchandises, ils se réjouis-sent de leur rencontre. Pendant qu'ils dansent, un Suisse mange leurs Oublies, & boit leur Eau-de-vie: il s'en ap-perçoivent, & courrent reprendre leurs Corbillons & leurs paniers, & sont chassez par le Suisse.

OUBLIEUX.

Les sieurs JAVILLIERS & MELION.

VENDEURS D'EAU-DE-VIE.

Les sieurs DUVAL & MALTERE.



CINQUIE'ME

CINQUIE'ME ENTRE'E,

LE SUISSE *Ivre avant le jour,* *qui finit la premiere Partie.*

UN SUISSE, le sieur ANTHONY.



II. PARTIE.

LA MATINÉE.

L'AURORE paroît sur son Char.

Mademoiselle DUPRE'.

LA Nuit a fait place à l'Aurore,
Le Soleil qui me suit, vient embelir ces lieux;
A son divin aspect mille fleurs vont éclore.
Que tout l'Univers adore
Le plus puissant des Dieux.

PREMIERE ENTRE'E,

D'ARTISANS *& gens de toutes sortes de métiers, qui s'assemblent pour travailler dès le point du jour.*

CHOEUR D'ARTISANS
qui chantent en travaillant.

BRaves Guerriers,
Travaillez pour la gloire.
Nous n'envions point vos Lauriers,
Dans nos métiers
Nous ne travaillons que pour boire.

ARTISANS

Les sieurs MANCIENNE, DUCHESNE, RENIER, TRIBOU, GRENET, DESHAYES, DUN, LEMIRE, L. LEMIRE, C. CORBIE.

FEMMES D'ARTISANS.

Mesdemoiselles MINIER, ANTIER, C. JULIE, DUCOUDRAI, CATIN, SOURIS, C. MILON.

[redacted]

SECONDE ENTRE'E.

DE MARECHAUX.

Le sieur DUMOULIN quatriéme, seul.

Les sieurs BLONDI & MARCEL.



TROISIEME ENTREE.

DEUX SAVETIERS,
Les sieurs DUVAL & MALTERE.

DEUX SAVETIERES,
Mesdemoiselles la FERIERE & de LASTRE.

ENFANS DE SAVETIERS,
Le petit JAVILIER & Mademoiselle PETIT.



QUATRIE'ME ENTRE'E

UN MARINIER,
Le sieur LAVAL.

UNE MARINIERE,
Mademoiselle CORAIL.



CINQUIE'ME ENTREE'.

UN BOULANGER,
Le ſieur MILON.

UNE BOULANGERE,
Mademoiſelle REY.

Un Savetier chante en travaillant dans ſa Boutique, & fait ſiffler ſa Linotte.

LE SAVETIER,
Le ſieur MANCIENNE.

SI tôt que le Coq chante,
Je chante auſſi.
Du tems paſſé je n'ai point de ſouci,
De l'avenir point d'épouvante:
Le ſeul préſent me contente,
J'en joüis.
Quand le chagrin me tourmente,
Je le fuis,
Quand le plaiſir ſe préſente,
Je le ſuis.

SIXIEME ENTRE'E.

TOUS LES ARTISANS *ensemble.*

LE POINT DU JOUR.

Mademoiselle ANTIER.

ASTRE naissant, brillez, commencez votre
cours,
Embrâsez tous les cœurs de vos feux adorables;
Brillez, puissiez-vous toujours
Répandre en ces climats vos rayons favorables;
Brillez, puissiez-vous toujours
Nous donner de beaux jours.



LE LEVER
DU SOLEIL.

SEPTIEME ENTRE'E.

DES HEURES *du Jour*.



L'HEURE DE L'AUDIENCE

SCENES COMIQUES.

ACTEURS.

LE JUGE, le sieur de la Thorilli

LES CONSEILLERS, les Sie le Grand, Dangeville, la Thorill le fils, Pantalon, le Docteur, Sca Mario, Paquetti,

L'ACCUSE', Arlequin.

UN EXEMPT, le sieur Fonte

AMBOISE, Berger Sorcier, le Moligni.

Un Ami d'Arlequin & d'Amboi TRIVELIN,





L'HEURE DE L'AUDIENCE.

SCENES COMIQUES.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, AMBOISE.

TRIVELIN.



Omme le tems coule ! Il eſt déja dix heures au Soleil, c'eſt juſtement l'heure de l'Audience ; & l'on va comme je te l'ai dit, juger inceſſamment Arlequin ton ancien camarade, que le Guet a arrêté cette nuit.

AMBOISE.

La Juſtice eſt bien preſſée, & quel crime a-t-il donc commis ?

TRIVELIN.

Hélas! ce n'eſt qu'une bagatelle, il a trouvé cette nuit une bourſe & une montre dans la poche d'un Marchand, & il a levé un manteau & un habit ſur le corps dudit Marchand, au lieu de le lever dans ſa boutique.

AMBOISE.

Voilà une belle affaire ! ce n'eſt tout au plus qu'une mépriſe.

TRIVELIN.

Cependant on parle de le pendre pour cela.

AMBOISE.

Voilà un plaiſant crime!

TRIVELIN.

Encore ne l'a-t'il commis qu'à demi; j'étois de moitié, mais j'ai eu l'adreſſe de me ſauver.

AMBOISE.

A quel prix que ce ſoit, j'eſpere tirer Arlequin de ce mauvais pas.

TRIVELIN.

Ah! mon cher Amboiſe, je ſçais que rien ne t'es impoſſible, & que tu es le plus fameux Enchanteur, & le plus redoutable Sorcier de tous les Bergers d'alentour. Mais il faut te hâter; car les Juges s'aſſemblent ici dans le moment.

AMBOISE.

Hé! qui ſont ces Juges!

TRIVELIN.

Oh! les plus ſerieux, les plus ſéveres & les plus

rébarbatifs dont on ait encore entendu parler.

AMBOISE

Laisse-moi faire, je les rendrai bien-tôt goguenards ; je vais commencer par enchanter la Salle de l'Audience

TRIVELIN.

Et que produira cet enchantement ?

AMBOISE.

Personne n'y pourra demeurer, qu'il ne lui prenne de momens en momens des demangeaisons de chanter.

TRIVELIN.

Cela sera assez nouveau, d'entendre juger un procès criminel en musique.

AMBOISE.

Ce n'est pas tout. Quand la Sentence sera prononcée, je viendrai avec ma musette enchantée qui fait plus de bruit que trente instrumens à la fois, & qui produira sur eux un effet assez boufon. Il est vrai que ceux que auront la tête plus forte que les autres, cederont plus tard aux charmes de ma musette ; mais ils auront beau faire, aucun n'y pourra résister.

TRIVELIN.

Je les entends, jette promptement ton sort.

AMBOISE *après avoir fait quelques tours de sa baguette.*

Voilà qui est fait, éloignons-nous un moment, & tâchons d'avertir Arlequin qu'il ne s'inquiéte de rien.

*(Le Juge & les Conseillers entrent & pre
leurs places.)*

SCENE II.

LE JUGE, cinq CONSEILI

LE JUGE.

MEssieurs, nous avons ici une affaire t
licate à juger, & qui ne demand
moins que des Juges venerables comme no
vous a suffisamment raporté l'affaire, & si v
souhaitez, tout de nouveau on vous la rapp

UN CONSEILLER *chante.*

Tout comme il vous plaira,
Larira,
Tout comme il vous plaira.

LE JUGE.

Est-ce que vous extravaguez ?

IIe. CONSEILLER *chante.*

Allons guay, d'un air gay :
Allons gai, d'un air gay.

LE JUGE.

Que veut dire ceci ?

IIIe. CONSEILLER *chante.*

A la façon de Barbari mon ami.

LE J

LE JUGE.

Cela est nouveau.

IVe. CONSEILLER *chante.*

Oh oh oh tourlouribo ;

Oh oh oh tourlouribo.

LE JUGE.

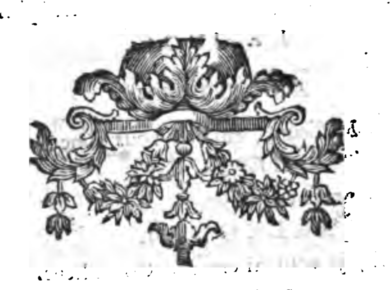
Cela ne s'est jamais vû.

Ve. CONSEILLER *chante.*

Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanturlu.

LE JUGE.

Oh assurément vous vous êtes tous enivrez à la Buvette? Comment est-ce que c'est ici le procès de l'A, E, I, O, U? Qu'on fasse entrer l'Accusé ; celui-là n'aura pas envie de dire des chansons.



SCENE III.

LES JUGES assemblez ;
ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entre en chantant.*

ALlons, allons, allons à la Guinguette, allo

LE JUGE.

Ah ah ! en voici bien d'un autre ! Quoi m
heureux, tu chante, & tu seras peut-être pe
dans un quart d'heure !

ARLEQUIN.

Quand je serai pendu, je ne chanterai plus.

LE JUGE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

Mais, Messieurs, qui êtes-vous donc ?

LE JUGE.

Nous sommes tes Juges.

ARLEQUIN.

Ma foi, je vous ai cru des Comediens.

LE JUGE.

Comment ! insolent, prendre des Juges vene
bles comme nous pour des Comediens ?

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, Monſeigneur, je croyois vous avoir vû joüer à la Comedie le rôle de l'Avocat Patelin.

LE JUGE.

Comment ! tu continues tes boufonneries !

ARLEQUIN.

Ah ! boufon vous-même, je crois que nous n'avons rien à nous reprocher.

LE JUGE.

Je te trouve plaiſant.

ARLEQUIN.

Parbleu dans votre genre vous êtes auſſi plaiſant que moi.

LE JUGE.

Allons au fait. Répond : n'as tu pas volé cette nuit la montre, la bourſe, le manteau, & l'habit, d'un Marchand ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monſeigneur, ce Marchand-là eſt un yvrogne, il me les a donnez, & je les ai rendus de même à vos gens.

LE JUGE.

Tu les a rendus, parce que le Guet te les a repris.

ARLEQUIN.

Hé bien, il faut donc faire pendre le Guet.

LE JUGE.

Allons, Meſſieurs, aux opinions.

CHOEUR DES CONSEILI

Nos avis se trouvent d'accord,
Et chacun de nous opine à la mort.

LE JUGE.

Que le diable vous emporte avec votr de musique, vous me ferez à la fin perdr vité: mais silence, je vais prononcer. (*il crache, & fait un prélude pour chanter.* hem, hem, que veut dire ceci? je me se positions à chanter.... Resistons à ce Sentence de mort en faveur de.... mais n n'y peux plus tenir, le chant me gagne, que je serai contraint de prononcer la Se bémol. Tâchons cependant de ne pasdon ce ridicule.

(*En prononçant la Sentence, de tems en prend des envies de chanter, ausquels il resiste dernier vers qu'il est contraint de dire en musiq*

SENTENCE.

Pour reparation des faits
Mentionnez dans le Procès,
Notre Tribunal favorable
Voulant faire grace au coupable,
L'a condamné tout d'une voix....
D'être pendu pour la premiere fois.

ARLEQUIN.

Et si j'y retourne, vous m'envoyerez aux

LE JUGE.

C'est à toi à être plus sage à l'avenir.

SCENE IV.

UN EXEMPT, LES JUGES, AMBOISE, ARLEQUIN.

UN EXEMPT.

AH! Messieurs, nous vous amenons ici un Berger qui se vante d'avoir jetté le sort qui vous a tous fait chanter.

LE JUGE.

Ah quelle insolence! il faut qu'il soit aussi pendu.

UN CONSEILLER.

C'est mon avis.

IIe. CONSEILLER.

C'est aussi le mien.

ARLEQUIN *sur la Selette.*

J'opine du bonnet. Ah! mon cher ami, que je vous ai d'obligation, de vouloir bien me tenir compagnie! Je serois mort de chagrin d'avoir été pendu tout seul.

AMBOISE *bas à Arlequin.*

Ne te mets pas en peine, nous ne le serons ni

l'un ni l'autre, & je vais leur servir un plat de métier.

LE JUGE.

Allons, que l'on prepare tout pour leur si ce.

AMBOISE.

Hé! Messieurs, doucement, accordez-n moins avant de mourir la consolation de joü core une fois de ma chere Musette.

LE JUGE.

On te l'accorde.

AMBOISE *à Arlequin.*

Ah! voilà ce que je souhaitois, laisse-moi je vais bien les réjouir.

(*Il jouë de sa Musette un air lugubre.*)

ARLEQUIN.

Hé que diable! tu disois que tu les allois re & ta Musette les endort comme la plus belle

AMBOISE.

Donne-toi patience. *Il continue de joüer de sa M & jouë un air plus gai. Deux Conseillers se lev se mettent à danser; ensuite deux autres, à la ensemble, jusqu'au Juge, qui ne peut resister a me de la Musette, qui va toujours par gradatio prennent tous par les mains, & dansent en ron lequin au milieu danse aussi, & à la fin les cha avec sa batte. Ce qui finit la seconde Partie.*

III. PARTIE.

L'APRESDINÉE.

L'HEURE DE MIDY.

Mademoiselle JULIE.

AMans contens,
Soyez constans
Ne changez jamais de demeures;
Etes-vous bien, tenez-vous-y,
Et n'allez point chercher midi
A quatorze heures.



PREMIERE ENTRE'E,

De CUISINIERS & de PATISSIERS.

Les sieurs JAVILLIER, DESHAYES, GUERET, DUVAL, MALTERE, LAMOTHE.

LA BONNE CHERE,
le sieur THEVENART.

Quand midi sonne,
Les Gascons ne sont pas au lit :
Son carillon leur donne
De l'apetit.
A l'odeur de la Cuisine
Ils vont piquer les bons repas,
Et leur devise n'est pas,
Qui dort dine.

L'HEURE DU JEU,
Mademoiselle MISNIER.

Autour d'une table ronde
Je rassemble sans choix,

Le Prince

Le Prince & le Bourgeois ;
nd l'un me rit, l'autre me gronde ;
On ne peut pas tout à la fois
Contenter tout le monde.

HEURE DE LA COMEDIE.

es Comediens François representent une te Comedie, qui a pour titre LES NIERS, *dont l'action commence à heures.*



LES PANIERS,

COMEDIE.

ACTEURS.

MADAME DE PRE'FANE', Mademoiselle Dubreuil.

ISABELLE, *sa Niece*, Mademoiselle Dangeville.

VALERE, *Amant d'Isabelle*, le sieur Dufresne.

SOTTINOT, *Amoureux d'Isabelle*, le sieur Dangeville.

DORINETTE, *Filleule de Madame de Préfané*, Mademoiselle le Grand.

MERLIN, *Valet de Valere*, le sieur de Moligny.

GUILLAUME, *Portier de Madame de Préfané*, le sieur le Grand.

PIQUEROSSE, *Cocher de Madame de Préfané*, le sieur de Fontenay.

Madame VERTUGADIN, Madame FRICFRAC, *Marchandes de Paniers*, Mademoiselle Dufresne, Mademoiselle la Mothe.

FRISEMOUCHE, LA FAMINE, *Laquais de Madame de Préfané.*



LES PANIERS,

COMEDIE

SCENE PREMIERE.

VALERE, MERLIN.

VALERE.



Enfin nous voilà donc dans la maison où l'on tient l'aimable Isabelle renfermée ; que veut dire ceci, nous ne trouvons personne à qui pouvoir parler ?

MERLIN.

Il est pourtant déja cinq heures, & c'est aujourd'hui jour de Concert.

VALERE.

Je ne vois aucun préparatif pour cela.

MERLIN.

Bon des preparatifs ! Sçavez-vous de quoi sont composez les Concerts qui se donnent ici toutes les semaines ? d'un violon ou d'une flute avec une basse de viole, & une voix ou deux ; on n'y chante le plus souvent que des Vaudevilles : Madame Préfané a pourtant la folie d'y inviter des personnes du premier rang.

VALERE.

Je lui passerois toutes ses extravagances, si elle ne traitoit pas sa niece si cruellement.

MERLIN.

Elle a ses raisons, elle voudroit la contraindre par ses mauvais traitemens à retourner pour toujours dans son Couvent, afin de joüir des grands biens dont elle doit lui rendre compte.

VALERE.

Je veux à quelque prix que ce soit, tirer Isabelle des mains de cette vieille folle.

MERLIN.

Il n'est qu'un moyen, c'est de feindre de l'aimer comme nous l'avons concerté.

VALERE.

Mais cette femme, quelque ridicule qu'on me la peigne pourra-t'elle jamais s'imaginer qu'un homme de mon âge puisse être si éperdûment amoureux d'elle ? Oh je n'aurai jamais le front de lui vanter sa beauté ? Je loüerai, si l'on veut, son esprit, ses belles manieres, sa magnificence.....

MERLIN.

Sa magnificence ! oh parbleu, c'eſt pour le coup qu'elle pourroit s'apperçevoir que vous vous mocquez d'elle. Vous n'avez donc jamais vû l'Equipage de Madame de Préfané ?

VALERE.

Non.

MERLIN.

Oh ! il faut vous en faire le détail. Son Caroſſe eſt une eſpéce de broüette, & ſon Cocher eſt un vrai Fiacre ; elle a deux Galopins pour Laquais qui ne ſont pas trente ans à eux deux ; mais en revanche les deux chevaux en ſont bien ſoixante.

VALERE.

For t bien.

MERLIN.

Un ſoir il lui arriva une plaiſante avanture, ſes galopins lui avoient donné ſon congé, & étant obligée de rendre une viſite, & ne pouvant trouver de Domeſtiques, elle habilla en leur place deux bottes de foin qu'elle fit lier derriere ſon Caroſſe.

VALERE.

Quel conte !

MERLIN.

Ce n'eſt point un conte c'eſt la verité, & l'on ne ſe ſeroit jamais apperçû de la ſupercherie, ſi elle n'avoit ſur le champ intenté un procès à un Chartier, dont les chevaux avoient mangé un de ſes laquais.

VALERE.

Et n'a t'elle point de femme auprès d'elle?

MERLIN.

Elle n'a que sa filleule âgée de douze ou ans, qui lui sert de femme de chambre, qu'aucune fille raisonnable ne veut entrer à so vice ; elle change presque tous les jours de d tiques, & ne les habille que tous les trois ans.

VALERE.

Je ne lui croyois point tout ce ridicule.

MERLIN.

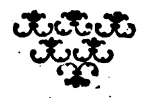
Elle en a plus qu'on ne sçauroit se l'imag elle ne parle jamais d'elle-même qu'en se fais reverence, & veut que ses gens ne lui parlen la troisieme personne ; chaque fois qu'ils y quent, ils sont à l'amende d'une certaine so ainsi plus on reste à son service, & plus on doit en la quittant.

VALERE.

Voilà une belle maniere de payer des gages. j'entens du bruit, & quelqu'un vient à nous.

MERLIN.

C'est cette petite fille dont je vous parlois, leule de Madame de Presané.



SCENE II.

VALERE, MERLIN, DORINETTE.

DORINETTE.

DEmandez-vous ici quelqu'un, Messieurs ?

VALERE.

Ma belle enfant, nous venons pour voir Madame de Préfané.

DORINETTE.

Elle n'est pas au logis, Messieurs, est-ce quelque chose qu'on lui puisse dire, j'ai l'honneur d'être sa femme de chambre ?

MERLIN.

Monsieur n'a qu'une bagatelle à lui déclarer.

DORINETTE.

Et quoi encore ?

MERLIN.

Qu'il est passionnément amoureux d'elle.

DORINETTE.

Ah, ah, ah !

VALERE.

Vous riez : est-ce que cela n'est pas possible ?

DORINETTE.

Non ; Madame pourroit aisément se le pe
der, car elle s'imagine qu'on ne sçauroit la
sans l'aimer : mais pour moi je n'en crois rien.

MERLIN.

Hé pourquoi ?

DORINETTE.

Parce qu'elle n'est pas aimable. Allons, all
avoüez moi la dette je suis bonne Princesse, l
quelqu'autre chose qui vous amene ici.

VALERE *à Merlin.*

Merlin, lui avoüerons-nous ?

MERLIN

Pourquoi non, puisqu'elle est si bonne Princ

DORINETTE.

Hé bien ! qu'est-ce ? vous ne dites plus rie
quoi rêvez-vous ?

VALERE.

Je songe qu'il n'y a que dix Louis dans ma bo
& que je voudrois qu'il y en eût davantage.

DORINETTE.

On pourra vous faire credit du reste.

MERLIN.

La petite friponne entend à demi mot.

VALERE.

Si vous vouliez bien l'accepter.

DORINETTE.

Oüi-da, j'ai toujours entendu dire qu'il ne fa

jamais refuser son étrenne, mais je me ferois conscience de recevoir votre argent pour vous servir auprés de Madame de Présané, & je vous le rends, si ce n'est pas sa niece Isabelle à qui vous en voulez.

VALERE

C'est elle-même que j'adore.

DORINETTE

Et vous connoit-elle?

VALERE.

Je ne sçai si elle me reconnoitroit, elle ne m'a vû qu'une seule fois avec ma sœur.

DORINETTE

Quoi seriez-vous ce Valere dont elle m'a si souvent parlé, le frere de sa bonne amie?

VALERE.

C'est moi même.

DORINETTE.

Vous arrivez bien à propos, car un jour plûtard, un autre Amant vous en privoit pour toujours.

VALERE.

Un autre Amant?

DORINETTE.

Oüi, un Benét d'Avocat, qui depuis huit jours lui fait des signes de sa fenêtre; il avoit resolu de l'enlever aujourd'hui.

MERLIN.

De l'enlever? la peste!

SOTTINOT.

Oh dame ! je ne ſuis pas un niais.

DORINETTE.

La peſte.

SOTTINOT.

Et dis moi, mon Rival eſt-il plus beau que plus gracieux ?

DORINETTE.

Ah que nenni ? c'eſt un jeune homme de v cinq ans ou environ.

SOTTINOT.

Quelque jeune ſot ſans experience, je m'ima cela.

DORINETTE.

Oüi, & même fort timide.

SOTTINOT.

Fy, cela ne vaut rien. Je ſuis entreperenant n A-t-il de l'eſprit ?

DORINETTE.

Je ne ſçai pas, il parle fort peu.

SOTTINOT.

Ah ! pour moi je parle toujours, & quand je vrois dire une ſottiſe, je ne ſçaurois me taire aup des femmes, je les éblouïs de mon caquet.

DORINETTE.

C'eſt l'entendre.

SOTTINOT.

Oh ! pour cela je compte fort ſur mon eſprit

vient de tems en tems de petits dictons les plus ; du monde.

DORINETTTE.

ne m'étois pas encore aperçûë de cela.

SOTTINOT.

:'est que tu es encore trop jeune pour t'y connoî. ; mais ordinairement je ne dis pas un mot, que x à qui je parle, ne me rient au nez.

DORINETTE,

Vous réjoüirez donc bien Isabelle ?

SOTTINOT.

Je l'espere ; mais je vais trouver Madame Vergadin, qui m'attend ; adieu, tu auras bientôt de ies nouvelles.



SCENE IV.

VALERE, MERLIN
DORINETTE.

VALERE.

NOus avons tout entendu ; quel peut-être
dessein ?

DORINETTE.

Je ne sçai.

MERLIN.

Je pense le deviner, & je le préviendrai su
parole ; nous avons aussi une Marchande de
niers dans notre manche, Madame Fricfrac ; je
lui donner les ordres nécessaires pour ce que je
jette.

DORINETTE.

Mais ne quittez pas toujours votre pemiere i
& revenez ici, quand ma Maîtresse sera de retc
faites-en bien le passionné, j'avertirai Isabell
prendre pour elle toutes les protestations d'am
que vous ferez à sa tante.

MERLIN.

Laisse-nous faire, je seconderai Monsie
mais je vais auparavant trouver Madame Fricfi

SCE

SCENE V.

DORINETTE seule.

IL me paroît que c'est un assez bon métier que celui d'intrigante ; je ne m'étonne pas si tant d'honnêtes gens s'en mêlent : mais voici le valet du Fermier de notre Terre de Presané, que Madame a fait venir pour garder sa maison.



SCENE VI.

DORINETTE, GUILLAUME.

DORINETTE.

AH! c'est vous, Guillaume.

GUILLAUME.

Oüi, Madame m'a maudé de venir à Paris, pour me mettre à la porte, & je vient sçavoir pourquoi elle me chasse.

DORINETTE.

Ah que vous étes sot, Maitre Guillaume! quand Madame parle de vous mettre à la porte, c'est qu'elle veut vous faire son Portier.

GUILLAUME.

Ah! bon pour cela.

DORINETTE.

Auras-tu bien assez d'esprit pour être Portier?

GUILLAUME.

Assez d'esprit pour être Portier! morgué j'en ai seulement plus qu'il n'en faut pour être Suisse.

DORINETTE.

Mais il y a bien autre chose; c'est qu'avec Madame depuis un tems il faut parler un langage poli, auquel tu auras peut-être bien de la peine à t'accoutumer.

GUILLAUME.

Comment ? eſt-ce qu'elle a changé de langue, & qu'elle ne parle pas toujours comme à l'ordinaire ?

DORINETTE.

Ah ! que nenny.

GUILLAUME.

Morgué, les femmes de Paris ſont bien changeantes ; il y avoit trois ans que je n'y étois venu, & je n'y ai quaſiment rien reconnu ; je ne parle pas des viſages, car ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'on en change comme on veut ; mais morgué celles qui étoient blondes, ſont devenuës brunes ; celles qui avoient de grands cheveux n'ont plus que des têtes de barbet ; celles qui avoient des clochers ſur leurs têtes, ſont racourcies d'un pied & demi ; & celles qui étoient menues comme des fuſeaux, ſont à préſent groſſes comme des tours.

DORINETTE.

Que veux-tu ? il faut ſuivre la mode.

GUILLAUME.

Qu'eſt-ce que c'eſt encore que ces petits coqueluchons de toutes les couleurs, qu'ils mettent ſur leurs têtes & qui font paroître les jeunes vieilles ?

DORINETTE.

Ce ſont des bagnolets.

GUILLAUME.

Cela eſt drôle ; mais revenons à notre affaire, qu'eſt-ce que c'eſt que ce langage dont vous me parlez ?

DORINETTE.

C'eſt du françois, mais c'eſt qu'il ſe parle d'u maniere toute nouvelle.

GUILLAUME.

Morgué expliquez-vous.

DORINETTE

Je crois que j'aurai bien de la peine à te fa comprendre cela ; ſçais-tu ce que c'eſt qu'une p miere, une ſeconde & une troiſiéme perſonne ?

GUILLAUME.

Parguenne j'entens cela comme un & deux f trois.

DORINETTE.

La premiere perſonne c'eſt moi, la ſeconde c toi, la troiſiéme c'eſt un autre.

GUILLAUME.

Et qu'eſt-il cet autre ?

DORINETTE.

Pierre ou Jacques.

GUILLAUME.

Ah ! j'entens, Pierre ou Jacques, vous & mo cela ne fait que trois.

DORINETTE.

Pour m'expliquer plus clairement, c'eſt qu'il faut jamais parler aux gens en face.

GUILLAUME.

Il faut donc leur tourner le dos ?

DORINETTE.

Ce n'eſt pas cela. Il faut leur parler comme ſi ils n'y étoient pas : je vais t'en donner un exemple. Si Madame t'appelle.

GUILLAUME.

Ah ! j'entens, je ferai comme ſi je n'y étois pas.

DORINETTE.

Hé non ! butord : tu viendras, & tu ne lui diras pas : Que voulez-vous, Madame ? mais : Que veut Madame ?

GUILLAUME.

Ce ſera donc à vous que je demanderai cela ?

DORINETTE.

Hé non ! à elle-même.

GUILLAUME.

Je lui demanderai à elle-même, que veut Madame ; hé morgué il n'y a pas de raiſon à cela

DORINETTE.

C'eſt le langage d'apreſent, à ce que dit Madame ; on a beau lui repreſenter que cette maniere de parler ne regarde que les perſonnes du premier rang, elle veut que l'on s'en ſerve à ſon égard, & ſur-tout ſes gens.

GUILLAUME.

Allons, tout coup vaille, à la bonne heure, on lui en baillera comme il lui plaira.

DORINETTE.

Tu comprens donc bien ce que je te veux dire ?

GUILLAUME.

Oh qu'oüi. Madame veut-elle ceci? Mad veut-elle cela? Que veut Madame?

DORINETTE.

Fort bien. Mais voici Madame, & je n'ai p entendu son Carosse; éloigne-toi je te présent quand il en sera tems.

SCENE VII.

Madame DE PREFANE DORINETTE, FRISEMOUCHE LA FAMINE portant la queüe Madame de Préfané.

Me. DE PRE'FANE'.

EN verité cela est bien cruel, qu'il faille qu'u personne comme moi s'en revienne à pie ayant équipage.

DORINETTE.

Qu'est-il donc arrivé à Madame

Me. DE PRE'FANE'.

J'étois allée, comme tu sçais, lever des étoff pour habiller mon monde.

DORINETTE.

Oüi, chez les Marchands Privilegiez ſuivans la Cour.

Me. DE PRE'FANE'.

Je n'ai jamais été ſi houſpillée ; celui-ci me tiroit d'un côtê, celui-là d'un autre ; nous avons ce qu'il faut à Madame : Madame n'a-t'elle beſoin de rien du nôtre. Ah ! les incommodes gens avec leurs civilitez ridicules !

DORINETTE.

Hé bien ! Madame a t'elle fait emplette à la fin?

Me. DE PRE'FANE'.

Oh pour cela j'ai des habits magnifiques, & qui ne paroiſſent pas ſeulement avoir été retournez.

DORINETTE.

Et de quoi ſe plaint donc Madame?

Me. DE PRE'FANE'.

Quand je ſuis allée pour retrouver mon Caroſſe où je l'avois laiſſé, il n'y étoit plus, & je ſuis revenuë à pied, comme tu vois.

DORINETTE.

Cela eſt chagrinant. Mais voici le Cocher de Madame qui lui en donnera des nouvelles.



SCENE VIII.

Madame DE PREFANE'.
DORINETTE, PIQUEROSSE,
deux Laquais.

Me. DE PRE'FANE'.

HE' bien, Piqueroſſe, où étiez-vous donc fourré? eſt-ce que mes chevaux ont pris le mors aux dents?

PIQUEROSSE.

Hélas! les pauvres chevaux de Madame ſont trop pacifiques pour cela; bien loin d'avoir envie de courir, ils ne demandent le plus ſouvent qu'à ſe coucher.

Me. DE PRE'FANE'

Pourquoi n'êtes-vous donc pas reſté où je vous avois placé?

PIQUEROSSE.

J'y étois bien auſſi, mais quatre Meſſieurs m'ont pris pour un Fiacre, & m'ont fait marcher de force.

Me. DE PRE'FANE'.

Comment! prendre mon équipage pour un Fiacre! n'en pouvoient-ils pas bien voir la difference?

PIQUEROSSE.

PIQUEROSSE.

La difference !

DORINETTE.

Sans doute le Caroſſe de Madame n'a point de Numero.

Me. DE PRE'FANE'.

Ils auront bien fatigué mes chevaux.

PIQUEROSSE.

Au contraire, ce ſont les chevaux de Madame qui les ont fatiguez, & de telle ſorte, qu'ils ont mieux aimé aller à pied malgré la pluye ; ils ſont deſcendus du caroſſe en jurant & peſtant, & donnant cent fois au Diable l'équipage & ceux à qui il appartenoit.

Me. DE PRE'FANE'.

Je ſuis au deſeſpoir de cette avanture. Mais que faites-vous donc là, vous autres ?

Ses Laquais mangent des pommes & des noix dans ſa queuë, & s'en eſſuyent la bouche.

FRISEMOUCHE.

Nous dînons, Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Comment vous dînez ? en verité je vous le conſeille de faire ſervir ma queuë de nappe ?

LA FAMINE.

Il eſt plus de cinq heures, & nous n'avions pas encore mangé d'aujourd'hui.

DORINETTE.

Ces coquins là ne sçauroient compren quand on ne dine point, on en souppe mie

Me. DE PRE'FANE'.

Oh! je vois bien qu'il faudra que je fasse maison neuve. Cocher, allez donner du so l'eau à vos chevaux, pour les rafraichir.

PIQUEROSSE *en s'en allant*

Oüi, car ils sont diablement échauffez.

Me. DE PRE'FANE' *à un Laqu*

Frisemouche, allez au plus vite chez m chande de Paniers, qu'elle m'en apporte d façons, & sur tout de la derniere mode. Etv Famine, allez attendre mes ordres dans chambre. Que veut-on?

DORINETTE.

C'est le Portier que Madame a fait ven Terre.



SCENE IX.

Madame DE PRE'FANE', DORINETTE, GUILLAUME.

Me. DE PRE'FANE'.

HE' bien, Maître Guillaume, aurez-vous assez d'intelligence pour garder ma porte, pour connoître ceux à qui il faut l'ouvrir, & ceux à qui il faudra la fermer?

GUILLAUME.

Oüi, la porte de Madame peut s'assûrer qu'elle sera toujours ouverte ou fermée selon les ordres que Monsieur Guillaume en recevra de Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Comment donc? où Guillaume a-t-il appris en si peu de tems le langage de la Cour?

DORINETTE.

Madame, je lui ai déja donné quelques leçons.

Me. DE PRE'NANE'.

Je vous recommande au moins de ne laisser jamais entrer qui que ce soit sans me venir demander auparavant, Madame est-elle visible? & de ne laisser sortir personne sans ma permission, sur tout ma Niéce; je vous la consigne, entendez-vous?

Me. DE PRE'FANE', ISABE

DORINETTE, GUILLAUM

GUILLAUME.

ON demande à voir Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Qui ?

GUILLAUME.

Un laquais qui vient de la part de son

Me. DE PRE'FANE'.

Et quel est son Maître ?

GUILLAUME.

Il dit que c'est un beau Cavalier, don est embarassé de la beauté des attraits de Madame ; je ne sçais morgué comme il n tout cela.

SCENE XIII.

Me. DE PRE'FANE', ISABELLE', DORINETTE, MERLIN.

Me. DE PRE'FANE'.

APprochez, mon enfant.

MERLIN.

Ah Ciel !

Me. DE PRE' FANE'

Qu'eſt-ce ?

MERLIN.

Ah ! Madame, laiſſez-moi reſpirer ; vos appas m'étouffent. Je ne m'étonne pas s'ils font extravaguer mon Maître, puiſque moi, chetif mortel, du premier aſpect ils m'ont penſé faire évanoüir.

Me. DE PRE'FANE'.

Comment, mon ami, tu me trouves donc de ton goût ?

MERLIN.

Je me donne au diable, Madame, ſi ma raiſon me laiſſoit aller la bride ſur le col, je crois, Dieu me le pardonne, que je ſerois capable de vous manquer de reſpect, & de vous faire une déclaration amoureuſe. Cela mériteroit cent coups d'étrivieres,

je le sçais ; mais j'aimerois mieux les souffrir que de me taire.

Me. DE PRE'FANE'.

J'admire comment l'Amour étend son empire jusques sur la moindre petite créature. Et quel est ton Maître, mon ami ?

MERLIN.

On le nomme le Chevalier Valere, Madame.

ISABELLE *à part.*

Valere ! qu'entens-je ?

MERLIN.

C'est le plus joli-homme de France, & vous allez avoir bien des rivales, Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Et d'où lui est venu cet amour pour moi ?

MERLIN.

Pour vous avoir vûë une seule fois, Madame : Vous vous promeniez aux Tuilleries, où tout le monde, s'assembloit autour de vous pour vous admirer ; il traversa la foule, & fut curieux d'admirer comme les autres ; mais hélas ! il fut bien payé de sa curiosité. Depuis ce moment votre nom est tellement gravé dans son cœur, qu'il est devenu le refrain de tout ce qu'il dit ; il place par tout sa charmante Madame de Préfané, il la compare à tout. Ce diamant brille comme Madame de Préfané ; ces Tableaux ont le coloris de Madame de Préfané ; si Madame de Préfané étoit là ; si Mada-

me de Préfané étoit ici ; hé Palfrenier donne de l'avoine à Madame de Préfané, dis-je à mes chevaux.

DORINETTE.

Voilà des distractions qui font bien de l'honneur à Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Elles marquent un cœur vrayment épris.

CENE XIV.

Me. DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, MERLIN, GUILLAUME.

GUILLAUME.

MOnsieur Valere demande Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Valere ! qu'il entre. Et vîte, Dorinette, de la poudre, du rouge, des mouches, & en quantité.

(Elle se met des mouches, du rouge & de la poudre en confusion.)

MERLIN *l'arrêtant.*

Et doucement, Madame ; ayez pitié de mon Maitre : n'augmentez pas tant vos attraits, sur-

tout, ôtez cette grande mouche assassine qu
expirer à vos pieds.

SCENE XV.

Me. DE PREFANE, ISABE
VALERE, DORINETT
MERLIN.

ISABELLE.

AH ! que vois-je, Dorinette ! c'est le mê
je t'ai si souvent parlé.

DORINETTE

N'en témoignez rien, prenez pour vous
qu'il dira à votre Tante.

VALERE.

Quelle témerité à moi, Madame, po
avoir vûë une seule fois, d'oser vous aim
fais plus, je me presente devant vous pour
faire l'aveu ; Mais, Madame, pardonnez ce
diesse à l'excès de mon amour, il m'étoit i
ble de vivre plus long-tems dans l'état cruel
regards m'ont reduit.

Me. DE PRE'FANE'.

Une pareille déclaration ne m'est pas no

& c'est assez le stile ordinaire de ceux que mes regards ont une fois blessez.

VALERE

Ah! je me suis attendu aussi à avoir bien des rivaux à combattre, & bien des difficultez à surmonter.

Me. DE PRE'FANE'.

On tâchera de vous les applanir.

VALERE.

Quoi! je pourrois esperer de posseder un jour une aussi charmante personne. Merlin que dis-tu de ses yeux?

MERLIN.

Ah! Monsieur, ne m'en parlez pas, ils m'en ont déja donné pour mon compte.

VALERE.

Ce teint?

MERLIN.

C'est une peinture.

VALERE.

Ne trouves tu pas dans toute la personne de Madame un éclat & un lustre?...

MERLIN.

Que voulez-vous dire avec vôtre lustre? elle en a plus de douze.

VALERE.

Vous ne me dites rien, adorable personne.

Me. DE PRE'FANE' *soupirant.*

Hélas!

ISABELLE.

Je crois, Monsieur, que ma Tante est fort i
sible à l'ardeur que vous lui témoignez, & qu
personne de votre mérite . . .

Me. DE PRE'FANE'.

De quoi vous mêlez-vous ? je vous trouve
plaisante, de venir ici interrompre mes soupirs

ISABELLE.

Je croyois vous faire plaisir d'expliquer à M
sieur vos sentimens.

Me. DE PRE'FANE'.

Et qui vous les a dits ?

ISABELLE.

J'en juge par moi-même, & si Monsieur r
moit . . .

Me. DE PRE'FANE'.

Taisez-vous.

MERLIN.

Madame a raison ; & ce n'est pas à une n
comme vous à vouloir lui apprendre à faire l'am
Passez de ce côté, & laissez-les seuls ; les aman
ment le tête à tête.

VALERE.

Non, non, je suis bien aise que tout le m
soit témoin de mes transports amoureux.

Me. DE PRE'FANE'.

Mais il me semble que vous regardez ma N
avec bien de l'attention ; vous me dites les c

du monde les plus passionnées, & à peine vos regards tombent-ils sur moi.

MERLIN.

Ce sont ces distractions ordinaires dont je vous parlois toute à l'heure, & dont votre présence devroit pourtant le guérir.

Me. DE PRE'FANE'.

L'absence de ma Niece l'en guérira mieux. Rentrez dans votre chambre.

MERLIN.

Oh, pour le coup, Madame, c'est ce que Monsieur ne souffrira pas; il vaut mieux qu'il remette sa visite à une autre fois, que de déranger rien ici. (*Bas à Valere.*) Croyez-moi, sortons.

Me. DE PRE'FANE'

Hé bien, voulez-vous rentrer dans votre chambre?

MERLIN.

Non, Madame, mon Maître sçait trop bien vivre. (*Bas à Valere.*) Madame Fricfrac nous attend.

VALERE.

Sortons, puisqu'il le faut, une autresfois je prendrai mieux mon tems.

Me. DE PRE'FANE'.

Ah! Valere que faites vous? demeurez.

MERLIN.

Non, Madame il sortira; vos yeux ont assez versé de poison dans son cœur pour aujourd'hui

pour peu que la dose fût augmentée, il en creveroit & moi aussi. Adieu, Madame.

SCENE XVI.

Madame DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE.

Me. DE PRE'FANE'.

AH! impertinente, c'est vous qui êtes cause de son éloignement.

ISABELLE.

Moi, Madame!

Me. DE PRE'FANE'.

Je vous trouve bien hardie d'oser lever les yeux sur mes conquêtes. Oh! vous retournerez dans le Couvent, & dès demain.

ISABELLE.

Mais, Madame, pourquoi vous obstinez-vous tant à vouloir que je sois Religieuse, lorsque vous êtes dans le dessein de vous marier pour la seconde fois?

Me. DE PRE'FANE'.

C'est que je veux congédier le nombre des soupirans qui m'accablent, & leur fermer toute entrée à la fleurette.

ISABELLE.

Si c'est-là votre intention, Madame, un Couvent vous conviendroit mieux qu'à moi.

Me. DE PRE'FANE'.

Vous êtes aujourd'hui bien raisonneuse ?

DORINETTE.

C'est ce qui me semble.

SCENE XVII.

Madame DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, GUILLAUME.

GUILLAUME.

ON demande si la vûë de Madame est visible?

Me. DE PRE'FANE'.

Et qui ?

GUILLAUME.

Une Marchande de mannequins.

DORINETTE.

De mannequins ! tu veux dire de Paniers ?

GUILLAUME.

Eh ! paniers & mannequins, n'est ce pas la même chose ?

Me. DE PRE'FANE'.

Faites entrer.

SCENE XVIII.

Madame DE PRE'FANE', ISABELLE, DORINETTE, Madame FRICFRAC.

Me DE PRE'FANE'.

AH, ah ! que vois-je ? Ce n'est pas là ma Marchande ordinaire.

Me. FRICFRAC.

Je n'ai pas cet honneur, Madame, mais j'espere que quand mes Paniers auront eû une fois l'avantage de vous servir, vous ne voudrez pas en uſer d'autres.

Me. DE PRE'FANE'.

Et qui vous a envoyée ici ?

Me. FRICFRAC.

Une Comteſſe de vos amies, Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

La Comteſſe de Pincemaille apparemment : ah ! c'eſt une connoiſſeuſe en Paniers, je lui ſuis bien bien obligée. Comment vous appellez-vous !

Me. FRICFRAC.

La Veuve Fricfrac, Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Je me ſers ordinairement de Madame Vertugadin ;

mais

mais si vos Paniers me plaisent mieux que les siens, je vous préfererai à elle.

Me. FRICFRAC.

S'ils vous plairont mieux, Madame? la Vertugadin se fournit chez moi; je suis la bonne faiseuse au moins, vous les aurez de la premiere main.

Me. DE PRE'FANE'.

Voyons-les.

Me. FRICFRAC.

En voilà trois de la derniere mode & à bon marché; dix francs la piéce.

Me. DE PRE'FANE'.

Dix francs la piéce? je les prends tous trois, passez dans mon cabinet, je vais vous compter de l'argent. Dorinette, venez m'aider à essayer un de ces Paniers.

Me. FRICFRAC.

Madame, je crois que celui-ci ira à merveille sous l'habit que vous avez.

Me. DE PRE'FANE'.

Tandis que je vais l'essayer, Isabelle, voyez de ces deux celui qui vous ira le mieux: je ne veux rien acheter, que je ne vous en fasse part, comme vous voyez.

SCENE XIX.

ISABELLE, VALER
MERLIN, cachez ſous les Panie

ISABELLE.

AH malheureuſe Iſabelle, où te vois-tu réd
Eſt-il poſſible que Valere ne trouvera
moyen de me tirer de l'eſclavage où je ſuis ?
eſſayons un de ces Paniers, pour complaire
Tante. Ah Ciel !

VALERE *ſortant d'un des Paniers.*

Ne craignez rien, charmante Iſabelle, &
donnez-moi ce que l'amour me fait entrepre
je viens vous enlever de votre priſon.

ISABELLE.

Ah ! laiſſez-moi revenir de ma frayeur,
que de vous parler.

VALERE.

Pourrez-vous conſentir, Madame, que je

VALERE.

Ce n'eſt pas mon deſſein, & je ne veux vous en faire ſortir que par ſtratagême, pourvû que vous y conſentiez.

ISABELLE.

A quoi ne conſentirois-je pas, pour m'arracher à la cruelle perſecution de ma Tante? Mais la voici, cachez-vous au plus vîte:

(*Valere rentre ſous le Panier.*)

SCENE XX.

Me. DE PREFANE' avec un Panier du dernier ridicule, ISABELLE, DORINETTE, Me. FRICFRAC.

Me. DE PRE'FANE'.

HE' bien! ma Niece, comment me trouvez-vous?

ISABELLE.

Madame, je ne ſçais pas les modes.

Me. DE PREFANE'.

Ce Panier me doit aller à merveille; avez-vous eſſayez le vôtre?

ISABELLE.

Non pas encore, Madame; mais je crois que

celui-ci (*montrant le Panier où est Valere*) me conviendroit assez ; il y aura pourtant quelque petite ceremonie à y faire auparavant.

Me. FRICFRAC.

Oh ! je comprens aisément ce qu'il y manque, & j'aurai bientôt accommodé tout cela.

SCENE XXI.

Me. DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, Me. FRICFRAC, GUILLAUME.

GUILLAUME.

MOrguë je crois qu'il pleut ici des Paniers ; voilà encore une Marchande qui en apporte.

DORINETTE.

Ah ! tout est perdu.

Me. DE PRE'FANE'.

C'est Madame Vertugadin apparemment. Faites entrer.

DORINETTE.

Si Madame m'en vouloit croire, elle la renvoyeroit trop pour être venuë tard.

Me. DE PRE'FANE'.

La vûë ne nous en coûtera rien.

SCENE XXII.

Me. DE PREFANE', ISABELLE, DORINETTE, Me. FRICFRAC, Madame. VERTUGADIN, GUILLAUME.

Me. VERTUGADIN.

Comment donc, Madame, j'apprens en arrivant que vous m'avez changée ?

Me. DE PRE'FANE'.

J'en suis fâchée, Madame Vertugadin ; mais aprés tout vous êtes trop chere.

Me. VERTUGADIN.

La bonne marchandise ne se peut trop vendre, Madame ; est-ce là un des Paniers de Madame Fricfrac ?

Me. FRICFRAC.

Oüi, qu'en voulez-vous dire ? cela ne va-t-il pas à merveille à Madame !

Me. VERTUGADIN.

Oüi, Madame a de l'air d'une porteuse d'eau, j'en prens la compagnie à témoin.

D'ORINETTE.

Elle a plûtôt de l'air d'une Dame Gigogne, mais c'est la grande mode à present.

Me. DE PRE'FANE'.

Et toi Guillaume, qu'en dis-tu ?

GUILLAUME.

Hé, mais je trouve cela fort bien, excepté que Madame ressemble comme celà à un pain de sucre.

Me. VERTUGADIN.

Madame, essayez un des miens, je vous prie.

Me. DE PRE'FANE'.

Où sont-ils ?

Me. VERTUGADIN.

Les voilà rangez sur la droite ; regardez, d'un seul coup d'œil vous en voyez la difference.

Me. DE PRE'FANE'.

Ils me paroissent assez galamment faits ; mais vous ne sçavez pas que Madame me donne les siens à dix francs piéce.

Me. VERTUGADIN.

Ah ! s'il ne tient qu'à cela, je vous les donnerai au même prix, je suis autant en état de perdre qu'une autre.

ISABELLE.

Oh ! pour moi j'aime mieux les Paniers de Madame Fricfrac que les vôtres.

Me. DE PRE'FANE.

Hé bien, accommodez vous.

Me. FRICFRAC.

lis que Madame va essayer ceux de Madame
ıdin, passez dans cette autre chambre, je
ıs essayer les miens.

*ıdame Fricfrac sort avec Isabelle, & emporte le
où est Valere, & un autre où il n'y a rien.)*

CENE XXIII.

TINOT, MERLIN, chacun sous
un Panier.

TTINOT *sortant la tête de son Panier.*

Jelle fantaisie à Isabelle de choisir plûtôt les
'aniers de cette autre Marchande, que ceux
lame Vertugadin! je crains bien de m'être
ıué ici mal à propos.

IERLIN *sortant la tête de son Panier.*

soir, Camarade Panier.

SOTTINOT.

que vois-je! je suis trahi.

MERLIN.

s êtes bien impertinent, Monsieur le Manne
d'aller sur nos brisées.

SOTTINOT.

ıment donc sur vos brisées? c'est moi qui ai

Hé ! morbleu cela ne sera pas ; & j'aime que tout soit découvert, que de souffrir qu'on leve ma Maitresse à ma barbe.

MERLIN.

Nous ne craignons plus rien, & l'affaire e[st] faite.

SOTTINOT.

Ah, traitre, il faut que je m'en vange sur

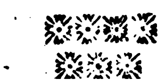
MERLIN.

Doucement, Monsieur l'Avocat, avec m[oi] perdrez votre cause.

(*Ils se battent.*)

SOTTINOT.

Ah ! morbleu, mon rabat est déchiré.



SCENE XXIV.

. DE PREFANE' DORINETTE,
Me. VERTUGADIN.

Me. DE PRE'FANE'

Miséricorde, qu'est-ce que c'est que tout ceci?

DORINETTE.

Ce sont les Paniers de Madame Fricfrac qui ont querelle contre ceux de Madame Vertugadin.

Me. DE PRE'FANE'

Au secours, au secours, Guillaume, Guillau-



SCENE XXV.

Me. DE PRE'FANE', DORINETTE, Me. VERTUGADIN, GUILLAUME, SOTTINOT, MERLIN.

GUILLAUME.

COmment morgué ! voilà deux Paniers qui se battent ici, tandis que les deux autres de là-bas se careſſent, & s'en vont gays comme des pinſons.

Me. DE PRE'FANE'.

Que veux-tu dire ?

GUILLAUME.

Je veux dire que les deux paniers que cette Marchande remportoit, n'ont pas plûtôt été hors de la porte, qu'ils ſe ſont mis à courir comme tous les diables ; ils ſont montez dans un Caroſſe qui les attendoit, & puis foüette Cocher.

Me. DE PRE'FANE'.

Ah ! malheureux, ce ſera ma Niece qu'on aura enlevée ; Ne te l'avois-je pas conſignée ?

GUILLAUME.

Oüi, mais vous ne m'aviez pas conſignée des paniers.

Me. DE PRE'FANE'.

Allons, un Commissaire.

MERLIN.

Ne vous allarmez point, Madame : Valere mon Maitre est un galant homme, il en usera bien avec vous, & vous laissera joüir en paix des biens d'Isabelle.

SOTTINOT.

Madame si vous voulez j'entreprendraï cette affaire, & la poursuivrai en mon nom.

Me. DE PREFANE'.

Je n'ai que faire de vos poursuites dans le tems que je connois que vous étiez ici pour le même dessein ; je vois que mon plus court est de gagner l'amitié de ce Valere, j'aime mieux lui donner ma Niece que de plaider.

DOEINETTE.

Ma foi, Madame ne sçauroit mieux faire.

MERLIN.

Pour le coup, Monsieur l'Avocat, vous voilà sot comme un panier.

SOTTINOT.

Cela est vrai.



SCENE DERNIERE.

Me. DE PRE'FANE', GUILLAUME.

GUILLAUME.

VOilà des Ménétriers qui viennent pour commencer le Concert de Madame.

Me. DE PRE'FANE'.

Qu'ils entrent, & qu'ils commencent au plûtôt; la Musique pourra seule dissiper le chagrin que m'a donné ce coup, dont je suis encore toute étourdie.

(On entend un assemblage d'instrumens concertez ridiculement.)



DIVERTISSEMENT.

DEUX MARCHANDES DE MODES *chantent ensemble.*

IL faut qu'à la mode
Chacun s'accommode ;
Le fou l'introduit,
Le sage la suit.

Ie. MARCHANDE.

Le Vertugadin ridicule
Dans nos jeunes ans,
Se porte à present sans scrupule,
Comme au bon vieux tems.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode
Chacun s'accommode ;
Le fou l'introduit,
Le sage la suit.

IIe. MARCHANDE.

Parures antiques,
Qui de nos critiques
Sentites les traits,
Vous pourrez desormais
Encor dans nos boutiques
Etaler vos attraits.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode &c.

Ie. MARCHANDE.

Tous les affiquets
Et Colifichets
Qu'aujourd'hui l'on admire
A la Foire, au Palais,
Dans deux jours feront rire;
Et de la Satyre
Seront les objets.

ENSEMBLE.

Il faut qu'à la mode &c.

VAUDEVILLE.

ne ferai point d'autre Amant,
Que Tircis n'ait d'autre Maîtresse;
s je suivrai son changement,
trahit jamais ma tendresse,
l en aime deux à la fois,
: ferois pas incommode,
un amant j'en prendrai trois;
Il faut suivre la mode.

is coëffée en chien barbet,
ra bientôt de me plaire,
ıd elle met son Bagnolet,
ressemble à sa grand'mere.
qu'en Amant sensé je veux
ıer cette étrange methode,
répond en faisant des nœuds,
Il faut suivre la mode.

epuis un tems le Magistrat
d'une galante maniere
retintaille son rabat,
castor à la cavaliere:

Nos Juges, jusques aux barbons,
Ne veulent point sentir le Code,
Et nous disent pour leurs raisons,
Il faut suivre la mode.

La vieille Aminte au tein usé,
A fait recrépir son visage ;
A l'ombre d'un tignon frisé
Elle croit nous cacher son âge :
Cette folle avec son Panier
A l'air du Colosse de Rhode,
Et dit pour se justifier,
Il faut suivre la mode.

Autrefois de ses blonds cheveux
Célimene faisoit parure ;
Mais à present elle est bien mieux,
Ayant mis bas sa chevelure,
De cent mille brimborions
Sa tête aujourd'hui s'accommode ;
Peut-on se passer de pompons ?
Il faut suivre la mode.

GUILLAUME.

De Manant me voila Portier ;
Si de même toujours j'avance,
Je serai bientôt Financier ;
Morgué que je ferai bombance,

l'un biau Carosse assis,
omme une Pagode ;
i mes meilleurs amis,
ut suivre la mode.

ocureur notre voisin,
: sa femme à la rage,
: sans bois & sans vin,
nanquoit dans son ménage,
·éduit aux abois.
endu mari commode ;
vin, il y a du bois,
ıt suivre la mode.



SECONDE ENTRE'

THALIE,
Mademoiselle PREVOST.

TROISIEME ENTR

Des Petits Maîtres & des C
do Procureurs sifflent Thali
la contraignent d'abandonn
Scene.



UATRIE'ME ENTRE'E.

es sifleurs se réjoüissent d'avoir troublé le Spectacle.

PETITS MAISTRES,

Les Sieurs MARCEL, LAVAL & DUPRE'.

CLERCS DE PROCUREURS.

DUMOULIN l'aîné, MION, DUMIRAIL.



CINQUIE'ME ENTRE'E,

Les SIFLEURS *sont chaßez par les* SAILLIES HEUREUSES *& les* FOLIES AGREABLES, qui ramenent THALIE sur la Scene.

FOLIES AGREABLES;

Mesdemoiselles DUVAL, DE REY, LA FERIERE, DE LASTRE, TIBERT & ROLAND.





IV. PARTIE.

LA SOIRE'E,

LA MUSE ITALIENNE.

Le sieur THEVENART.

E vous ameine ici la Troupe Italienne,
Elle veut à son tour
Paroître sur la Scene
Dans ce charmant séjour.
se Françoise, sans ombrage,
Souffrez-moi dans ce jour
Parler votre langage ;
que chacun de nous partage
gloire d'amuser une si belle Cour.
On aime en tout le changement,
Aux chagrins le mélange
Aporte du soulagement :
Et le plaisir devient tourment,
A qui jamais n'en change.

VOUS NOCTURNE,

l'Action commence à l'entrée nuit.



LES BROUILLERIES, OU LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE.

COMEDIE.

ACTEURS.

PANTALON, Oncle de Lelio.

LELIO, Neveu de Pantalon, Amant de Silvia.

COURTAUDIN, Pere de Silvia, le sieur PAQUETTI.

SILVIA, fille de Courtaudin.

SPINETTE, Suivante de Silvia. Mademoiselle LALANDE.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

SCAPIN, autre Valet de Lelio.

TRIVELIN Valet de Pantalon.

JASMIN, Laquais de Courtaudin.

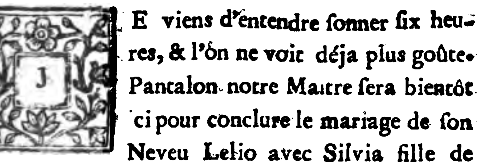


LES BROUILLERIES OU LE RENDEZ-VOUS NOCTURNE. COMEDIE

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN.



E viens d'entendre sonner six heures, & l'on ne voit déja plus goûte. Pantalon notre Maitre sera bientôt ci pour conclure le mariage de son Neveu Lelio avec Silvia fille de Monsieur Courtaudin le Greffier ; si ce mariage se fait, le maraut de Scapin qui a conduit cette in-

trigue, va épouser en même tems Spinette que nous aimons, & nous allons la perdre pour jamais: il faut, mon cher Arlequin, empêcher cela. Voyons qui réussira le mieux de nous deux; travaillons chacun de notre côté à rompre le mariage de Lelio, pour rompre celui de Scapin, & quand nous ne serons plus que nous deux à disputer Spinette, nous tâcherons de nous accommoder.

ARLEQUIN.

Nous la tirerons à la courte-paille.

TRIVELIN.

Pour moi j'entrepreus déja de brouiller Pantalon & Monsieur Courtaudin ensemble.

ARLEQUIN.

Et moi, Lelio & Silvia.

TRIVELIN

Va donc employer tous les moyens d'y réussir. Voici déja Pantalon, commençons.



SCENE II.

PANTALON, TRIVELIN, UN LAQUAIS, portant un flambeau.

PANTALON.

HE'! bien, Trivelin, as tu vû Monsieur Courtaudin?

TRIVELIN.

Non, Monsieur.

PANTALON.

Comment! tu ne l'as pas encore préparé à ma venuë?

TRIVELIN.

Non, & je vous attens ici, pour vous préparer votre sortie.

PANTALON.

Que veux-tu dire?

TRIVELIN.

Que Monsieur Courtaudin veut vous duper, & qu'il n'est pas si riche que vous pensez.

PANTALON.

Comment donc! & tous ses parens dont il a hérité depuis peu?

TRIVELIN.

Tous ses parens sont morts fort gueux.

PANTALON.

Cela n'est pas croyable ; par exemple, ce Procureur ?

TRIVELIN.

Il étoit honnête homme.

PANTALON.

Ce Médecin ?

TRIVELIN.

Il ne prenoit de l'argent que de ceux qu'il guérissoit.

PANTALON.

Ce Notaire ?

TRIVELIN.

Il ne signoit jamais que son nom.

PANTALON.

Ce gros Commis ?

TRIVELIN.

Il se contentoit de ses appointemens.

PANTALON.

L'Intendant de ce jeune Seigneur ?

TRIVELIN.

Son Maître a encore dequoi vivre.

PANTALON.

Et ce Marchand !

TRIVELIN.

Il est mort sans faire banqueroute

PANTALON.

ons, je n'en veux pas sçavoir davantage, &
: défendre à mon Neveu de jamais remettre
d dans cette maison.

SCENE III.

TRIVELIN.

la ne commence pas mal, continuons, bon,
oici Spinette qui donne tout à propos dans
ets.



SCENE IV.

TRIVELIN, SPINETTE u flambeau à la main qu'elle met sur son gueridon.

TRIVELIN.

BOn-soir, belle étoile cheveluë qui me guidi sans cesse.

SPINETTE.

Bon-soir, bon-soir, où est Pantalon? que dit Lelio? que fait Scapin?

TRIVELIN.

Toujours Scapin, cruelle! ah! si mon amour.....

SPINETTE.

Oh! ne vient point m'étourdir de ton amour, je ne suis pas déja de trop bonne humeur.

TRIVELIN *soupire.*

Ouf.

SPINETTE.

Quoi tu soupires encore? je vais te planter-là.

TRIVELIN.

Ce n'est pas mon amour qui me fait soupirer à present, c'est celui de Lelio.

SPINETTE.

nmeat ?

TRIVELIN.

ıtalon ſon Oncle ne veut plus qu'il épouſe
, & il vient de lui défendre de jamais mettre
ici.

SPINETTE.

pourquoi ?

TRIVELIN.

ce qu'il a fait réflexion que tout le monde ſe
roit de lui, s'il ſouffroit que ſon Neveu épou
fille d'un Greffier.

SPINETTE.

e ſoit du vieux fou, voilà une reflexion bien
inente.

TRIVELIN.

iqu'il en ſoit, Lelio ne verra plus Silvia ;
conſequent Scapin ne verra plus Spinette.

SPINETTE.

! Silvia en mourra de déplaiſir.

TRIVELIN.

je crois Lelio déja mort.

SPINETTE.

r moi, j'en ai le cœur ſi ſerré, qu'à peine
reſpirer.

TRIVELIN.

noi, j'en creve dans mes panneaux.

SPINETTE.

Ah je n'en puis plus !

TRIVELIN.

Allons courage, ma chere Spinette, tâch
t'évanoüir cela te soulagera.

SPINETTE.

Cette pauvre enfant qui s'attendoit à se
unie à la seule personnne qu'elle ait aimée jus
present !

TRIVELIN.

Ce malheureux Amant, qui va perdre
jamais une Maitresse si cherie! Hier encore,
t'en souviens, il lui prenoit les mains, & les ba
si tendrement.

(Il baise les mains de Spinette.)

SPINETTE.

Helas !

TRIVELIN *se jettant à ses genoux.*

Il se jettoit à ses genoux, & les embrassoit
tant d'ardeur.

SPINETTE *s'attendrissant.*

Ah! cela me fend le cœur.

TRIVELIN *se relevant.*

Puis se relevant avec transport, & marq
dans son geste plus d'amour que de retenuë,
se connoissoit plus, & sa temerité....

(Il veut la baiser.)

SPINET

SPINETTE.

Lui attira un soufflet.

TRIVELIN.

Celui-là n'étoit point de mon histoire.

SPINETTE.

Mets-le en apostile.

TRIVELIN.

Ah ! cruelle.

SPINETTE.

Tais-toi, & apprends à mon Maître toutes ces illes nouvelles.

SCENE V.

Mr. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, JASMIN avec un flambeau à la main, qu'il met sur une table ou un gueridon.

Mr. COURTAUDIN.

AH ! te voilà, Trivelin. Hé bien, le bon-homme Pantalon se rendra-t'il ici pour souper, omme il me l'a promis ?

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur Courtaudin, depuis un moment

le bon-homme Pantalon, est devenu le plus chant diable qu'on puisse trouver parmi tou bons hommes.

Mr. COURTAUDIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SPINETTE.

Cela veut dire que ce vieux fou a changé de timent sur les reflexions qu'il a faites que son N seroit dés-honoré d'épouser la fille d'un Gre

Mr. COURTAUDIN.

Comment, morbleu je le veux voir l'épée main.

TRIVELIN.

Ah! ah! ah! un Greffier l'épée à la main!

Mr. COURTAUDIN.

Vous êtes bien impertinent de rire, mon sçavez-vous que je suis au poil & à la plume? priser un Greffier! Je suis dans une telle colere je ne me connois pas.

SILVIA.

Mon Pere, ne vous fâchez point; Lelio ne pas mets de l'extravagance de son Oncle.

Mr. COURTAUDIN.

Je me moque de cela, & je ne veux de m entendre parler ni de l'un ni de l'autre, que m'en venger; je vais de ce pas contremanc Fête & le Bal que j'avois fait preparer pour ce & renvoyer le Notaire.

SCENE VI.

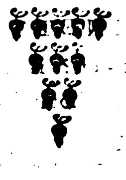
SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN.

SILVIA.

AH ! mon cher Trivelin : cours, je te prie dire à Lelio que pour tant de difficultez il ne se rebute pas, qu'il soit toujours sûr de mon cœur, & que bien loin d'obéir à son Oncle, il viennent tout à l'heure me parler, entens-tu ?

TRIVELIN.

Oüi, Mademoiselle. (*à part.*) Allons bien plûtôt instruire Arlequin de ce que j'ai déja fait, & l'amener ici joüer son rôle à son tour.



SCENE VII.

SILVIA, SPINETTE.

SILVIA.

AH ! je ſuis au deſeſpoir !

SPINETTE.

Je ne ſuis pas moins deſeſperée que vous, car ſi vous n'épouſez point Lelio, il n'y a plus de Scapin pour moi.

SILVIA.

Quel contretems !

SPINETTE.

Oh ! il faut abſolument que le Diable s'en mêle.

SILVIA.

Mais crois-tu que Lelio obéiſſe tranquillement à ſon Oncle ?

SPINETTE.

Hélas ! que ſçait-on ? il a tant de ménagement à garder avec cet homme-là, qu'il ne faut répondre de rien.

SILVIA.

Quoi, je ne le reverrois plus !

SPINETTE.

J'en tremble ; mais nous allons ſçavoir à quoi

vous en tenir, voici Trivelin de retour, & même Arlequin.

SCENE VIII.

SILVIA, SPINETTE, TRIVELIN, ARLEQUIN.

SILVIA.

HE' bien! Trivelin?

TRIVELIN.

Je viens de rencontrer Lelio, & l'ai voulu amener ici, comme vous le souhaitez.

SILVIA.

Hé bien!

TRIVELIN.

Il n'a jamais voulu y venir.

SILVIA.

Qu'entens-je!

SPINETTE.

Et qu'a-t-il dit pour ses raisons?

TRIVELIN.

Qu'il ne vouloit pas perdre les bonnes graces de son Oncle pour vos beaux yeux, qu'il trouveroit assez d'autres femmes sans vous, & que vous n'a-

riez qu'à prendre votre parti, comme il prendre le sien.

SILVIA.

O Ciel, est-il possible !

TRIVELIN.

Demandez à Arlequin.

ARLEQUIN.

Cela est vrai.

SPINETTE.

Et que dit Scapin à tout cela ?

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment c'est bien pis ; non content prouver son Maitre : Va, Arlequin, m'a-t-i t'abandonne cette guénon de Spinette, fais-en me des choux de ton jardin. je te cede tous le que j'avois sur elle.

SPINETTE.

Ah ! le double chien ! allons, Madame nous l'honneur de notre sexe, & mépris nous méprise, je ne songe déja plus à Scapi

TRIVELIN.

C'est bien dit cela.

SILVIA.

Ah ! Spinette, il me faudra plus de ten oublier Lelio ; rentrons dans ma chambre, pleure en liberté la perte d'un Amant si cheri

SCENE IX.

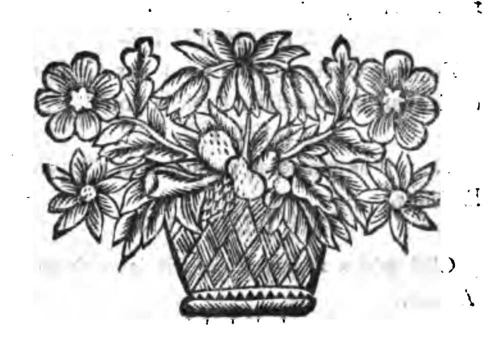
ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN *riant.*

AH ah ah! tout cela est drôle, ma foi, c'est un plaisir de mentir, quand on a affaire à des personnes aussi credules. Mais voici Lelio; je te laisse avec lui, employe tout pour l'empêcher de se justifier sur ce que nous venons de dire à Silvia; s'il lui parle, tout est perdu.

ARLEQUIN.

Laisse-moi faire.



SCENE X.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

MOn Oncle vient de me défendre de jamais parler à Silvia, mais cette défenſe m'a donné des aîles pour me rendre ici.

ARLEQUIN.

Ah, ah ! c'eſt vous, Monſieur ; que venez-vous donc chercher dans cette maiſon ?

LELIO.

J'y viens aſſûrer Silvia que malgré les ordres de mon Oncle, je l'aimerai toujours.

ARLEQUIN.

Et votre Oncle ne vous a-t-il pas dit la raiſon qu'il avoit de vous défendre de la voir ?

LELIO.

Non, il ne m'a point voulu donner d'explication là-deſſus.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il a découvert que Silvia avoit un autre Amant.

LELIO.

Bon, quels contes ! je devois l'épouſer ce ſoir.

ARLEQUIN.

Il n'importe ; moi qui vous parle, j'ai vû.

LELIO.

Et qu'as-tu vû ?

ARLEQUIN *lui montrant la porte de la chambre de Silvia.*

Ce que je vois encore, une espece de petit Maître ont est elle amoureuse à la folie, ne le voyez-vous as ?

LELIO.

Où ?

ARLEQUIN.

Et là, à l'entrée de la porte de sa chambre.

LELIO.

Moi, non je ne vois rien.

ARLEQUIN.

Vous avez donc la berluë, il y a un quart d'heue qu'il fait le pied de gruë, en attendant que le pee rentre dans son cabiner.

LELIO.

Parbleu je ne vois rien, & je ne sçaurois croire e que tu me dis.

ARLEQUIN.

Pour vous convaincre, je vais entrer dans la hambre pour l'obliger à se retirer.

LELIO.

Je ne puis croire ce qu'il vient de me dire. Mais ue vois-je ? il n'est que trop vrai. Ah ! perfide Silia, ô Ciel ! qui l'auroit jamais pû croire ?

(Arlequin paroit vêtu en petit Maître d'un côté, & en Arlequin de l'autre ; de sorte que Lelio ne le voit que du côté où il paroit en petit Maitre ; il traverse ainsi le Théâtre, ensuite il revient promptement près de Lelio en Arlequin.)

ARLEQUIN.

Hé bien, Monsieur, l'avez-vous vû?

LELIO.

Hélas que trop pour mon malheur ; mais je voudrois bien lui parler.

ARLEQUIN.

Et tenez, le voilà qu'il vient de rentrer dans la chambre de Silvia.

LELIO.

Par où donc ? je ne l'ai point vû.

ARLEQUIN.

C'est que vous songiez à autre chose.

LELIO.

Je voudrois bien entendre leurs conversations.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire, je vais tacher d'attirer Silvia ici ; il ne manquera pas de la suivre, & vous pourrez contenter votre curiosité ; mais cachez-vous bien.

LELIO.

Ne te mets pas en peine.

ARLEQUIN.

-tout ne faites point d'éclat, en cas que chose vous chagrine.

LELIO.

ai garde, Silvia est chez elle, & cet éclat : lui attirer quelques mauvais traitemens de de son Pere.

SCENE XI.

LELIO seul.

a, ingrate Silvia, quelques sujets que vous e donniez de me plaindre, je n'en ferai er la vengeance que sur moi. Mais voici le, & mon Rival avec elle.



SCENE XII.

LELIO, SILVIA, ARLEC

Arlequin est au milieu du T. habillé en Arlequin du Silvia, & en petit Maître de Lelio.

SILVIA.

OUy, voila qui est fini, mon parti & je ne songe plus à Lelio.

LELIO *à part.*

Il n'y a point d'énigme à cela.

SILVIA.

Et je t'assure que je veux le haïr autant aimé.

LELIO *à part.*

Je t'assure ! Qu'entens-je ? Elle tutc Rival, hélas ! elle ne m'a jamais fait faveur.

SILVIA.

Tiens, voila la bague que Lelio me do Je ne veux rien avoir qui vienne de lui.

LELIO.

›i, lui donner ma bague! ah! c'en eſt trop.

SILVIA.

là auſſi toutes ſes lettres.

LELIO *à part.*

rifier mes lettres à mon Rival! ah! ce coup ommant.

SILVIA.

ne douteras plus après cela que je ne ſois en- ent guerie de Lelio.

LELIO *à part.*

aut abſolument que cet homme ſoit un ſot, il répond rien; mais la plûpart des femmes ne lent point aujourd'hui les hommes du côté de t.

SILVIA

ieu, va t'en, ſi mon Pere te trouvoit ici, il oit ſoupçonner quelque choſe qui ne ſeroit pas ı honneur.



SCENE XIII.

LELIO, ARLEQUIN.

LELIO.

AH! c'en est trop, ma colere ne peut plus se contenir, vengeons nous d'un indigne rival.

(Lelio met l'épée à la main, & poursuit Arlequin, le voyant toujours vêtu en petit Maître: Arlequin se retourne promptement, montrant à Lelio l'habit d'Arlequin.)

ARLEQUIN.

Ah! Monsieur, que faites-vous?

LELIO.

Laisse-moi.

ARLEQUIN,

Ce n'est point là ce que vous aviez promis.

LELIO.

Mais je veux du moins ravoir mes lettres & mon diamant.

ARLEQUIN.

Ah! ma foi courez après.

SCENE XIV.

ARLEQUIN *seul.*

L'Amour & la jalousie donnent bien de l'esprit... Mais voici Scapin, il faut aussi lui donner son reste.

SCENE XV.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

Quel diable de tintamarre est-ce que tout ceci ? Je viens de rencontrer Lelio qui court comme un fou l'épée à la main, & personne ne fuit devant lui.

ARLEQUIN.

Je le croi bien, puisqu'il fuit lui-même.

SCAPIN.

Il fuit ? il fuit donc devant son ombre, car personne ne le poursuit.

ARLEQUIN.

Ah ! mon cher ami, il y a ici un drôle qui fait fuïr les gens de cent pas.

SCAPIN.

Et quel est-il ?

ARLEQUIN.

Ah ! c'est un joli homme, mais il n'en est pas moins méchant.

SCAPIN.

Et où est-il ?

ARLEQUIN.

A la porte de la chambre de Silvia, & assomme tous ceux qui se presentent pour y entrer.

SCAPIN.

Mais moi qui n'en veux qu'à Spinette.

ARLEQUIN.

Ah ! vraiment c'est bien pis, il est encore plus jaloux de Spinette, que de Silvia ; il ne veut pas qu'elle parle à personne.

SCAPIN.

Et que dit-il pour ses raisons ?

ARLEQUIN.

Il ne parle point, il ne répond qu'à coups de bâton.

SCAPIN.

Oh ! pour moi, il faut pourtant que je parle à Spinette, elle m'a donné un rendez-vous pour ce soir dans cette salle.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Dans cette Salle ?

SCAPIN.

Dans cette Salle même, & le signal pour la faire endre, c'est que je tousserai trois fois.

ARLEQUIN *à part.*

Je suis bien aise de sçavoir cela.... (*à Scapin.*) ois-moi, remets ton rendez-vous à une autre fois.

SCAPIN.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

A cause de cet homme dont je t'ai parlé.

SCAPIN.

Oh ! je me mocque de cela : haie, haïe.

(*Arlequin suit Scapin & passe promptement de-nt lui, se montrant en petit Maître, & le frappe, fait plusieurs Lazis, se retournant tantôt en petit itre, & tantôt en Arlequin, frapant tantôt Sca-, & tantôt faisant semblant de se mettre entre ix.*

ARLEQUIN.

Hé bien ! je t'en avois averti, tu ne m'as pas ulu croire, prends garde, le voilà qui revient à charge ; hé, Monsieur, épargnez ce malheu-x.

SCAPIN.

Je n'ai qu'un mot à dire à Spinette. Haie, haie, e.

ARLEQUIN.

Tu vois bien qu'il n'entend point raison.

SCAPIN.

Mais Monsieur . . . à l'aide, à l'aide, au secours.

SCENE XVI.

ARLEQUIN, TRIVELIN un Manteau sur le nez.

TRIVELIN.

EST-ce là comme tu congedie ton monde?

ARLEQUIN.

Tu vois, mais que veux-tu faire de ce manteau?

TRIVELIN.

Je l'avois pris pour joüer un tour à Scapin; mais puisque tu l'as si bien éconduit, je crois que je n'en aurai pas besoin.

ARLEQUIN.

Ah ah ah! je vais bien te faire rire.

TRIVELIN.

Ah ah ah!

ARLEQUIN.

De quoi ris-tu donc?

TRIVELIN.

De ce que tu vas dire.

ARLEQUIN.

Hé tu ne sçais pas encore ce que c'est?

TRIVELIN.

Il n'importe, j'en ris d'avance, pour n'en être pas la dupe.

ARLEQUIN.

Comment?

TRIVELIN.

C'est que j'y suis tous les jours attrapé, mille gens viennent vous dire; je vais bien vous faire rire, & souvent ils vous font un conte à dormir debout.

ARLEQUIN.

Oh! je te tiendrai parole; apprens que Spinette avoit donnez un rendez-vous pour ce soir à Scapin.

TRIVELIN.

Hé bien! par exemple, cela ne me fait point rire du tout; & où étoit ce rendez-vous? pour quelle heure?

ARLEQUIN.

Pour huit heures, & dans cette Salle, il devoit tousser trois fois pour signal.

TRIVELIN.

Il n'est pas encore huit heures. Ah! qu'il me vient une bonne idée pour lui joüer d'un tour.

ARLEQUIN.

Il m'en vient une bien meilleure qu'à toi.

TRIVLEIN.

Quelle est-elle?

ARLEQUIN.

Dis-moi la tienne auparavant.

TRIVELIN.

Je n'en ferai rien.

ARLEQUIN.

Ni moi non plus.

TRIVELIN.

Hé bien garde ton secret, je garderai le mien; aussi-bien maintenant que Lelio & Scapin sont bannis de cette maison, nous devons travailler chacun pour notre compte auprès de Spinette.

ARLEQUIN.

C'est bien dit, & je romps dés à present la société, adieu.



SCENE XVII.

TRIVELIN *seul.*

H ! trop heureux Trivelin, un de tes Rivaux a servi à te delivrer de l'autre, & tes affai-ne sçauroient mieux aller ; je vais me trouver rendez-vous à la place de Scapin, & peut-.... Mais que vient faire ici Pantalon à l'heu-qu'il est ? que le diable l'emporte, il me va manquer mon coup.



SCENE XVIII.

PANTALON, TRIVELIN.

PANTALON.

JE viens voir si mon Neveu malgré ma défense...
Ah! c'est toi Trivelin ? que fais-tu ici ?

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur, vous venez bien mal à propos.

PANTALON.

Pourquoi ?

TRIVELIN.

Scapin a rendez-vous ici avec Spinette, apparemment pour renoüer l'intelligence de Lelio avec Silvia, que nous avons eu tant de peine à rompre.

PANTALON.

Ce coquin !

TRIVELIN.

Et je voulois dans l'obscurité tromper Spinette en déguisant ma voix, & passant pour Scapin.

PANTALON.

Hé bien ! je ne suis point ici de trop, & je serai ravi d'entendre votre conversation ; j'aime les intrigues amoureuses, cela me rapelle mon jeune âge.

TRIVELIN.

Ah ! Monsieur, vous allez tout gâter, vous ne

rrez vous empêcher de touſſer ou de cracher.

PANTALON.

Je crains rien.

TRIVELIN *lui donnant ſon Manteau.*

Puiſque vous le voulez, Monſieur, ayez donc la té de me garder cela.

PANTALON.

Comment! eſt-ce que tu me prens ici pour un nme à garder les manteaux?

TRIVELIN.

on, il s'agit bien maintenant de cette délica-e, perſonne ne vous verra, je vais éteindre la niere.

PANTALON.

Parbleu, je joüe ici un plaiſant perſonnage!

TRIVELIN.

Nous ne ſommes pas loin de l'heure du rendez us, & je me ſouviens du ſignal, touſſons trois s; hem, hem, hem.



SCENE XIX.

ARLEQUIN, TRIVELIN, PANTALON.

ARLEQUIN *en femme.*

JE doute que Trivelin ait trouvé une meilleure invention que la mienne, pour atraper Scapin. Je contrefais la voix de Spinette comme un charme.

TRIVELIN.

Hem, hem, hem.

ARLEQUIN *en femme, contrefaisant la voix de Spinette.*

Est-ce toi, mon cher Scapin?

TRIVELIN *contrefaisant la voix de Scapin.*

Est-ce toi, mon adorable Spinette?

ARLEQUIN *en femme.*

Hélas! oüi, c'est moi-même, que la pudeur & la crainte ont enroüée d'une maniere qu'à peine puis-je parler.

TRIVELIN.

Pour moi je déguise ma voix du mieux qu'il m'est possible, pour n'être point reconnu; que dis-tu de ce maraut de Trivelin?

ARLEQUIN

ARLEQUIN *en femme.*

Ah ! c'eſt un coquin à pendre.

PANTALON *riant.*

Ah ah ah !

TRIVELIN.

Ah la maſque ! Et Arlequin, c'eſt un gourmant, n poltron.

ARLEQUIN *en femme.*

Cela eſt vrai, il eſt pourtant aſſez joli homme 'ailleurs ; mais je n'aime que mon cher Scapin.

TRIVELIN.

Mais eſt-il bien vrai que tu m'aime tant que tu is ?

ARLEQUIN *en femme.*

A la rage, à la fureur, où le Diable m'emporte.

TRIVELIN.

Oſerois-je, ma chere Spinette, prendre un bai- r ſur ta belle bouche ?

ARLEQUIN *en femme.*

Ah ! tu ſçais bien, mon cher Scapin, que tous es attraits ſont à ton ſervice.

TRIVELIN.

Ah l'effrontée ! mais profitons de ſon erreur ; e Diable veut dire cela, Spinette ſent le fro- age ?

ARLEQUIN *en femme.*

C'eſt que j'en ai mangé. Oh ! pour cela je me unis toujours de bonnes odeurs, quand je vais en nne fortune.

TRIVELIN.

L'odeur est agréable.

ARLEQUIN *en femme.*

Et je bois toujours un demi-septier d'eau de vie; sans cela je ne pourrois jamais venir à bout de ma pudeur.

TRIVELIN.

Je ne sçavois pas que Spinette bût de l'eau de vie, & mangeât du fromage.

ARLEQUIN *en femme.*

C'est ce fripon d'Arlequin qui m'a mise dans ce goût-là.

TRIVELIN.

Qu'est-ce que tout cela signifie ?

ARLEQUIN *en femme.*

Qu'as-tu donc, mon fils ? est-ce que ton bonheur t'endort ? Il faut que je te reveille par mes caresses, & que par mille petits souflets....

TRIVELIN.

La peste, ses caresses sont diablement rudes !

ARLEQUIN *en femme.*

Il faut que je morde cette oreille appetissante.

TRIVELIN.

Ah ! j'ai l'oreille emportée, ce n'est pas absolument là Spinette, fuïons.

ARLEQUIN *en femme.*

Non, s'il vous plaît, vous ne vous en irez pas ;

on ne met pas ainsi l'honneur d'une fille en frais
r se moquer d'elle.

TRIVELIN.

Ah ! j'enrage, voilà de la lumiere.

ARLEQUIN *en femme.*

Au secours, au voleur, au suborneur.

SCENE XX.

r. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, ARLEQUIN en femme, TRIVELIN, PANTALON, Un valet apporte de la lumiere.

Mr. COURTAUDIN.

QU'est-ce donc que tout le bruit qu'on fait dans ma maison ?

TRIVELIN.

Que vois-je ? c'est Arlequin.

ARLEQUIN *en femme.*

Hé quoi ! c'est Trivelin ?

Mr. COURTAUDIN.

Arlequin en femme, Trivelin tout effrayé, qu'est-ce que cela signifie ?

TRIVELIN.

C'est que nous avons fait tous les deux un qui-pro-quo.

Mr. COUTAUDIN.

Qu'est-ce encore que cette figure heteroclite que je vois là derriere ?

TRIVELIN.

C'est mon porte-manteau.

Mr. COURTAUDIN.

Comment ! c'est Pantalon ; Vous êtes bien hardi, Monsieur, de venir chez moi, vous qui avez tant de mépris pour les Greffiers.

PANTALON.

Qui vous a dit cela ?

Mr. COURTAUDIN.

C'est Trivelin.

PANTALON.

Je ne vous méprise point, Monsieur ; & je n'ai rompu le mariage, que parce que j'ai appris que tous vos grands héritages n'étoient qu'en idée.

Mr. COURTAUDIN.

Qui vous a dit cela ?

PANTALON.

C'est Trivelin.



SCENE DERNIERE.

PANTALON, Mr. COURTAUDIN, SILVIA, SPINETTE, LELIO, SCAPIN, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LELIO.

JE reviens ici, pour sçavoir si mon Rival.... Mais que vois-je?

SILVIA.

Vous avez bonne grace, Monsieur, de nous venir encore braver, aprés tous les discours méprisans que vous avez tenus de moi.

LELIO.

Qui vous a dit cela?

SILVIA.

C'est Trivelin.

LELIO.

Il est vrai qu'en apprenant que j'avois un Rival...

SILVIA.

Qui vous a dit cela?

LELIO.

C'est Arlequin.

SPINETTE *à Scapin.*

Et toi, traitre, comment justifieras-tu ton procedé avec moi, & le mépris que tu as fait de mon amour ?

SCAPIN.

Qui t'a dis ce'a ?

SPINETTE.

C'est Arlequin.

ARLEQUIN *en femme.*

C'est Trivelin, c'est Arlequin; vous verrez que nous aurons tout fait.

LELIO.

Quoi ! n'avez-vous pas sacrifié mes lettres à mon Rival ?

SILVIA.

Moi ! je ne les ai données qu'à Arlequin avec votre diamant, pour vous les rendre.

LELIO.

Je commence à m'appercevoir que vous êtes deux fourbes fieffez.

TRIVELIN.

Cela est vrai, nous ne vous avons dit à tous que des faussetez.

SILVIA.

Ah ! malheureux, pourquoi nous desesperer de la sorte ?

TRIVELIN.

Pour troubler le bonheur de Scapin, & empêcher qu'il n'épousât Spinette que nous aimons tous deux.

LELIO.

Marauts, ne vous montrez jamais devant mes yeux.

PANTALON.

Monsieur, je suis fâché.....

Mr. COURTAUDIN.

Monsieur, je suis au desespoir.....

SPINETTE.

Messieurs, croyez-moi, vous direz tout cela là dedans, il suffit que voilà tous d'accord; Lelio épouse Silvia, & Scapin épouse Spinette. Voyez le petit Divertissement que mon Maître a fait préparer le Bal commencera ensuite, aprés quoi nous ferons *medianoche*.

FIN.



DIVERTISSEMENT

DAns l'amoureuſe chaine
Il faut des Rivaux envieux ;
Sans inquiétude & ſans peine,
Amans, vous feriez moins heureux.

Un bonheur ſans allarmes,
N'eſt pas le bonheur le plus doux ;
Il perd de ſes charmes,
Si d'autres n'en ſont jaloux.



ENTRE'E.

VAUDEVILLE.

TRop amoureux d'une Maîtresse,
Qu'elle soit fidelle ou traitresse,
Je ne vois rien.
qu'elle fait, ce qu'elle pense,
uand je suis dans l'indifference,
Je le vois bien.

Qu'un vieux soupirant à lunettes,
muse à me conter fornettes,
Je n'entends rien.
ais qu'un jeune galant soupire,
'il me regarde sans rien dire,
Je l'entends bien.

Des faveurs que dans ma jeunesse,
Amour me prodiguoit sans cesse,
Je ne sens rien;
qu'il m'a laissé de funeste,
umatisme, goute & le reste,
Je le sens bien.

A porter une rude chaîne,
A languir près d'une inhumaine,
Je n'entends rien :
Trop de résistance m'étonne ;
Mais quand l'heure du Berger sonne,
Je l'entends bien.

Quand on cesse d'être inhumaine,
Un Amant rompt bien-tôt sa chaîne,
On ne tient rien :
Mais lors que l'on a l'art de feindre,
Et qu'on le réduit à se plaindre,
On le tient bien.

Qu'à coups redoublez l'on m'éveille ;
Pour mes créanciers je sommeille,
Je n'entends rien :
Quand c'est de l'argent qu'on m'apporte,
Pour peu que l'on gratte à ma porte,
Je l'entends bien.

Fin du Divertissement.



L'HEURE DU BAL.

ENTRÉE DE TOUS LES MASQUES.

Un ESPAGNOL, le ſieur Blondi ſeul.
HOMME DE COUR, le ſieur Dumoulin quatrieme.
DAME DE COUR, Mademoiſelle Prevoſt.
Un ESPAGNOL & une ESPAGNOLETTE, le ſieur Marcel & Mademoiſelle Menès.
Un POLICHINELLE, le Sr. Dumoulin.
Une DAME GIGOGNE, le Sr. Dupré.
Un PETIT POLICHINELLE, & une PETITE GIGOGNE, le petit Javillier & Mademoiſelle Petit.
Un MATELOT & une MATELOTE, le ſieur Laval & Mademoiſelle Corail.
Un SCARAMOUCHE & une SCARAMOUCHETTE, le ſieur Dezais & Mademoiſelle Delaſtre.
Un PIERROT & un PERRETTE, le Sr. Pierret & Mademoiſelle de Rey.

Qui finit à Minuit la quatriéme &
derniere Partie du Ballet
des vingt-quatre heures.

FIN.

E PHILANTROPE

OU

L'AMY

: TOUT LE MONDE.

COMEDIE.

Répréſentée en 1724.

ACTEURS.

PHILANDRE, Ami de tout Monde.
DURAMINTE, Femme de Philandre.
HORTENSE, Fille de Philandre & de Duraminte.
LISIMON, Amant d'Hortense.
CLARINE, Suivante de Duraminte.
L'E'TRILLE, Cocher de Philandre.
FASTIDAS, Prodigue.
FORMICIN, Avare.
RONDIN, Sincere à contre-tems.
DOUILLET, Oisif.
JASMIN, Laquais de Philandre.
Plusieurs Laquais de Fastidas, Personnages muets.

ACTEURS du Divertissement.

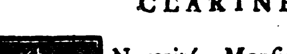
Un Prodigue. Un Avare. Un Joüeur. Un Indiscret. Un Flateur. Un Amoureux de lui-même. Un Yvrogne, & plusieurs autres Personnages de divers caracteres chantans & dansans.

La Scene est à Paris, dans la maison de Philandre.



LE PHILANTROPE, OU L'AMY DE TOUT LE MONDE.

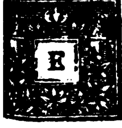
COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLARINE.

CLARINE.



N verité, Monsieur, vous avez eu bien tort de ne m'avoir pas mise plûtôt dans vos interêts ; je vous aurois conseillé de ne pas tant differer à demander Hortense en mariage.

LISIMON.

Que veux-tu, ma chere Clarine ; ce n'eſt que depuis huit jours que j'ai le bonheur de la connoitre ; ſon pere a toujours été depuis à la Campagne, & j'attendois ſon retour pour faire la démarche que je vais faire aujourd'hui.

CLARINE.

Mais Hortenſe devoit bien vous avertir que ſa Mere étoit la maitreſſe, & que ſon Pere ne ſuivoit que ſes volontez.

LISIMON.

Comme nous n'avons pû encore nous voir qu'en ſecret & rarement, les momens m'ont paru trop précieux pour les employer à autre choſe qu'à lui parler de mon amour ; & depuis quatre jours que je n'ai pû joüir de cet avantage, je ſuis dans des inquiétudes mortelles.

CLARINE.

Et c'eſt apparemment ce qui vous a obligé aujourd'hui, Hortenſe & vous, de vous adreſſer à moi. Vous en aviez beſoin, entre nous ; car depuis quatre jours, les choſes ont bien changé de face. Hortenſe qui n'avoit qu'un bien médiocre, a tout d'un coup reçû une augmentation de dot de cent mille écus de la part d'un Oncle qui a fait fortune aux Indes.

LISIMON.

J'en avois déja entendu parler.

CLARINE.

mais vous ne sçavez pas que sur cette nou-
se présente aujourd'hui des épouseurs en
k qu'il ne vous sera plus si aisé à présent
r Hortense, que lorsque vous étiez plus ri-
lle.

LISIMON.

, Clarine, on m'a assûré que Philan-
Pere arrivoit ce matin de la Campagne. Si
nois mes Rivaux en m'offrant à lui à son ar-

CLARINE.

quoi cela vous avanceroit-il ? Il vous ac-
it d'abord pour gendre, comme il feroit
tres qui se présenteroient. Oh, je vois bien
s ne connoissez pas le caractere de mon Mai.
Philosophie ou plûtôt sa folie, est de vouloir
agriner de rien, & d'éviter toutes les occa-
: chagriner les autres ; & ce n'est pas sans
ju'on l'appelle l'Ami de tout le monde.

LISIMON.

ft pas un grand défaut que cette bonté d'ame.

CLARINE.

, s'il n'outroit pas les choses, & si dans la
qu'il a de déplaire aux hommes il n'excusoit
vent en eux des défauts, & même des vices
nnez par toute la terre. Car enfin, son trop
gence ne laisse pas de lui donner un

grand ridicule dans le monde; mais le plaisant qu'il y a, c'est que nous lui voyons en même tems approuver deux excès contraires. Ce qui fait dire à bien des gens que c'est une espece de fou, qui par ses paradoxes continuels, semble vouloir combattre & détruire toutes les opinions communes.

LISIMON.

Mais si on lui faisoit un véritable affront, le souffriroit - il tranquillement?

CLARINE.

Je pense bien que non, & je le crois sensible au point d'honneur autant qu'un autre ; mais il ne le place pas où la plûpart des gens le veulent placer. Par exemple ; un jour sa Femme voulant pousser sa patience à bout, feignit d'en aimer une autre, & s'efforça de lui donner les plus cruels soubçons de sa vertu ; elle me détacha vers lui pour sçavoir de quelle maniere il prenoit la chose ; comme je m'efforçois de mon côté de lui persuader qu'il étoit dans le cas des maris infortunez, & qu'il devoit vanger son honneur outragé, il me répondit tranquillement qu'il ne se sentoit pas d'humeur à se chagriner d'un mal qu'il n'avoit pas fait, & qu'il ne trouvoit pas plus de honte pour un honnête homme à avoir une femme infidelle, qu'une montre qui n'iroit pas juste.

LISIMON.

C'est prendre assez bien les choses.

CLARINE.

CLARINE.

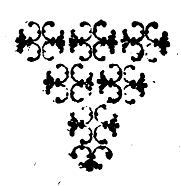
Bon, il poussa l'extravagance bien plus loin ; voyant que je le plaignois : Il me soûtint qu'en ces occasions les galans étoient plus à plaindre que les maris ; que les soins & les peines qu'ils se donnoient pour ravir le bien d'autrui, prouvoient que ce bien là leur manquoit pour être heureux ; & que les maris au contraire avoient souvent de trop de ce que les autres n'avoient pas assez.

LISIMON.

Tu me donnes-là une plaisante idée de son caractere. Mais parle-moi d'Hortense. Crois-tu que son changement de fortune n'aura pas changé ses sentimens pour moi !

CLARINE.

Oh pour cela non, je vous assure ; & lorsque ce matin elle m'a parlé de vous pour la premiere fois, c'étoit avec toutes les marques d'estime & de tendresse.... Mais la voici qui vous les exprimera mieux que je ne pourrois faire.



SCENE II.

LISIMON, HORTENSE, CLARINE.

HORTENSE.

AH Lisimon, quel plaisir pour moi de vous trouver ici. Clarine vous a-t-elle appris le bonheur qui m'est arrivé depuis que je ne vous ai vû?

LISIMON.

Ah Madame! appellez-vous cette augmentation de fortune un bonheur, lorsqu'elle me fait naitre un nombre de rivaux des plus redoutables?

HORTENSE.

N'êtes-vous pas sûr de mon cœur?

LISIMON.

Oüi; mais si j'en crois Clarine, vous n'êtes pas maîtresse de votre main; & d'ailleurs je perds le plaisir que je concevois de vous sacrifier le peu de bien que je possede, & de vous voir tenir tout de moi.

HORTENSE.

Et vous m'enviez cet avantage à moi? qui ne souhaitois cette fortune considerable que pour vous en faire part.

CLARINE.

Voilà de part & d'autre les plus beaux sentimens
monde ; mais venons au fait. Je ne conseille
is à Monsieur de vous demander en mariage, que
us ses rivaux n'ayent été refusez ; il n'est point
onnu ici ; il se donnera auprès de Madame votre
iere quel caractere il voudra, & prendra un che-
nin tout opposé à celui que les autres auront pris
our se faire congedier. J'ai déja une idée en tête
ie je vous communiquerai dans le tems.

LISIMON.

Mais si avant ce tems, l'un de mes rivaux alloit
tre accepté.

CLARINE.

Soyez sûr que Madame n'en acceptera aucun.

LISIMON.

Mais pourquoi ?

CLARINE.

Parce que sûrement Monsieur les acceptera tous.
Ne vous ai-je pas déja fait concevoir que c'étoit un
omme qui ne pouvoit refuser personne ; qui ne
vouloit point trouver de défauts dans autrui ; Et sa
emme au contraire, soit par temperament, soit
ar malice, tâche d'en découvrir dans tout le
monde. Examinez-vous bien auparavant que de
ous offrir. Quelle est par exemple votre passion
ominante ?

LISIMON.

Peux-tu me le demander ? l'Amour. J'adore l'aimable Hortense ; que pourra condamner Madame sa mere dans cette passion !

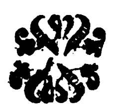
CLARINE.

Oh ! bien des choses vraiment. Elle examinera d'abord votre maniere d'aimer Si vous aimez trop, elle craindra que vous ne deveniez mari jaloux ; si vous aimez foiblement, elle apprehendera que vous ne soyez mari commode. Ainsi des deux côtez hors de cour & de procez, & vos offres déclarées nulles. Mais je l'entens, retirez-vous, je vous rejoindrai dans un moment.

SCENE III.

CLARINE seule.

CES pauvres enfans, cela me fait pitié, & independamment du present considerable que Lisimon vient de me faire, je me sens toute l'inclination possible à lui rendre service.



SCENE IV.

URAMINTE, CLARINE.

DURAMINTE.

I Messieurs les Epouseurs vous n'avez qu'à ve-
nir vous presenter, je vous attens de pied fer-
tant que ma fille n'a eu que sa beauté en parta-
cun n'a remué, & maintenant qu'elle a cent
écus en mariage, vous venez de toutes parts
offrir en foule. Oh j'y regarderai d'aussi près
ous; à present que me voilà en état de choisir,
obtiendra ma fille qu'à bonnes enseignes.

CLARINE.

a foi, Madame, ce sera fort bien fait d'éplu-
tous ces petits Messieurs-là, & de les examiner à
sur leur bien, sur leur figure, sur leur conduite...

DURAMINTE.

ur-tout sur leurs caracteres. Ils sçavent que mon
arrive ce matin de sa maison de campagne;
ne doute point que tous ceux dont on m'a déja
, ne viennent aussi-tôt lui demander sa fille en
age; mais je les veux tous passer en revûë les
près les autres, & sur le moindre défaut que
écouvrirai, au rebut, au rebut. Heureuse si
un d'eux me pouvoit fournir l'occasion d'en-

trer en dispute avec mon mari.

CLARINE.

Hé Madame ! sans vous attacher à vouloir quereller avec votre Epoux, n'avez-vous pas dans votre maison assez d'autres sujets dignes de votre colere ? des Valets étourdis & fripons ; un Cocher yvrogne, des Chevaux retifs : N'en est-ce pas assez pour donner carriere à votre humeur pétulante, sans me compter moi, qui suis peut-être la plus obstinée Soubrette que vous puissiez jamais rencontrer.

DURAMINTE.

Et c'est ce qu'il me faut, que des personnes comme toi, & non pas un mari comme celui que j'ai, le plus flegmatique & le plus indolent de tous les mortels. Ah l'insipide societé que celle d'un homme qui ne s'émeut de rien ! J'aimerois mieux je pense, un mari qui s'emportât contre moi jusqu'à me battre, que de n'être jamais contredite : quand je me sens en humeur de quereller, je veux que l'on me donne ma replique.

CLARINE.

Cela est naturel : mais Monsieur ne vous la donne-t'il pas assez en approuvant ce que vous condamnez ?

DURAMINTE.

Oüi ; mais c'est avec un sang froid qui me desespere, & je voudrois du moins qu'il se fachât.

CLARINE.

faut avoüer : vous êtes à plaindre de ce
, depuis dix-sept ans que vous êtes en mé-
n'avoir pû parvenir encore à faire enrager
nari une seule fois, lorsque mille femmes
vous valent pas, n'ont point tous les jours
; agréables passe-tems.

SCENE V.

IRAMINTE, CLARINE.
JASMIN.

JASMIN.

Adame, voilà Monsieur qui vient d'arriver.

DURAMINTE

1, tant mieux, je vais l'attendre ici pour le-
ler plus à mon aise. Nous allons voir avec
tranquilité d'esprit il apprendra tous les
lres que le hazard a fait arriver dans sa mai-
epuis son absence. Laisse-nous & donne or-
bas qu'on fasse monter ici tous ceux qui de-
eront à nous parler.

CLARINE *à part.*

lons d'abord trouver nos Amans, & les ias-

truire de ce que j'ai projetté, pous faire donner également le mari & la femme dans le panneau.

SCENE VI.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

BOn jour ma chere femme; vous voyez l'homme du monde le plus content. Depuis l'agreable nouvelle que j'ai reçûë de votre frere, vous ne sçauriez croire combien de bons partis se sont venus offrir à moi pour épouser notre fille Hortense.

DURAMINTE.

Ces gens-là sont bien impertinens: pourquoi vous aller trouver à deux lieuës quand je suis à Paris?

PHILANDRE.

Il ne faut pas les blâmer, ma femme, ils ont crû que j'étois le maître; & d'ailleurs ils m'ont assûré qu'on les avoit tant effrayez de votre humeur, qu'ils trembloient à se presenter devant vous.

DURAMINTE.

Il faudra pourtant qu'ils y viennent, & l'on n'aura pas ma fille sans mon consentement.

PHILANDRE

PHILANDRE.

C'est aussi ce que je leur ai dit, & ils doivent tous se rendre ici dans ce jour.

DURAMINTE.

Et lequel de tous ces gens-là voudriez-vous accepter pour gendre ?

PHILANDRE.

En verité ils m'ont paru tous si raisonnables, que je voudrois n'en refuser aucun. Monsieur Clinquant le Poëte, & Monsieur Babiole le Musicien, ont composé là-bas un petit Divertissement sur les divers caracteres de tous ces prétendans; ils viendront tantôt vous le faire entendre.

DURAMINTE.

Je crois que cela sera fort beau; un Divertissement de la composition de Clinquant & de Babiole, dont on a sifflé le dernier Opera.

PHILANDRE.

Il est vrai qu'il n'a pas été du goût de tout le monde: mais je n'en estime pas moins ces Messieurs. Sçavez-vous bien qu'il faut beaucoup d'esprit pour faire un Ouvrage médiocre, & même un mauvais; & l'on devroit toujours sçavoir gré aux gens qui travaillent pour nous plaire, quoique le plus souvent ils n'y réüssissent pas.

DURAMINTE.

Fort bien: mais il n'est pas question de cela maintenant, & j'ai de jolies nouvelles à vous ap-

prendre. La douceur avec laquelle vous traitez vos domestiques nous a causé de belles affaires pendant votre absence.

PHILANDRE.

Que seroit-ce? Vous voulez toujours m'effraïer sur un rien.

DURAMINTE.

Hé! oüi oüi, sur un rien. Vous n'avez qu'à commencer à chercher mille écus; vôtre butor de Limosin a cassé la glace de votre grand miroir.

PHILANDRE.

Hélas! le pauvre garçon ne l'a pas fait par malice.

DURAMINTE.

Vraiment je le crois bien, mais la glace n'en est pas moins cassée.

PHILANDRE.

Il doit en être bien mortifié. Croyez moi, n'ajoûtez point au chagrin qu'il en a, celui d'être accablé de vos reproches.

DURAMINTE.

Comment donc, mes reproches? je prêtens le chasser, & ....

PHILANDRE.

Et pourquoi le chasser, s'il vous sert bien d'ailleurs, & s'il est fidele? Vous devez être presqu'assurée, que ce Valet ne cassera plus de glaces de miroir, ou du moins qu'il aura plus d'attention à l'eviter

autre que vous prendriez qui n'en auroit point
: cassées.

DURAMINTE.

beau raisonnement ! Oh bien si vous faites
à celui-là, faites donc pendre votre fripon de
'e qu'on a surpris dérobant votre vaisselle
nt.

PHILANDRE.

ıe la pas emportée ?

DURAMINTE.

, mais ce n'est pas sa faute, car il a été pris
fait ; & j'attendois votre retour pour voir ce
ɔus prétendez faire de ce voleur.

PHILANDRE.

pour celui-là, mon sentiment est. . . . qu'on
'e ses gages & qu'on le renvoye.

DURAMINTE.

ıment donc lui payer ses gages ? Employons
ıtôt à le faire pendre.

PHILANDRE.

ma Femme, ne faisons pendre personne,
ɔns plûtôt ce malheureux, & rendons grace
l d'être nez dans un certain état, & avec de
es inclinations.

DURAMINTE.

voulez-vous dire par là ?

PHILANDRE.

eux dire que souvent tel est superbe de sa
& de sa probité, qui peut être ne vaudroit

pas mieux que ceux qu'il condamne & qu'il déteste s'il se trouvoit dans les mêmes circonstances. Puisque la volonté de ce miserable n'a point eu d'effet ; demeurons en repos.

DURAMINTE.

Allez vous mériteriez qu'il vous eût emporté tout votre bien. Mais voici vôtre Cocher dans un joli état, excusez encore son yvrognerie.

SCENE VII.

PHILANDRE, DURAMINTE, L'ETRILLE.

PHILANDRE.

Qu'est-ce qu'il y a, mon pauvre l'Etrille ?

L'ETRILLE.

Oh passembleu, Monsieur, il n'y a pas moyen de vivre avec vos chevaux, ils n'entendent ni rime ni raison.

PHILANDRE.

Il y a quelque fois des expressions aussi plaisantes.

DURAMINTE.

Oüi, tout-à-fait récréatives.

L'E'TRILLE.

s conduisois avec votre caroſſe où vous
z dit, & me reposoit ſur ce qu'ils étoient
retifs; mais il leur a pris tout d'un coup
rice & des transports..... Croyez-vous
'ils ont eu l'inſolence de me renverſer de
non ſiege?

DURAMINTE.

bien plûtôt le vin qui t'a renverſé, yvro-
: tu es.

L'E'TRILLE.

n me renverſe, moi; au contraire, c'eſt or-
nent ce qui me ſoutient.

DURAMINTE.

h eſt mon caroſſe?

L'ETRILLE.

e Caroſſe, Madame? je crois que vous
z plus, vos chevaux l'ont mis en piéces,
dant foi de Cocher, ils n'ont bû d'aujour-
e de l'eau.

DURAMINTE.

ue ſont-ils devenus enfin?

L'ETRILLE.

s a arrêtez.

PHILANDRE.

eureuſement il n'y a que demi mal. Et qui a
onté de les retenir? il faut recompenſer ces

L'E'TRILLE.

Ce sont plusieurs petits Marchands, dont ils ont renversé l'étalage, & qui ont eu la bonté, comme vous dites, de les mettre entre les mains d'un Commissaire qui les a envoyez en fouriere.

DURAMINTE.

Justement pour nous faire payer le dégât qu'ils ont fait?

PHILANDRE.

Cela est juste.

DURAMINTE.

Comment, cela est juste?

PHILANDRE.

Oüi les maîtres sont responsables de leurs domestiques & de leurs chevaux.

DURAMINTE.

Mais est-il juste que l'yvrognerie de votre Cocher nous mette dans un tel embarras?

L'E'TRILLE.

Oüi, cela est juste; car je me suis enyvré à votre santé & de vos deniers. Monsieur m'a donné pour boire, & j'ai bû.

DURAMINTE.

Mais on t'avoit donné de l'argent pour boire & non pour t'enyvrer.

L'E'TRILLE.

Oh Madame, on ne peut trop faire d'honneur aux liberalitez d'un Maître comme Monsieur, &

illeurs quel plaisir y auroit-il de boire, si l'on ne
n ressentoit pas ?

DURAMINTE.

Et vous pouvez avoir la patience d'entendre
tes ses raisons ?

PHILANDRE.

Je ne les trouve point si mauvaises ; son plai-
est de boire, il s'y est abandonné, le vin la
pris.

L'ETRILLE.

Non Monsieur, le vin ne me surprend jamais, je
s toujours pour m'enyvrer. Je vous ai oüi dire
it fois à vous-même qu'il falloit chercher sans
le à se rendre heureux, & je ne le suis jamais
t que quand je suis yvre ; je ne songe plus que
ois Cocher, je m'imagine que la terre n'est pas
gne de me porter, c'est pourquoi je vais boire sur
iveaux frais, pour travailler de plus en plus à
on bonheur.



SCENE VIII.

PHILANDRE, DURAMINTE.

PHILANDRE.

SA naïveté me réjoüit: tout ce que je crains, c'est qu'il n'altere sa santé.

DURAMINTE.

Quel dommage!



SCENE IX.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

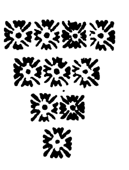
OH pour le coup, Monsieur, voici un bon parti que je vous amene ! & Madame aura bien de la peine à ne se pas rendre à ses belles manieres. En arrivant dans cette cour il a fait mettre ses chevaux gris pomelez dans votre écurie, & son carosse sous votre remise. Il a donné vingt Loüis à vos gens pour boire à sa santé.

DURAMINTE.

Et quel est ce fou-là ?

CLARINE.

Ma foi je ne sçai, Mais il me paroit que l'argent ne lui coûte gueres. Le voici.



SCENE X.

PHILANDRE, DURAMINTE, FASTIDAS suivi de ses Laquais, CLARINE.

FASTIDAS.

MOnsieur, ayant appris en arrivant que votre carosse avoit été endommagé, je viens de faire mettre le mien sous votre remise, & mes chevaux dans votre écurie, & c'est un petit present que je vous prie d'accepter.

PHILANDRE.

Monsieur, je suis confus de la galanterie que vous me faites, & ....

FASTIDAS.

Fi donc, ne parlons plus de cela, c'est une bagatelle, j'en ai encore trois à votre service: parlons d'une autre affaire. Je viens vous demander votre fille en mariage.

DURAMINTE.

Monsieur, c'est bien de l'honneur que vous nous faites; vous croyez peut-être notre fille plus riche qu'elle n'est.

FASTIDAS.

Madame, je sçais qu'elle n'a que cent mille écus, mais je la veux plus pour son merite & pour sa beauté, que pour toute autre chose.

PHILANDRE.

Ah ma femme cela est bien genereux !

DURAMINTE.

Oüi, mais il faut examiner auparavant si elle convient à Monsieur, & si Monsieur lui convient. Il a du bien apparemment, ses belles manieres le font assez présumer.

FASTIDAS.

Je ne possede plus que huit cent mille francs.

PHILANDRE.

Huit cent mille francs, ma femme !

DURAMINTE.

Taisez-vous. Monsieur, c'est beaucoup plus que ma fille n'en merite, mais avec tout cela je vous dirai que je regarde plus au caractere d'une personne qu'à son opulence, & vous me permettrez de m'informer un peu du vôtre, avant que d'aller plus loin.

FASTIDAS.

Ah Madame, c'est ce que je demande ! le nom de Fastidas est assez connu dans la Finance, & chacun vous dira qu'il n'y a personne en France qui ait une plus belle figure que moi. Rien ne me coûte, je prens tous les jours de nouveaux domestiques & n'en renvoye jamais aucun. J'ai régal

lierement une douzaine de beaux esprits à ma tabl
Je donne mille écus d'une Epître Dédicatoire
il y a cent Poëtes dans Paris revêtus de ma Gard
robe.

CLARINE.

Si vous entrepreniez d'habiller tous ceux q
restent encore deguenillez, vos huit cent mille fran
n'iroient pas loin.

FASTIDAS.

Que voulez-vous, c'est mon humeur ? J'ach
tout ce qui est à vendre, & ne garde jamais ri
Montres, Bagues & autres Bijoux tout cela pa
dans un instant de mes mains dans celles du prem
qui le vante !

CLARINE.

Ah ! Monsieur, que vous avez là une jolie T
batiere.

FASTIDAS.

Tiens, ma chere, c'est pour toi.

CLARINE *prenant la Tabatiere.*

Monsieur, je vous remercie.

DURAMINTE.

Que faites-vous, Clarine ? Rendez cela tou
l'heure à Monsieur, je vous trouve bien hardie d
priver de sa Tabatiere.

CLARINE.

Ce n'est pas Monsieur que j'en prive, Madam
mais c'est le premier qui l'auroit vanté après m

FASTIDAS.

ı'eſt que de cinquánte piſtoles, Madame, e bagatelle.

PHILANDRE.

'emme, aprés des actions ſi genéreuſes pou. ous balancer un moment?

DURAMINTE.

ıcore une fois taiſez-vous. Monſieur je vous s trop de bien pour ma fille, mais je com. m'appercevoir que vous n'en avez pas aſſez. ment avec tant de prodigalité avez-vous pû er huit cent mille francs?

FASTIDAS.

, mon pere m'a laiſſé en mourant deux mil.

DURAMINTE.

a-t-il long-tems qu'il eſt mort?

FASTIDAS.

ın environ.

DURAMINTE.

ıze cent mil francs diſſipez en ſi peu de tems; Ionſieur ſi vous alliez toujours du même trai., s cent mille écus que je donne à ma fille & t cent mille francs qui vous reſtent, vous re. t encore cent mille francs au bout de l'an.

FASTIDAS.

ı, bon, à quoi vous amuſez-vous d'aller cal-

culer tout cela ? Je ne me fais jamais rendre compte moi ; j'ai un Intendant Manceau qui regle toutes mes affaires, je ne me mêle que de signer le total au bout du mois,

CLARINE.

Voilà une Maison en de bonnes mains.

FASTIDAS.

Helas, le pauvre homme se plaint souvent qu'il y met encore du sien.

PHILANDRE.

Ah ! Monsieur que je vous embrasse, je suis charmé de votre caractere : vous meritiez de naître Prince avec une si belle ame. En effet y a-t-il rien de si beau que de se faire honneur de son bien ? quelle volupté que d'en faire part aux autres. C'est se mettre, pour ainsi dire, au dessus de l'homme que de s'attacher sans cesse a faire des heureux.

DURAMINTE.

Oüi, mais à force de faire des heureux, *on devient* à son tour miserable, & souvent criminel; c'est le sort des prodigues.

PHILANDRE.

Bon, bon, un prodigue ne vas pas chercher des chagrins dans l'avenir ; il joüit avec douceur du tems present au milieu des loüanges qu'on lui donne; il se rappelle avec plaisir le passé à la vûë de ceux sur qui il a repandu ses bienfaits.

DURAMINTE.

n'a obligé que des ingrats ?

PHILANDRE.

grats ? il n'y en a point dans le monde ; & ous apellez souvent ingratitude, n'est bis qu'un manque de mémoire.

DURAMINTE.

voulez me soutenir qu'il n'y a point d'in-

PHILANDRE.

n, quand il y en auroit ; n'est ce pas tou espéce de plaisir pour ceux qui ont obligez, oit d'avoir des reproches à leur faire.

DURAMINTE.

ela & est bel & bon ; mais Monsieur, dont trés humble servante, me permettra de r ma fille. Je ne veux pas après une année ance, la voir malheureuse pour le reste de Monsieur n'a qu'à remmener ses chevaux rosse.

FASTIDAS.

assez m'en dire, Madame, & les gens de meur ont bientôt pris leur parti. Monsieur otre trés-humble serviteur.



SCENE XI.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE,

DURAMINTE.

CEla vous fait un peu enrager, mon mari, avoüez-le franchemement.

PHILANDRE.

Moi ? point du tout ; pour le consoler de votre refus j'avois envie d'accepter son Carosse, persuadé que je suis, que le plus grand chagrin qu'on puisse faire à un Prodigue, c'est de refuser ce qu'il nous donne ; & je ne veux chagriner personne.

DURAMINTE.

Ah je le vois bien ! Mais que nous veut encore cette figure heteroclite ;

PHILANDRE.

Ah ma femme, c'est un de ces Messieurs, qui m'a fait l'honneur de venir me trouver à ma campagne, un homme fort riche & fort arrangé.

CLARINE.

Nous allons bientôt voir ce qu'il a dans l'ame.

SCENE XII.

[PH]ILANDRE, DURAMINTE, FORMICIN, CLARINE,

FORMICIN.

[M]Onsieur, sur la parole que vous m'avez donnée, je me rends ici pour terminer l'affaire [don]t je vous ay parlé.

PHILANDRE.

[M]onsieur, soyez le bien venu.

DURAMINTE.

[P]eut-on sçavoir, Monsieur, quelle parole vous [a do]nné mon mari, & de quelle affaire il s'agit?

FORMICIN.

[D]'épouser votre Fille, Madame.

DURAMINTE.

[M]ais, Monsieur, vous ignorez sans doute que [c'est so]it à moi que vous deviez vous adresser ?

FORMICIN.

[M]adame, j'en ai porté les premieres paroles à [Mon]sieur, & je venois ici dans le dessein de vous [prie]r de joindre votre consentement au sien.

DURAMINTE.

[M]on mari, Monsieur, est un homme un peu fa-

Madame, je suis un vieux Garçon qui p
épargne en faisant plaisir à tout le monde
bons gages, ai trouvé le moyen d'amasse
cent mille francs. Je n'ai jamais dépensé
mal à propos, je me suis même souvent pa
necessaire; de sorte que maintenant j'ai plus d
mille écus d'argent comptant.

PHILANDRE.

Ma femme, voilà justement notre affaire

DURAMINTE.

Un peu de patience. Monsieur, vous alle
doute prendre équipage, si vous ne l'avez déj

FORMICIN.

Moi, Madame, Dieu m'en garde, je ne d
point dans de pareilles folies; je n'ai pas seule
un valet pour me servir, je fais ma cuisine
même.

CLARINE.

C'est-à-dire, que vous mangez toujours à votre etit couvert.

DURAMINTE.

Et si vous épousiez ma fille, Monsieur, quel roit votre dessein? quelle figure lui feriez-vous ire dans le monde? Je vous avertis qu'elle aime n peu les grands airs.

FORMICIN.

Ah Madame, je l'aurois bien-tôt faite à mon umeur. Je lui ferois doucement entendre l'avantage qu'il y a de garder une poire pour la soif; & enfermant les cent mille écus qu'on dit que vous lui onnez en mariage avec les cent mille que je possede, ous dormirions tranquilles auprès de notre bien, goûterions le plaisir d'être sûrs de ne manquer e rien pour l'avenir, & de voir toujours les autres lus malheurenx que nous.

PHILANDRE.

Cela n'est point si mal raisonné, ma femme.

DURAMINTE.

Comment, vous qui loüiez tout à l'heure la prodigalité, vous pouvez approuver la maniere de penser de Monsieur? est-il rien de plus indigne & de lus bas que l'avarice?

PHILANDRE.

Il est vrai que l'avarice est décriée dans le monde, mais c'est par une espece de vengeance de la art de ceux qui ont dépensé leur bien. Ne pouvant

empêcher les avares de se croire heureux, il leur ont refusé la douceur d'être reconnus pour tels. Je ne disconviendrai point qu'il ne puisse y avoir de l'illusion dans le procedé de Monsieur ; mais je dis qu'il s'en faut bien qu'il soit aussi déraisonnable que vous le faites.

DURAMINTE.

Ah voici donc la These changée, & pour ne pas chagriner Monsieur, vous allez dire tout le contraire de ce que vous disiez tout à l'heure à l'autre.

PHILANDRE.

En donnant une maniere de loüange à l'avarice, je ne prétends pas condamner la prodigalité. Il y a deux sortes de plaisir à faire usage de ses biens ; celui de la joüissance, & celui de l'opinion. Le plaisir de la joüissance n'est pas le plus considerable, l'habitude en fait perdre le goût : mais il n'en est pas de même des plaisirs de l'opinion, comme leur objet n'est pas solide, on n'en est jamais rassasié. Par exemple ; qu'un autre que Monsieur ait cent mille écus, & qu'il en achette une Terre, voilà son opinion bornée à l'image de cette Terre ; mais celle de Monsieur s'étend infiniment davantage : en ne se défaisant point de son argent, son opinion est toujours riche de tout ce qu'on peut avoir dans le monde pour cent mille écus.

FORMICIN.

Après cela, Madame, je crois que vous n'avez plus rien à dire sur ma conduite.

DURAMINTE.

Oh rien du tout, Monsieur; je vous dirai seulement que vous n'aurez jamais ma fille; je ne prétends pas qu'elle soit logée, vêtuë & nourrie en idée.

CLARINE.

Madame a raison, & je crois qu'avec un homme de votre âge, elle auroit bien d'autres idées à se former.

FORMICIN.

Ainsi je vois bien qu'il n'y a rien à faire ici pour moi. Je vous donne le bon-jour.

SCENE XIII.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE.

En verité, ma femme, je crois que vous venez de refuser là deux bons partis.

DURAMINTE.

Laissez-moi, & ne me parlez jamais.

PHILANDRE.

Mais enfin si un conseil.....

SCENE XIV.

PHILANDRE, DURAMINTE, RONDIN, CLARINE.

RONDIN.

J'Entre sans dire gare. Holà vous autres, n'est-ce point ici qu'il y a une fille à marier?

CLARINE.

L'abord est familier.

RONDIN.

Serviteur à toute la Compagnie.

à Philandre

Je vois à votre mine doucette que c'est à vous à qui j'ai affaire. Me connoissez-vous?

PHILANDRE.

Non, Monsieur, je n'ai pas cet honneur.

RONDIN.

Je me nomme Jacques Rondin, fils de Christophe Rondin, de son vivant Mouleur de Bois. Je viens vous demander votre fille en mariage; on m'a dit qu'elle étoit un peu égrillade, & qu'il falloit se hâter.

CLARINE.

Voilà une plaisante maniere de parler: Et pour

i prenez-vous donc ma jeune Maîtresse ?

RONDIN.

Tu me paroîs-toi une bonne piece de ménage, & drôle qui t'aura, n'aura qu'à se bien tenir.

CLARINE.

Voilà un plaisant homme, de me tutoyer ainsi vant mon Maître & ma Maîtresse, sans m'avoir nais vû.

RONDIN.

Parbleu je te trouve bien plus plaisante toi, de ettre ton nez dans la conversation, avant que ton aître & ta Maîtresse m'ayent encore répondu.

DURAMINTE.

Taisez-vous, Clarine. Il est vrai, Monsieur, ma fille est à marier, mais je me suis renduë un difficile sur le choix de son Epoux; on est si mpé tous les jours, & le monde est si rempli de rbes !

RONDIN.

Oh ! parbleu on ne me reprochera pas cela, je s rondement dans toutes mes manieres; & si j'ai léfaut, c'est d'être trop sincere.

DURAMINTE.

C'en est souvent un plus grand qu'on ne pense, & olitesse est une si belle chose.

RONDIN.

i donc de la politesse, je ne veux point de cela, politesse est, dit-on; toujours accompagnée de eté.

A Duraminte.

Faites paroître votre fille, & je vous dirai chement si la moulure m'en plaît, ou non; es jeune d'abord ?

CLARINE.

O Ciel ! peut-on demander cela en voyant dame ? Vous devez plutôt vous étonner qu'ell une fille à marier.

RONDIN.

Parbleu tu te moques de moi, & Madam paroît une femme de trente-cinq à quarante an

CLARINE.

Ah quelle injure ! Monsieur, vous n'y pense

RONDIN.

Ma foi, je le dis, parce que je le pense. Que lez vous, je suis sincere ?

DURAMINTE.

C'est pousser la sincerité un peu loin.

RONDIN.

Dame je suis fâché que cela vous fâche, & sçavois pas que vous vous piquassiez encore de nesse; je ne m'étonne pas si vous vous rendez si cile sur le choix d'un gendre; c'est apparen que vous ne voulez pas devenir si-tôt Grand'M

DURAMINTE.

Mais Monsieur, il semble que vous ne soyez ici que pour m'insulter.

RONDIN.

Moi, Dieu m'en garde, je n'ai dessein d'

ònne : aimeriez-vous mieux un flateur qui
›nnât des loüanges ?

CLARINE.

òi, ce seroit encore pis, elles sont presque
s interessées. Les petits ne loüent que pour
·, les grands pour ne rien donner, les égaux
:re loüez à leur tour.

RONDIN.

pour moi, je ne veux pas qu'on me louë, &
me sçauroit faire un plus grand plaisir que
dire mes veritez.

CLARINE.

; ne doivent pourtant pas être fort agréables
›us.

DURAMINTE.

ien, Monsieur, puisque vous aimez que l'on
se vos verîtez, aprenez qu'il n'y a rien dans
de de plus impertinent que vous, & qu'un
à contre-tems est un homme bannissable de
es societez.

PHILANDRE.

ma femme, que dites-vous là ! que l'on se-
ıreux de trouver toujours de pareils amis !
Monsieur, je veux être le vôtre, votre sin-
ıe charme, & . . . .

RONDIN.

voulez être mon ami ? & quelle obligation
aurai-je ? on dit que vous l'êtes de tout le
ımain.

CLARINE.

Bon ; notre Maitre aura aussi son fait.

RONDIN.

Allez, allez, soyez seulement mon Beau-pere, c'est tout ce que je vous demande à présent.

DURAMINTE.

Mais vous ne sçavez pas, Monsieur, que je suis la Maitresse, & que mon mari ne fait rien sans ma permission.

RONDIN.

Ma foi, tant pis pour lui ; & un homme est un benêt quand il se laisse conduire par sa femme.

CLARINE.

Allons, Monsieur, répondez donc. N'allez vous pas encore loüer Monsieur sur sa sincerité ?

PHILANDRE.

Pourquoi voulez-vous que je le condamne ? Monsieur sur le champ dit avec franchise aux gens ce qu'il pense d'eux. Si ce qu'il pense est faux, cela ne doit point offenser celui à qui il parle ; & si ce qu'il dit est une verité chagrinante, ne vaut-il pas mieux que celui qu'elle regarde la sçache d'abord du premier qui la découvre, que de ne l'apprendre qu'après qu'elle auroit couru par toutes les bouches des médisans ?

RONDIN.

Oh, j'ai cela de bon moi, je ne parle jamais des gens en arriere d'eux.

DURAMINTE.

Il faut donc vous dire aussi les choses en face, & ous déclarer que votre franchise & votre personne e me conviennent en aucune façon, & que vous ouvez aller chercher une femme ailleurs.

RONDIN.

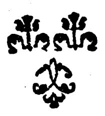
Hé bien, voilà parler, cela ; & je vous dirai moi : mon côté, que je ne m'en soucie gueres. J'étois enu & je m'en retourne ; aussi bien quand nos voines de la Grenoüilleres ont sçu ce matin que je 'allois marier, elles m'ont demandé en passant, *llez-vous au bois, Cadet, allez-vous au bois?* Adieu jusqu'au revoir.

SCENE XV.

PHILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

CLARINE.

IL faut avoüer que voilà un homme bien impoli; voyons si celui-ci aura de plus belles manieres.



SCENE XVI.

PHILANDRE, DURAMINTE, DOUILLET, CLARINE.

DOUILLET.

MOnsieur, je ne sçais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous?

PHILANDRE.

Non, Monsieur.

DOUILLET.

Je me nomme Doüillet.

PHILANDRE.

Monsieur, puis-je sçavoir quel sujet vous amene?

DOUILLET.

J'ai appris que plusieurs personnes vous avoient déja demandé votre fille en mariage ; mais que les sentimens de Madame ne s'étoient point accordez jusqu'ici avec les vôtres sur le choix de son Epoux. Les défauts des prétendans ont causé apparemment votre dispute, c'est ce que je ne crains point sur mon sujet ; on ne me reprochera ni l'ambition, ni l'envie, ni l'ingratitude; encore moins d'avoir détourné les Déniers de l'Etat ; d'avoir chassé quelqu'un de son poste ; d'avoir mal jugé, mal com-

attu, trop vendu; je suis à couvert de tous ces vi-
:s; je ne suis, grace au Ciel, ni Financier, ni
ourtisan, ni Juge, ni Guerrier, ni Marchand.

DURAMINTE.

Et qu'êtes vous donc?

DOUILLET.

Rien. J'ai du bien, je le dépense sans prodigalité, sans avarice. Je ne me donne aucun soin. On me ve, on m'habille, on me des-habille, on me cou-ie.

CLARINE.

Cela est bien commode.

DOUILLET.

On marche, on lit, on écrit pour moi; je bois, mange & je dors: voilà mon plus fort exercice.

CLARINE.

ous verrez que cet homme-là ne se donnera pas seu-nent la peine d'être lui-même le pere de ses enfans.

DOUILLET.

A vous dire le vrai, je ne me marie que pour oir une compagnie pour me faire passer le tems.

DURAMINTE.

Je crois qu'en effet une pareille vie doit vous en-yer?

DOUILLET.

Point du tout, j'y suis accoutumé, je suis enne-du travail.

DURAMINTE.

Mais quoi! N'avez-vous point quelque Charge,

qui vous donne du moins un nom dans le monde ?

DOUILLET.

En aucune façon. Une Charge sans l'exercer, ne laisse pas de demander des soins que je suis incapable de me donner. Je ne veux augmenter mon revenu ni le diminuer.

PHILANDRE.

Monsieur a raison. Quelle douceur de n'avoir de compte à rendre à personne !

DURAMINTE.

La plaisante félicité que de vivre sans rien faire ! Je voudrois bien vous demander quelle figure fait aujourd'hui un paresseux dans le monde ? de quelle utilité est-il à la societé ? Je vous déclare que je ne veux point pour gendre un homme oisif.

CLARINE.

Je suis du sentiment de Madame, il faut à sa fille un homme qui travaille. Oh, je suis ennemie mortelle de la paresse.

PHILANDRE.

Et moi je vous dirai bien plus : J'estime que la paresse est la seule qualité qui renferme de la perfection.

CLARINE.

En voilà bien d'une autre.

PHILANDRE.

La situation où elle nous met, marque que nous sommes tels qu'il faut pour être heureux. Tout ce

nom de vertu, nous fait aspirer à quelque
ıe nous ne possedons pas ; mais la paresse en
ssant comme nous sommes prouve qu'il ne
anque rien.

CLARINE *à Doüillet.*

s tout ce beau raisonnement-là, croyez-moi,
ır, allez vous reposer.

DURAMINTE.

ne a raison, & je croirai, Monsieur, vous
ervice en vous refusant ma fille. Le mariage,
moi, ne convient point à un homme de vo-
ıeur ; il est plein d'embarras, & a souvent
es fâcheuses qui pourroient alterer votre tran-

DOUILLET.

oi, Madame, je crois que vous avez rai-
ɔla, mes Porteurs.

SCENE XVII.

PHILANDRE, DURAMINTE, DOUILLET, CLARINE, JASMIN.

JASMIN.

ILs sont dans l'Antichambre, souhaitez-vous qu'ils entrent jusqu'ici?

DOUILLET.

Non non, je veux bien me donner la peine d'aller jusques-là.

CLARINE.

Vous avez raison, de tems en tems un peu d'exercice est nécessaire à la santé.

DOUILLET.

Monsieur, tout à vous. Madame puisqu'il faut à votre fille un époux qui travaille, je vous le souhaite.



SCENE XVIII.

-IILANDRE, DURAMINTE, CLARINE.

PHILANDRE.

.arine, en refusant cet homme, ma femme ie sçait ce qu'elle refuse.

CLARINE.

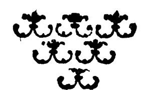
que refuse-t-elle après tout? rien.

DURAMINTE.

oi, je ne pourrai pas trouver un mari raison- pour ma fille! C'en est fait, je ne veux plus :r personne.

CLARINE.

! de grace, Madame, écoutez encore celui-ci.



SCENE XIX.

PHILANDRE, DURAMINTE, LISIMON, CLARINE.

CLARINE, *bas à Lisimon.*

Songez à bien joüer votre rôle.

LISIMON, *bas à Clarine.*

Ne t'en mets point en peine.

à Philandre.

Monsieur, c'est votre réputation qui vous attire aujourd'hui ma visite; il y a long-tems que je cherche un véritablement honnête homme, un homme sans défauts, & l'on m'a assûré que je le trouverois en vous. J'avois autant d'ardeur de rencontrer une femme sincere, & Madame votre Epouse a, dit-on cette qualité sur toute autre.

DURAMINTE.

Hé bien, Monsieur, supposé que vous trouvassiez tout cela ici, de quel avantage cela pourroit-il être pour vous?

LISIMON.

De quel avantage, Madame? J'ai du bien, & je ferois tout mon bonheur de le partager avec une ai-

perſonne qui devroit ſa naiſſance & ſon édu-
à des parens d'un mérite auſſi rare.

DURAMINTE.

t à-dire, que vous venez nous demander no-
e en mariage.

LISIMON.

, Madame, c'eſt ce qui m'amene; & l'eſ-
l'obtenir, eſt la ſeule choſe qui m'a détour-
leſſein que j'avois de me retirer pour jamais
deſert le plus affreux, pour me ſéparer du reſte
nmes.

PHILANDRE.

ourquoi, Monſieur?

LISIMON.

: que je les hais tous; jamais je ne les ai
ſi méchans & ſi perfides qu'ils le ſont au-
ui; la Nature ſemble être à ſon dernier dé-
corruption.

PHILANDRE.

s avez là pour un jeune homme des ſentimens
ıels.

LISIMON.

je ne puis aſſez vous les exprimer; mais ſi
les méchans, je hais encore plus ceux qui les
t dans leurs vices; ces gens qui trouvent tout
t qui n'ont pas la force de haïr perſonne.

CLARINE.

ame, voici juſtement ce qu'il vous falloit
ire enrager votre mari.

PHILANDRE.

Et pourquoi, Monſieur, voulez-vous haïr quelqu'un ? La peine eſt toute du côté de celui qui hait. Et pourquoi voulez-vous vous faire de la peine parce que vous ne croyez pas les autres raiſonnables ? Mon caractere eſt bien différent du vôtre ; je ne cherche tous les jours qu'à me faire des amis, &...

LISIMON.

Qu'entens-je ! Des amis ; & y en a-t-il dans le monde ? Chacun s'aime & n'aime que ſoi. Tout ſe réduit là : l'amitié n'eſt qu'une chimere, ou plûtôt une eſpece de treve que les hommes font entr'eux, à la haine qu'ils ont naturellement les uns pour les autres.

PHILANDRE.

Ah Monſieur, puiſque vous penſez de la ſorte, allez plûtôt vous renfermer dans votre déſert, vous ne meritez pas de vivre avec les hommes, & moins avec moi qu'avec tout autre, & ma fille n'eſt pas pour vous.

LISIMON.

Ah, j'y renonce de bon cœur, il ſuffit qu'elle vous appartienne. Je reconnois qu'on m'a trompé dans l'idée qu'on m'a donné de vous, & je vais ſuivre mon premier deſſein.

DURAMINTE.

Arrêtez, Monſieur ; mon mari vous refuſe, & moi je vous accepte, vous cherchiez un homme

défauts & une femme sincere ; vous ne trouvez la moitié de ce que vous cherchiez, il faut vous :enter

LISIMON.

ıh, Madame, comment pourrai-je vivre avec esprit de sa sorte ?

DURAMINTE.

;'y vis bien moi, Monsieur, allez, allez, quand ıs serons deux à le combattre, nous le mettrons n à la raison.

LISIMON.

Je vois tant de rapport de votre humeur à la mien-, Madame, que je crois ne pouvoir mieux faire e de sacrifier le repos de mes jours à ce qui vous 'a plaisir, & me voilà resolu d'épouser Made-oiselle votre fille.

DURAMINTE.

Ah je suis au comble de mes vœux ! Venez Mon-ɛur, je vais vous présenter à elle ; & mon Mari ût-il en enrager, vous l'épouserez dès ce soir. Al-ɔns que l'on prepare tout pour le Divertissement.

CLARINE.

J'ai déja entendu des violons là-dedans, qui com-ɪencent à s'accorder.



ENTRE'E.

HORTENSE.

Aux plus amoureux
On eſt pas toujours favorable ;
On les plaint ſans les rendre heureux.
Un jeune cœur ne ſe croit point coupable,
De preferer l'Amant le plus aimable,
Aux plus Amoureux.

ENTREE'.

UN GASCON *indiſcret.*

L'Amant diſcret a l'art de plaire ;
Mais que ſon ſort eſt rigoureux !
Cadedis, comment peut-il faire,
Pour ſe taire,
Quand on a couronné ſes feux :
Pour moi ce ſeroit un martyre ;
J'eſtime moins dans l'Empire amoureux,
Le plaiſir d'être heureux,
Que celui de le dire.

ENTRE'E.

UNE FEMME *grondeuse.*

Pour éviter un ennuyeux loisir,
oujours je gronde au gré de mon desir.
Contre chacun je me déchaine.
C'est enrichir sur le plaisir,
Que de le choisir,
les autres trouvent la peine.



VAUDEVILLE.

PHILANDRE.

HAïr n'eſt point du tout mon fait :
La haine pour celui qui hait
Eſt une peine ſans ſeconde ;
Au contraire il eſt doux d'aimer ,
Et j'aime à m'entendre nommer ,
Ami de tout le monde.

LA FEMME *d'un Jaloux.*

L'Amant diſcret par cent détours ,
Sçait réüſſir dans ſes amours ,
Sans que l'Epoux jaloux en gronde.
Heureux entre tous les Amans ,
Il peut ſe dire en même tems ,
Ami de tout le monde.

UN FLATEUR.

L'Amour-propre des grands Seigneurs ,
Fait le revenu des Flateurs.

'est où leur fortune se fonde.
n parlant trop sincerement.
n n'est pas ordinairement,
Ami de tout le monde.

RONDIN

Quand j'aime, j'aime uniquement,
e parle toujours franchement,
'omme le corps, j'ai l'ame ronde,
l ne faut rien faire à demi,
e compte pour rien un Ami,
Ami de tout le monde.

UN YVROGNE.

Prêtez l'argent sans intêret,
Ne le redemandez jamais,
Qu'en bon vin votre cave abonde.
Ouvrez la porte à tous venans,
Et vous serez en peu de tems,
Ami de tout le monde.

UN GASCON.

M[illegible]e beautez de toutes parts,
ouloient surprendre mes regards,
'enchantois la brune & la blonde,

D'une trentaine j'ai fait choix,
On ne peut pas être à la fois,
Ami de tout le monde.

UNE COQUETTE.

L'Epoux commode l'entend bien,
Il ne s'embarasse de rien.
Cependant chez lui tout abonde;
Pour peu que sa femme ait d'esprit,
Il est bien tôt par son credit
Ami de tout le monde.

UN COMPLAISANT.

Aux Badauts donnez de l'Encens,
Aux Gascons des repas friands,
Aux Bretons buvez à la ronde,
Ne demandez rien aux Normans,
Et vous serez avec le tems
Ami de tout le monde.

UNE PETITE FILLE.

Maman n'entend pas bien cela,
De gronder lorsque mon Papa
S'en va de la brune à la blonde.
Je serois la femme à tretous,
Si je me voyois un Epoux
Ami de tout le monde.

AU PARTERRE.

C'est votre Jugement certain,
Qui des Piéces fait le destin;
Sur votre goût chacun se fonde,
Quand le Parterre est satisfait,
Nous pouvons nous dire en effet,
Amis de tout le monde.

FIN.

LE TRIOMPHE
DU TEMS,

COMEDIE.

Réprésentée en 1725

ACTEURS DU PROLOGU

M. BROUILLON.
M. GRIFFONET. } Auteurs.
M. BARBOUILLE.
Mademoiselle DU FRESNE Con dienne.

La Scene est sur le Théâtre de l Comedie Françoise.



LE TRIOMPHE DU TEMS,

COMEDIE.

****

PROLOGUE.

SCENE PREMIERE.

BROUILLON, GRIFFONET.

GRIFFONET.


Uoi, Monsieur Brouillon ! vous osez me soûtenir que la Piece nouvelle qu'on va réprésenter est de vous ?

BROUILLON.

Oüi, Monsieur Griffonet, de moi-même; Qu'en voulez-vous dire ?

GRIFFONET.

Outre que je suis sûr du contraire, c'est
vous trouve bien téméraire de vous dire l'A
d'une Piece qui n'a pas encore été representé
miennes ont été toujours anonymes, & je m'e
bien trouvé : pour deux ou trois qui ont réüss
dont je me suis déclaré l'Auteur dans la suit
m'en est tombé plus de vingt que je ne me su
mais vanté d'avoir faites.

BROUILLON.

Et croyez-vous pour cela, Monsieur Grif
que le Public ne vous les a pas données? On
bien plus ; on vous a dit le Pere de ces Av
sans forme, qu'on a representez jusqu'ici
Théatres de la Foire, & qu'aucun Auteur n'a
voulu reconnoître pour ses Enfans.

GRIFFONET.

Seroit-il possible que l'on m'attribuât tou
se représente de mauvais depuis quelque tem
Paris ?

BROUILLON.

Oh ! pour cela n'en doutez nullement.

GRIFFONET.

Hé bien morbleu, si cela est ainsi, je
pour jamais au privilege des Anonymes ;
commencer, je vous dirai que le Trion
Tems est de moi, & que vous avez tort de
faire honneur.

BROUIL

BROUILLON.

Ah ! Monsieur Griffonet, doucement, ne passez pas d'une extrêmité à l'autre : aprés avoir désavoüé tout ce que vous avez fait de mauvais, ne vous attribuez point ce que je crois avoir fait de meilleur.

GRIFFONET.

Vous l'auteur du Triomphe du Tems !

BROUILLON.

Oüi, morbleu ; & s'il ne tient qu'à vous réciter la Piéce par cœur, d'un bout à l'autre. . . .

GRIFFONET.

Oh ! parbleu je vous en défie.

SCENE II.

BROUILLON, GRIFFONET, BARBOUILLE.

BARBOUILLE.

HE' qu'est-ce donc, Messieurs ? à quoi songez-vous de faire le bruit que vous faites sur le Théatre ? sçavez-vous bien que la Comedie va commencer.

GRIFFONET.

Ah ! Monsieur Barboüille vous venez à propos :

connoissez-vous, dites-moi, l'Auteur de la Piéce que l'on va représenter ?

BARBOUILLE.

Oüi ; mais comme il m'a demandé le secret, je vous prie de me dispenser de le nommer.

GRIFFONET.

Monsieur me dit qu'elle est de lui, & je lui soûtiens qu'elle est de moi : qu'en pensez-vous ?

BARBOUILLE.

Je pense... que vous avez tort tous deux.

GRIFFONET.

Pourquoi ?

BARBOUILLE.

C'est que j'en suis l'Auteur.

BROUILLON.

Vous ?

BARBOUILLE.

Sans doute.

GRIFFONET.

Vous voulez railler.

BARBOUILLE.

Non vrayment, & je suis même fort fâché contre les Comédiens, d'avoir pris le tems que la Cour est à Fontainebleau pour faire représenter ma Piéce par leurs Garçons : il me semble qu'ils n'étoient pas trop bons eux-mêmes pour cela.

GRIFFONET.

Leurs Garçons ? ah ! parlez mieux ; je sçai qu'ils sont tous aussi grands Maîtres les uns que les

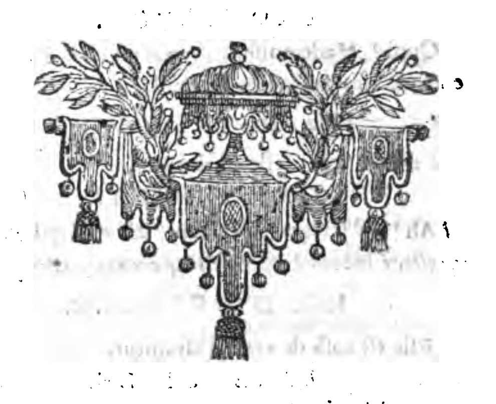
itres ; & je crois même qu'un Acteur médiocre
ui aimera un rôle, & qui s'attachera à le repré-
nter avec zele, le fera plus réüssir, qu'un de vos
:ands Acteurs qui se négligeroit, & le voudroit,
our ainsi-dire, joüer en Robbe de Chambre.

BROUILLON.

Cela est sans contredit. Mais, revenons à vous, Monsieur Barboüille : par quelle raison ou par
uel caprice vous dites-vous l'Auteur du Triomhe du Tems ?

BARBOUILLE.

J'aurois à vous demander à tous deux la même hose. Mais voici Mademoiselle du Fresne, qui
ious va débroüiller cette Enigme.



SCENE III.

Mlle. DU FRESNE, BROUILLON, BARBOUILLE, GRIFFONET.

BARBOUILLE.

MAdemoiselle, je vous prie d'apprendre à ces Messieurs qui est l'Auteur de la Piéce qu'on va representer ? n'est-il pas vrai que c'est moi ?

Mlle. DU FRESNE.

Oüi, Monsieur.

BROUILLON.

Quoi ? Mademoiselle, vous ne me l'avez pas entendu lire dans votre assemblée ?

Mlle. DU FRESNE.

Cela est vrai, elle est de vous.

GRIFFONET.

Ah ! ah ! ceci est plaisant ! Et moi qui vous ai presenté moi-même le rolle que vous y allez joüer ?

Mlle. DU FRESNE.

Elle est aussi de vous, Monsieur.

BARBOUILLE.

Ma foi, je n'y comprens plus rien, & Mademoiselle veut à son tour se mocquer de nous. Mais

Dites-moi un peu, Monsieur Broüillon, comment vous avez traité ce sujet ?

BROUILLON.

Je fais triompher le Tems de la jeunesse, & de la beauté : je fais voir comme il les détruit par sa puissance, & mon Divertissement est le tems passé.

GRIFFONET.

Ah ! je ne dis plus rien, ce n'est pas là ma Piéce. Dans ma Comedie j'établis le Triomphe du Tems sur l'amour & sur la constance ; je fais voir les effets de l'absence, & mon Divertissement roulle sur le tems present.

BARBOUILLE.

Et si cela est, vos deux sujets n'ont point de rapport au mien que d'une certaine maniere. Je montre qu'il n'y a point de douleur dont le Tems ne triomphe, & mon Divertissement est le tems futur, où je prouve que l'espérance peut consoler de tout.

GRIFFONET.

Cela est assez particulier, trois Comedies differentes sous le même titre, & les trois Divertissemens, le Tems passé, le Tems present, & le Tems futur ; mais enfin laquelle allez-vous representer ?

Mlle. DU FRESNE.

Nous les allons representer toutes trois : nous

avons trop d'obligation au Public pour ne pas chercher tous les moyens de lui plaire.

BARBOUILLE.

Cela n'est pas si mal imaginé, & je vous loue de l'invention : Qu'en dites-vous, Messieurs ?

BROUILLON.

Moi, je suis très-content de cet assemblage ?

GRIFFONET.

Et moi de même : je crains seulement que vos Piéces ne fassent tort à la mienne. Car enfin, entre trois sujets comiques, il s'en trouvera sans doute un moins comique que les autres ; & j'appréhende...

BARBOUILLE.

Ah ! point de complimens ; si cela réüssit, nous en partagerons ensemble la gloire & le profit : si cela ne réüssit pas.... mais cela doit réüssir.

BROUILLON.

Pour moi, je ne crains que les Acteurs : ils n'ont pas encore atteint cet art...

Mlle. DU FRESNE.

Hé ! Messieurs, ne craignez que pour vos Piéces ; le Public nous connoît tous pour ce que nous sommes ; & peut-être que vous aurez besoin de l'indulgence qu'il a pour nous, pour lui fermer les yeux sur bien des défauts qu'il ne vous passeroit peut-être pas dans d'autres tems.

BARBOUILLE.

Ma foi je crois que Mademoiselle a raison : quoiqu'il en soit, allons attendre notre destinée ; heureux si nous pouvions dans notre entreprise triompher des Critiques du Tems.

Fin du Prologue.



LE TRIOMPHE DU TEMS PASSE.

PREMIERE PARTIE.

ACTEURS.

CLEON, Pere de Léandre, ancien Amant de Madame Roquentin.

Me. ROQUENTIN, ancienne Amante de Cléon.

LEANDRE, Fils de Cléon, destiné à Isabelle.

ISABELLE, Fille de Me. Roquentin, destinée à Léandre.

DRILLOT, Valet de Cléon.

DORINETTE, Suivante de Madame Roquentin.

La Scene est à Paris dans la Maison de Madame Roquentin.



LE TRIOMPHE U TEMS PASSÉ.

****

...EMIERE PARTIE.

...ENE PREMIERE.

...ABELLE, DORINETTE.

ISABELLE.



Uoi ! ma chere Dorinette, c'est donc aujourd'hui que l'Epoux que ma Mere me destine, doit arriver ?

DORINETTE.

...en même tems celui qu'elle a retenu pour elle : ...pouse le Pere, & vous fait épouser le Fils.

ISABELLE.

Mais à quoi songe ma Mere, de vouloir se remarier à soixante & cinq ans, & sur-tout après le mauvais ménage qu'elle a fait avec mon Pere, & tous les chagrins qu'il se sont donnez l'un à l'autre? Pour moi je t'avoüerai que c'est ce qui m'a fait naître tant d'aversion pour le mariage.

DORINETTE.

Il faut vous expliquer tout ceci, qu'elle m'avoit caché jusqu'à present, & qu'elle vient enfin de me découvrir : écoutez-moi. Il y a quarante ans que votre Mere en avoit vingt-cinq, & elle veut n'en avoir aujourd'hui que trente : on n'a dit-elle que l'âge qu'on paroît.

ISABELLE.

Je connois tout son ridicule là-dessus, & elle a même toutes les peines du monde à s'avoüer mon aînée auprès de ceux qui ont la fade complaisance de feindre de la prendre pour ma Sœur.

DORINETTE.

Il est vrai que tous les gens du temps passé trouvent que vous avez les mêmes traits qu'elle avoit à votre âge, mais il y a aujourd'hui bien de la difference. A vingt-cinq ans donc, un certain petit Maître, surnommé le beau Cleon, jeune homme, à peu près de son âge, en devint éperdument amoureux, & elle de lui.

ISABELLE.

Je sçavois encore cela : & que leurs Parens, par des interêts de famille, ne voulurent point les marier ensemble, & obligerent ma Mere à épouser le Baron de Roquentin mon Pere, & le beau Cléon à aller épouser une riche Héritiere à deux cens lieuës d'ici.

DORINETTE.

Fort-bien. Voilà donc nos deux Amans separez, & mariez chacun de leur côté à des personnes qu'ils n'aimoient point ; mais malgré cette séparation, ils ne se sont point oubliez, & n'ont point cessé de s'écrire pendant quarante ans.

ISABELLE.

Voilà ce que je ne sçavois pas.

DORINETTE.

Oh ! je vous l'apprens donc. Votre Pere est mort ici il y a deux ans, regretté de tout le monde, excepté de sa femme ; & l'épouse du beau Cléon vient de mourir à Bordeaux, au grand contentement de son mari, qui a aussi-tôt pris la poste pour venir épouser votre mere, qu'il appelle toujours dans ses lettres, sa belle Javotte. Il arrive donc aujourd'hui, s'il n'est déja arrivé, avec son Fils unique nommé Léandre qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau, & qui est le mari qu'on vous destine, pour ne pas faire sortir les biens des deux familles.

ISABELLE.

C'est ce que ma Mere me dit hier au soir ; mais je te déclare que je n'épouserai point absolument un homme que je ne connois point, & que je hais avant que de l'avoir vû.

DORINETTE.

J'entre dans vos raisons : mais si c'étoit quelque joli Cavalier de bonne mine ?

ISABELLE.

Fut-il l'Amour même, je n'en voudrois point.

DORINETTE.

Mais cependant si votre Mere veut vous contraindre absolument à l'épouser ?

ISABELLE.

Je ne sçai pas ce que je ne serois point capable de faire pour éviter ce malheur. Ma chere Dorinette, je compte beaucoup sur toi : employe tous tes efforts, je t'en conjure, pour détourner ce mariage, & sois sûre de ma reconnoissance.

DORINETTE.

Vous avez déja déclaré à votre Mere que vous ne vouliez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oüi.

DORINETTE.

C'en est assez, je me charge du reste.

RILLOT *derriere le Theatre.*

Hoé, hoé, hoé.

DORINETTE.

Mais j'entens un Courrier, voilà apparemment
os Gens ; je vais commencer par les prevenir sur
otre compte, avant qu'il voyent Madame votre
lere.

ISABELLE.

Je m'abandonne à toi, & te laisse ici seule pour
s recevoir.

DRILLOT *derriere le Théâtre.*

Hoé, hoé, hoé.

DORINETTE.

Voilà des Gens bien pressez : on voit bien que
'est l'Amour qui les amene.



SCENE II.

DORINETTE, DRILLOT.

DRILLOT.

HOlà, ma belle Enfant, ne sçauriez-vous m'enseigner ce que je cherche depuis une heure ?

DORINETTE.

Et que cherchez-vous ?

DRILLOT.

La belle Javotte. Mon Maître m'avoit assûré qu'à ce nom seul tout Paris me l'enseigneroit : me voici dans la maison où il m'a dit qu'elle demeuroit, & aucun des Voisins ne peut m'en donner la moindre nouvelle.

DORINETTE.

C'est que le nom de la belle Javotte ne s'est conservé que dans le cœur de votre Maître, & l'on ne connoit ici la personne que vous cherchez, que sous le nom de la Baronne de Roquentin.

DRILLOT.

Roquentin ! voilà un nom qui ne repond gueres à l'idée que mon Maître m'a donnée de sa beauté : je vois bien que nous nous trompons tous deux.

DORINETTE.

DORINETTE.

Oh ! que nenni. N'arrivez-vous pas de Bordeaux ?

DRILLOT.

Oüi.

DORINETTE.

Votre Maître n'a-t-il pas nom le beau Cléon ?

DRILLOT.

Il y a quarante ans à ce qu'on m'a dit qu'on l'appelloit ainsi.

DORINETTE.

N'amene-il pas son Fils Léandre avec lui pour le marier à la Fille de celle qu'il épouse ?

DRILLOT.

Vous y êtes ; Mais je vous dirai par avance que le Fils ne veut point de la Fille.

DORINETTE.

Cela s'accorde à merveille, & je vous avoüerai de mon côté que la Fille ne veut point du Fils.

DRILLOT.

Léandre est un jeune homme d'une indifference extrême.

DORINETTE.

Isabelle est une aimable personne, d'une insensibilité sans pareille.

DRILLOT.

Il m'a promis cinquante pistoles, si je pouvois détourner son Pere du dessein qu'il a de le marier.

DORINETTE.

Isabelle m'en donnera bien autant, si je peux rompre son mariage.

DRILLOT.

A ce que je vois, voilà de l'argent assez facile à gagner.

DORINETTE.

De mon côté j'en suis sûre.

DRILLOT.

Et moi je les tiens déja dans ma poche.

DORINETTE.

Où sont vos Gens?

DRILLOT.

Ils sont descendus chez le Baigneur, où le Pere se fait adoniser. Pour le Fils comme il ne veut que déplaire à celle qu'on lui destine, il ne cherche pas tant de façons, il ne vouloit seulement que se débotter, pour venir,... Mais le voici.

SCENE III.

LEANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

LEANDRE *à part.*

ASsurément mon Pere extravague avec sa belle Javotte. Cette Maison n'est pas si grande qu'on ne puisse ... Ah ! te voilà, Drillot ; Et bien est-ce ici enfin ?

DRILLOT.

Oüi, Monsieur.

LEANDRE.

As-tu déja parlé à quelqu'un ?

DRILLOT.

Je n'ai encore vû que cette aimble Soubrette, avec qui j'ai pris langue, & que j'ai déja mise dans vos interêts.

LEANDRE.

Lui as-tu bien témoigné l'aversion que j'avois pour ce mariage, & combien je serois obligé à qui pourroit l'empêcher ?

DRILLOT.

L'affaire est faite, & vous pouvez me donner d'avance les cinquante Pistoles promises.

LEANDRE.

Seroit-il possible ?

DORINETTE.

N'en doutez point, Monsieur, & ma jeune Maîtresse est autant prévenuë contre vous, que vous pouvez l'être, contre elle.

LEANDRE.

Ah ! quel bonheur !

DORINETTE.

Elle m'a promis la valeur environ de cinquante Pistoles pour rompre son mariage avec vous.

LEANDRE.

Ah ! je vous en promets davantage, si je ne l'épouse point.

DORINETTE.

Heureusement la voici : déclarez-lui vos sentimens aussi librement qu'elle va vous déclarer les siens.



SCENE IV.

ISABELLE, LEANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

DORINETTE.

APprochez, Mademoiselle, approchez, vos affaires vont bien. Voilà le Fils du beau Cléon, à qui vous pouvez dire sans façon que vous ne l'aimez point; vous ne sçauriez lui faire un plus grand plaisir.

ISABELLE.

Ah, Ciel!

DRILLOT.

Allons, Monsieur, sautez le fossé; ne craignez point de fâcher Madame, en lui découvrant toute l'aversion que vous avez pour elle?

LEANDRE.

Hélas!

DRILLOT.

Hé bien, hélas, quoi! vous n'oseriez dire une impertinence en face à une femme? vous êtes bien poltron: ah! que la plû-part des petits-Maîtres de ce tems ne sont pas si scrupuleux!

LEANDRE.

Quoi! c'est là la personne que mon Pere me destine?

DRILLOT.

Oüi, que vous avez tant de raisons de haïr.

DORINETTE.

Hé bien, Mademoiselle, êtes-vous muette? allons, parlez donc franchement à Monsieur.

ISABELLE.

Et il ne m'a encore rien dit.

DORINETTE

C'est à vous à le prévenir, puisque vous ne l'aimez pas.

ISABELLE.

Hé mais, ... Dorinette... s'il m'aimoit lui?

DORINETTE.

Oh! non, c'est de quoi je vous suis caution: il vient de m'assûrer qu'il vous haïssoit à la mort; & quand même il pourroit vous aimer, voilà un beau colifichet pour une grande fille comme vous.

ISABELLE.

Il est jeune, Dorinette, il pourroit grandir.

DORINETTE.

Oüi-da, quand ce ne seroit que de deux doigts, le mariage pourroit bien faire cela sans miracle.

DRILLOT.

Enfin Monsieur, vous avez donc perdu la parole, & malgré toutes vos belles resolutions, ...

LEANDRE.

Ah! mon cher Drillot, je t'avouë que je crains bien que cette vûë ne m'en fasse changer.

DRILLOT.

Oh ! parbleu puisque le vin est tiré, il le faut oire, & je vais parler pour vous moi. Madame, ous êtes belle, aimable, & bien faite, mais vous 'êtes pas de notre goût.

LEANDRE.

Ah ! que dis-tu là, malheureux ?

DORINETTE.

Allons, Mademoiselle, répondez.

ISABELLE.

Que veux-tu que je réponde à un si triste compliment.

DORINETTE.

Je vais bien y répondre, moi. Monsieur, vous vez tout le mérite possible, de la jeunesse, de l'esrit, enfin, tout ce qu'il vous plaira ; mais nous ne oulons point de vous.

ISABELLE.

Ah ! doucement, Dorinette.

DRILLOT.

Quand vous en voudriez, ma petite Mignonne faudroit que vous prissiez la peine de vous en paser ; & si nous voulions nous marier, nous consulterions notre cœur, & non pas le choix de nos parens.

DORINETTE.

Je vous assure, mon petit Ami, que nous raste

rions plûtôt fille toute notre vie, que d'épouser
figure comme la vôtre.

DRILLOT.

Vous êtes encore une drôle de mijaurée.

DORINETTE.

Je vous trouve un plaisant godenot.

DRILLOT.

On vous donnera ma foi des maris comme n
à des filles comme vous.

LEANDRE.

Es-tu fou, avec tous tes insolens propos?

ISABELLE.

Dorinette, vous plaît-il de vous taire?

DORINETTE.

Nous vous disons à peu près ce que vous av
soin de vous dire.

DRILLOT.

Ce n'est pas notre faute, si la conversation
un peu échauffée.

LEANDRE.

Et qu'avons-nous affaire de tes contes ridicu

DRILLOT.

C'est pour orner le discours.

ISABELLE.

Pensez-vous, Monsieur tout ce qu'on vie
vous faire dire?

LEANDRE.

Ah! Madame, au contraire; & je vous avo

que je souhaitte ardemment tout ce que je craignois avant de vous avoir vûë.

ISABELLE.

Et moi je sens que je n'aurai pas la force de résister aux volontez de ma Mere.

LEANDRE *lui baisant la main.*

Ah, Madame!

DRILLOT.

Adieu nos cinquantes pistoles.

LEANDRE.

Vous n'y perdrez rien l'un & l'autre, je vous assûre, & puisque le tems a changé enfin mes résolutions....

DORINETTE.

Ah! j'entends Madame, elle quitte sa toilette pour venir apparemment ici.

ISABELLE.

Je ne veux point paroître devant elle dans le trouble où je suis. Après avoir combattu hier ses desseins que diroit-elle de me voir si-tôt changer de résolution?

LEANDRE.

Je ne veux point m'offrir non plus devant mon Pere, après les disputes que nous avons euës pendant le voyage, & les sermens que je lui ai faits de ne lui point obéir.

DORINETTE.

Menez Monsieur dans dans votre appartement

pour vous rassurer un peu l'un & l'autre, &
du desordre où les premiers traits de l'Am
ont tous deux jettez.

SCENE V.

DORINETTE, DRILLO

DRILLOT.

C'Est bien dit, & moi je reste ici pour pr
la belle Javotte à l'arrivée du beau Cléo

DORINETTE.

La voici.

DRILLOT.

Ah! morbleu, quelle figure! oh, pour le
je ne m'y attendois pas, & nous rirons bien t
Mais, que tient-elle à sa main?

DORINETTE.

C'est un miroir fait exprès pour rajeunir le v
elle en a cassé plus de vingt qu'elle prétendo
l'enlaidissoient.

SCENE VI.

Me. ROQUENTIN, DORINETTE, DRILLOT.

Me. ROQUENTIN, *un petit miroir à la main.*

GLace fidéle qui me répréſente à toute heure mes attraits dans leur naturel, que tu m'es précieuſe ! j'ai toutes les peines du monde à te quitter. Mais, Dorinette, quel eſt ce Garçon ?

DORINETTE.

C'eſt un Domeſtique du beau Cléon, Madame,

Me. ROQUENTIN.

De Cléon ! & où eſt ton Maître, mon ami ?

DRILLOT.

Il eſt chez le Baigneur, Madame.

Me ROQUENTIN.

Et que ne deſcendoit-il chez moi tout botté & tout crotté, pour me marquer ſon empreſſement ? Un Amant dans cette équipage a ſouvent plus de charmes pour ſon Amante que dans l'ajuſtement le plus régulier.

(*à Drillot.*)

A-t-il toujours ſes beaux cheveux ?

DRILLOT.

Oüi, Madame, ils n'ont changé que de couleur & de quantité.

Me. ROQUENTIN.

C'étoit le plus beau brun que l'on pût voir.

DRILLOT.

Hé bien, Madame, c'est à présent le plus beau gris pomelé...

Me. ROQUENTIN.

Cela ne me surprend point, à quinze ans j'avois des cheveux blancs.

DORINETTE.

Et à présent vous n'en avez plus.

Me. ROQUENTIN.

Et dis-moi, mon enfant, a-t-il toujours cet air charmant, enjoüé?

DRILLOT.

Plus enjoüé que jamais, Madame : on ne sçauroit le regarder sans rire.

Me ROQUENTIN.

Pour moi, j'ai conservé tous mes appas.

DRILLOT.

Hé bien, Madame, vous ne le trouverez pas plus changé que vous.

Me. ROQUENTIN.

Je brûle d'envie de le voir. Va, mon ami, va promptement au devant de lui, qu'il vienne répondre à mon impatience. Et vous, Dorinette,

lez voir ce que fait ma Fille, & lui dites qu'elle
ienne être témoin d'une si charmante entrevûë.

SCENE VII.

Me. ROQUENTIN seule.

REdonnons un peu quelques doses à mes attraits ; puisque Cléon veut paroitre devant moi dans out son éclat, il n'est pas juste que je néglige les oins de lui paroître plus belle que jamais. Plaçons les mouches avec simétrie. Etudions un souris gracieux. Rappellons nos minauderies enfantines, & ce ne sçais quoi qui sçut autrefois le charmer. Mais e cherche ici ce bon-homme ? On laisse comme la monter mille gens. Holà quelqu'un.



SCENE VIII.

Me. ROQUENTIN, CLEON.

CLEON.

ENfin me voici donc chez ma chere Javotte. Mais quelle est cette figure hétéroclite ? c'est apparemment sa vieille Tante. Madame, me tromperois-je ; ou n'êtes-vous point Madame Adam, que j'ai eu l'honneur de connoître autrefois, & qui étoit la Tante de sa Maîtresse du logis.

Me. ROQUENTIN.

Allez, bon-homme, vous radotez de prendre une personne comme moi, pour une femme qui est morte il y a vingt ans, âgée de soixante & dix.

CLEON.

Madame, je vous demande pardon : comme il y a long-tems que je suis hors de Paris, & que j'ai presque toujours demeuré à Bourdeaux, . . .

Me. ROQUENTIN.

Vous avez demeuré à Bordeaux, Monsieur ? Et dites-moi un peu, avez-vous connu le beau Cléon ?

CLEON.

Sans doute, Madame, & personne ne ne le connois mieux que moi.

Me. ROQUENTIN.

...e dites-moi un peu ; est-il toujours charman...
...me autrefois ?

CLEON.

... vaut mieux qu'il ne valloit il y a quarante ans.

Me. ROQUENTIN.

...pparemment que vous le voyiez souvent à Bour-
...ux ?

CLEON.

...ous ne nous sommes jamais quittez.

Me. ROQUENTIN.

...le vous a-t-il point quelquefois parlé de sa cher-
...te Javote ?

CLEON.

... vous assûre qu'il n'étoit occupé que d'elle.

Me. ROQUENTIN.

...h ! Monsieur, que vous me faites plaisir ! Mais
... je sçavoir ce que vous demandez dans cette
...son ?

CLEON.

...ous le sçaurez dans un moment ; mais oserois-
...paravant vous demander des nouvelles de la
... Javote, dont vous me parlez ? Vous êtes ap-
...mment de ses amies ?

Me. ROQUENTIN.

... ! pour cela, on ne peut davantage.

CLEON.

...is-je à mon tour vous demander comment
... la trouvez ?

Me. ROQUENTIN.

Oh! adorable, Monsieur, c'est une beauté parfaite.

CLEON.

Est-il possible que ses traits....

Me. ROQUENTIN.

Je vous assure qu'elle n'a fait que croître & embellir; & que si Cleon .... Mais le voici, sans doute.

CLEON.

Ah! la voilà elle-même.

SCENE IX.

Me. ROQUENTIN, CLEON, ISABELLE, LEANDRE, DORINETTE, DRILLOT.

Me. ROQUENTIN *embrassant Léandre.*

Mon cher Cleon!...

CLEON *embrassant Isabelle.*

Mon aimable Javotte!...

DORINETTE.

En voilà bien d'un autre.

Me. ROQUENTIN.

Que j'ai de joye de vous revoir!

CLEON.

e j'ai de plaisir de vous embrasser!

Me. ROQUENTIN.

is n'êtes point changé.

CLEON.

rous trouve toujours la même.

Me. ROQUENTIN.

s ne me dites rien ?

CLEON.

ir vient ce silence ?

LEANDRE.

lame....

ISABELLE.

isieur....

Me. ROQUENTIN.

i vient cette froideur ?

CLEON.

l est cet accüeil ?

LEANDRE.

; vous abusez, Madame.

ISABELLE.

vous trompez, Monsieur.

CLEON.

ment?

DRILLOT.

, c'est une porte plus bas.

ISABELLE.

suis point la belle Javotte, Monsieur,

Mere.

LEANDRE.

Ni moi le beau Cléon, Madame, c'est mon Pere.

Me. ROQUENTIN.

Je ne comprens rien à tout ceci.

DORINETTE.

C'est que vous n'y voulez donc rien comprendre: mais je conçois bien moi, que Monsieur est le beau Cléon, & Monsieur son fils Léandre.

Me. ROQUENTIN.

Lui, le beau Cléon!

DRILLOT.

Oüi, Madame, comme vous êtes la belle Javotte.

CLEON.

Elle, Javotte?

DORINETTE.

Oüi, Monsieur, & voilà sa fille Isabelle.

CLEON *à Drillot.*

Ah! je n'en puis plus.

Me. ROQUENTIN *s'appuyant sur Dorinette.*

Je suis morte.

DRILLOT.

Appuyez-vous aussi sur moi, Monsieur, pour mieux faire le tableau.

Me. ROQUENTIN.

Est-il possible que quarante ans ayent changé ses traits de cette maniere?

CLEON.

Se peut-il que le tems ait ainsi détruit ce chef d'œuvre de la nature !

Me. ROQUENTIN.

Ah ! ne vous chagrinez que pour vous. Plût au Ciel que le tems eût respecté vos traits, comme il a fait les miens : vous ne vous voyez pas, Monsieur, vous ne vous voyez pas.

CLEON.

Non, mais je vous vois, Madame, je vous vois.

Me. ROQUENTIN.

Je vous rends votre parole, Monsieur.

CLEON.

Je vous rends la vôtre, Madame.

Me. ROQUENTIN.

Mais pour que vous n'ayez point à vous plaindre, j'épouserai votre Fils s'il le veut.

CLEON.

Et moi votre Fille, s'il le faut.

ISABELLE.

Non, s'il vous plaît, ma Mere, cela ne sera pas.

LEANDRE.

Je crois que vous vous mocquez de moi, mon Pere ; je m'en tiens à votre premier dessein, & je n'en épouserai point d'autre que la charmante Isabelle.

ISABELLE.

Et moi je vous proteste, ma Mere, que je n'au-

n'ai point d'autre mari que Léandre.

Me. ROQUENTIN.

Comment donc, vous n'en vouliez point à ce que vous disiez ?

CLEON.

Vous témoigniez en chemin tant d'aversion pour Isabelle.

DORINETTE.

Vous avez bien changé de résolution, pourquoi ne voulez-vous pas que vos Enfans en changent de même ? Les revolutions des tems sont pour eux, comme pour vous. Vous vous aimiez, vous vous voyez, & vous ne vous aimez plus. Ils se haïssoient, ils se voyent, & ils s'aiment. Qu'avez-vous à dire à cela ?

DRILLOT.

Moi, je dis que tous quatre ont raison, les uns de s'aimer, & les autres de ne s'aimer plus.

CLEON.

Allons, Madame, il se faut rendre justice : l'amour propre nous empêche souvent de nous connoître nous-mêmes, mais je conçois que si le tems m'a changé au point où je vois que vous l'êtes, nos beaux jours sont passez, & que nous ne devons pas rendre nos Enfans malheureux.

Me. ROQUENTIN.

Oh ! je vous assure qu'il n'y a que vous de changé, & que chacun me trouve plus belle que jamais. Mais finissons, je ne veux point de votre fils mal-

yé lui, & c'eſt aſſez qu'il n'ait pas d'abord ouvert es yeux ſur mes charmes, pour que je n'y ſonge plus.

CLEON.

C'eſt fort bien fait à vous, Madame, ſongeons donc à unir au plûtôt ces jeunes gens enſemble; & ſi le tems a pû détruire notre amour, qu'il ne puiſſe rien ſur l'eſtime & l'amitié que cette alliance doit confirmer entre nous. Hélas! mon cher Drillot, où eſt le tems?

DRILLOT.

Il n'y faut plus ſonger, Monſieur, il eſt paſſé.

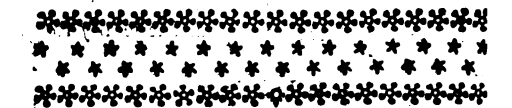
DORINETTE.

Monſieur, voilà les anciens Amis de Madame & les vôtres qu'elle avoit invitez à vos nôces, ils ont amenez avec eux des Violons, & ſont tous gais comme de Pinçons: les renvoyerons-nous?

CLEON.

Non, non, qu'ils entrent, je ſerai bien aiſe de les revoir, cela me rapellera les plaiſirs de mon jeune âge.





LE TEMS PASSE

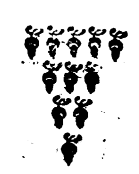
PREMIER INTERMED

ENTRE'E

de bonnes Gens du Temps passé.

UN VIEILLARD.

Saison d'aimer, aimable Jeunesse,
Que ne pouvez-vous durer sans cesse ?
Mais plus on s'abandonne aux charmes de l'Amou
Plûtôt le Tems en passe, & passe sans retour.



ENTRE'E
d'un petit Vieillard, & d'une petite Vieille.

UN VIEILLARD.

Aux doux plaisirs de la tendresse
Il faut livrer ses jeunes ans,
Ten, ten, tens,
Lorsque l'on sent approcher la vieillesse,
Ten, teren, ten, tens,
Il n'est plus tems.

UNE VIEILLE.

Hélas ! quand j'étois jeune & belle,
Je rebutois mes soupirans,
Ten, ten, tens,
Sur mes vieux ans je ne suis plus cruelle.
Ten, teren, ten tens,
Il n'est plus tems.

UN VIEILLARD.

Quand l'horloge du Berger ſonne,
Réveillez-vous tendres Amans,
Ten, ten, tens,
L'heure paſſée une belle raiſonne;
Ten, teren, ten tens,
Il n'eſt plus tems.

UNE VIEILLE.

L'Amour vainement ſe rappelle,
Quand il a pris la clef des champs,
Ten, ten, tens.
A ſon retour il ne bat que d'une aſle,
Ten, teren, ten tens,
Il n'eſt plus tems.

COURANTE de Gens du Tems paſſé.

UN VIEILLARD.

Rappellons la ſouvenance
Du bon Temps paſſé.

LE CHOEUR

LE CHOEUR.

Rappellons la souvenance,
u bon Tems passé.

UN VIEILLARD.

.e Juge desinterressé
le refusoit point d'audience,
ans le secours de la finance
.e vrai mérite étoit placé.

LE CHOEUR.

Rappellons la souvenance,
Du bon Tems passé.

UN VIEILLARD.

Quand Gombaut caressoit Macé
l le faisoit sans répugnance;
l n'avoit point de défiance
Que quelqu'autre en fût caressé.

LE CHOEUR.

Rappellons la fouverance
Du bon Tems paſſé.

UNE VIEILLE.

Un Vieillard dans l'âge glacé
Pouvoit encore entrer en danſe,
Aujourd'hui dans l'adoleſcence
Le Blondin eſt déja caſſé.

LE CHOEUR.

Rappellons la ſouvenance,
Du bon Tems paſſé.

AU PARTERRE.

Un Auteur n'étoit point forcé
De demander de l'indulgence,
On lui battoit des mains d'avance,
Même avant qu'on eût commencé.

LE CHOEUR.

Rappellons la souvenance,
Du bon Tems passé.

ENTRE'E GE'NE'RALE
de Vieux & de Vieilles.

Fin de la premiere Partie.

LE TRIOMPHE
DU TEMS
PRESENT.
SECONDE PARTIE.

ACTEURS.

HORTENSE, jeune Coquette.
CLARINE, Suivante d'Hortenſe.
LUCILE, Fille de Lyon, déguiſée en Cavalie.
ROSETTE, Suivante de Lucile, déguiſée en Laquais.
LICIDAS, Amant de Lucile, & Amoureux d'Hortenſe.
LA GUILLOTIERE, Valet de Licidas, Amant de Roſette, & amoureux de Clarine.
L'ESTAFFE.

La Scene eſt à Paris, dans la maiſon d'Hortenſe.



LE TRIOMPHE DU TEMS PRESENT.

SECONDE PARTIE.

SCENE PREMIERE.

LICIDAS, LA GUILLOTIERE.

LA GUILLOTIERE.



HE' bien, Monsieur mon Maître, nous voilà donc enfin cassez aux gages ? & la coquette d'Hortense, & la fourbe de Clarine aprés nous avoir tous deux plumé comme des Oisons, nous traitent avec le dernier mépris ; Vous avez voulu vous éloigner aussi,

voyez combien le tems de l'absence a dérangé nos affaires ?

LICIDAS.

Ah ! malheureux Licidas, où te vois-tu réduit !

LA GUILLOTIERE.

On nous avoit bien avertis avant de partir de Lyon, que rien n'arrivoit dans Paris sans payer l'entrée.

LICIDAS.

Ah ! mon cher la Guillotiere, je suis ruiné, mais qui n'auroit pas crû qu'Hortense m'aimoit de la plus sincere ardeur.

LA GUILLOTIERE.

Qui se seroit imaginé que Clarine. Mais, après tout, Monsieur, nous méritons bien cela : vous avez trahi Lucile, j'ai trompé Rosette, on nous rend ici notre change à merveille.

LICIDAS.

Que veux-tu ? il y avoit trop long-tems que j'aimois Lucile, elle est à Lyon, j'étois à Paris : la distance des lieux, le tems de l'absence contribue beaucoup à rendre les Amans inconstans : J'avoürai cependant que je ne cherchois d'abord qu'à me consoler du chagrin de ne plus voir Lucile, & je ne croyois pas que le tems m'attacheroit à Hortense au point où je le suis.

LA GUILLOTIERE.

Ce qui me fâche le plus dans tout ceci, c'est d'avoir

voir donné à Clarine la bague dont Rosette m'avoit fait présent, avant notre départ de Lyon.

LICIDAS.

Il n'y faut plus penser; ne songeons qu'à découvrir mon heureux Rival. Quoi! tu n'as pû encore sçavoir quel il est? où il demeure? les heures qu'il prend pour venir en cette maison?

LA GUILLOTIERE.

Non, Monsieur; tout ce que j'ai pû apprendre c'est qu'on l'appelle Monsieur le Chevalier; & que mon Rival à moi, s'appelle Jasmin; mais on trouve à Paris tant de Chevaliers & de Jasmins confondus ensemble, que l'on n'y connoit goute; cependant j'ai posté un petit drôle qui l'observera toute cette nuit, & qui lui rendra votre Cartel, en quelqu'endroit qu'il le trouve.

LICIDAS.

Frappe toujours à cette porte, & voyons s'il ne seroit point avec Hortense. .... Mais voici Clarine & sa Suivante.



SCENE II.

LICIDAS, CLARINE, LA GUILLOTIERE.

CLARINE.

SOuhaittez-vous parler à ma Maîtresse, Monsieur? elle n'y est pas.

LICIDAS.

C'est à quoi je m'attendois fort. Et quel tems faut-il prendre à présent pour la trouver?

CLARINE.

Que voulez-vous? elle a maintenant son procès qui l'occupe.

LA GUILLOTIERE.

Voilà une belle heure pour aller solliciter! il est presque nuit, Et toi, Clarine, as-tu aussi des procés?

CLARINE.

Oh! pour moi je n'ai point tant de raisons à te donner, sinon que je t'ai aimé, que je ne t'aime plus, & que j'en aime un autre.

LA GUILLOTIERE.

Voilà ce qui s'appelle pousser une botte en trois tems.

CLARINE.

'oilà une affaire bientôt jugée, comme tu vois.

LA GUILLOTIERE.

'üi, hors de Cour & de procès, & la Partie a Guillotiere condamnée aux depens.

CLARINE.

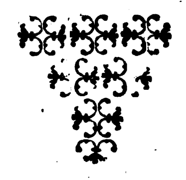
'our vous, Monsieur, je vous parlerai plus ment, & je vous dirai que le tems de votre ınce....

LICIDAS.

;'en est assez, je comprends à quoi je dois m'en r: cependant dis à ton infidele Maîtresse qu'elle ɔüira pas long-tems de sa perfidie, & que nous ɔuverons bien-tôt si son aimable Chevalier sçau-riompher de moi aussi facilement qu'il a triom- d'elle.

LA GUILLOTIERE.

t moi ma petite Mignonne, si je rencontre votre u Jasmin, nous verrons s'il pousse aussi bien une ·cade qu'un soupir amoureux.



SCENE III.

CLARINE seule.

CEci commence un peu à m'allarmer : d'où diantre ont-ils pû si-tôt sçavoir le nom de leurs Rivaux ? Si ces brutaux alloient nous rendre veuves, avant que d'être mariées, cela ne vaudroit pas le Diable. Mais voici nos nouveaux Amans, je suis bien aise qu'ils soient montez par le petit Escalier, sans cela il seroit peut-être arrivé du malheur ; mais tout coup vaille, ces jeunes drôles cy ne m'ont pas l'air de craindre leur homme,



SCENE IV.

LUCILE en Cavalier, ROSETTE en Laquais, CLARINE.

LUCILE.

BOn-soir belle Clarine, comment se porte ton aimable Maîtresse ? Où est-elle ?

CLARINE.

Monsieur elle est à deux pas, chez une de ses amies, & je vais l'avertir que vous êtes ici, selon l'ordre qu'elle m'en a donné. Sans adieu, Jasmin ; ne t'en vas pas, au moins.

ROSETTE.

Oh ! je n'ai garde.



SCENE V.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

HE'bien, Madame, voulez-vous encore joüer long-tems le même rôle? & ne vous lassez vous point de passer pour homme, connoissant si bien la perfidie de ce Sexe trompeur?

LUCILE.

C'est un Sexe trompeur, il est vrai: mais après tout, le nôtre l'est-il moins?

ROSETTE.

Vous avez raison: car nous mêmes sans la nouvelle qui nous est venuë de l'inconstance de Licidas, & de la Guillotiere, nous allions *nous* engager dans une autre chaîne, mais la jalousie nous a furieusement réveillées.

LUCILE.

Voi comme Hortense a trahi Licidas pour moi. Je n'ai encore mis en usage que des airs extravagans, salué des épaules, ricanné sur un rien, débité deux ou trois fadeurs; il n'en a pas fallu davantage pour charmer la Coquette.

ROSETTE.

Je n'ai gueres eû plus de peine à rendre Clarine amoureuse de moi : je l'ai vûë, elle m'a regardée, je lui ai parlé, elle m'a répondu : je l'ai agacée, elle m'a chatoüillée, je l'ai pincée, elle m'a morduë.

LUCILE.

Voila une belle maniere de se conter fleurette !

ROSETTE.

Bon ! la Guillotiere & moi, nous ne faisions l'amour à Lyon qu'à coups de poing : entre nous autres Domestiques, c'est assez notre maniere. Mais laissons tout cela. Est-ce que vous ne voulez pas à la fin éclater ?

LUCILE.

Il n'est pas encore tems, Rosette.

ROSETTE.

Que voulez vous donc davantage ? sur le bruit de l'inconstance de nos amans, nous sommes parties de Lyon déguisez en hommes, & à la faveur de ce déguisement, nous nous sommes introduites à Paris chez nos Rivales, nous avons supplanté nos volages ; il me semble qu'en voilà assez, & que c'est tout ce que nous demandions ?

LUCILE.

Je te promets de faire finir cette intrigue incessamment.

ROSETTE.

Je vous le demande en grace ; car enfin je com-

mence à me laſſer de l'amour que Clarine a conçû pour moi : elle eſt diablement vive, au moins.

LUCILE.

Eſt-ce que tout ce badinage ne te réjoüit point?

ROSETTE.

Non ma foi ; & je ſens que je ne ſuis point le fait des femmes. Mais que cherche ici ce Garçon?

SCENE VI.

LUCILE, ROSETTE, L'ESTAFFE.

L'ESTAFFE.

MOnſieur, eſt-ce vous qu'on nomme Monſieur le Chevalier?

LUCILE.

Oüi, mon cher, mais il y a pluſieurs Chevaliers dans le monde : ne vous a-t-on pas dit le nom de celui que vous cherchez?

L'ESTAFFE.

Non, Monſieur, on m'a ſeulement dit, Monſieur le Chevalier tout court.

ROSETTE.

Ah! c'eſt Monſieur ſans contredit.

L'ESTAFFE.

ilà ce qu'on m'a chargé de vous mettre en main re..

LUCILE *bas à Rosette.*

›sette, c'est de l'écriture de Licidas.

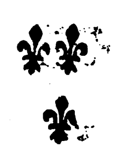
Elle lit.

onsieur, je voudrois avoir ce soir l'honneur de me r la gorge avec vous, ayez la bonté de marquer t que vous croirez le plus commode pour cela ; menez avec vous que votre Valet Jasmin, comne menerai que le mien : ils ont aussi quelque pe- ffaire à demêler ensemble.

ez mon ami, dites au Cavalier qui vous en- , que je ne sortirai point d'ici de la soirée, & m'y vienne trouver s'il l'ose.

L'ESTAFFE.

ela suffit, il ne tardera pas à s'y rendre.



SCENE VII.

LUCILE, ROSETTE.

ROSETTE.

Comment, Madame, vous lui donnez rendez-vous dans la maison d'Hortense?

LUCILE.

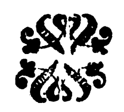
Veux-tu que j'aille m'exposer à être arrêtée dans la ruë par le Guet dans l'équipage où je suis: & d'ailleurs je suis bien aise de faire cet éclat en presence de celle pour qui il m'a abandonnée.

ROSETTE.

Pour moi, je m'apprête à froter la Guilloriere comme tous les diables: c'est un Poltron fieffé, ce n'est pas d'aujourd'hui que je le sçai; mais comment faire? je n'ai point d'épée.

LUCILE.

Tu en auras bientôt trouvé une: mais taisons-nous, voici Hortense.



SCENE VIII.

LUCILE, HORTENSE, ROSETTE.

HORTENSE

Mille pardons, mon cher Chevalier, de vous avoir tant fait attendre : je ne m'étois éloignée que pour éviter votre Rival.

LUCILE.

Vous avez beau faire, vous me donnerez toujours de l'inquietude ; & tant que Licidas vous aimera, je ne ferai pas content.

ROSETTE.

Ni moi non plus, tant que la Guillotiere viendra ici.

CLARINE.

Que vous importe qu'on nous aime, si nous n'aimons pas?

HORTENSE.

Clarine a raison.

LUCILE.

Ah! je suis jaloux d'un maniere bien differente des autres hommes, & je souffrirois moins si vous aimiez Licidas, que de sçavoir que vous en êtes aimée.

HORTENSE.

Je ne puis rien comprendre à cette délicatesse: croyez-moi, Chevalier, aimons-nous sans contrainte, & pour que Licidas ne vous donne plus d'ombrage, je ferai tous mes efforts pour m'en faire haïr : tenez voilà déja la montre dont il m'a fait présent, que je vous prie d'accepter.

LUCILE *à part.*

Ah Ciel ! que vois-je ?

HORTENSE.

Entrons dans mon Cabinet, je vais vous sacrifier toutes ses Lettres, & tous les présens que j'ai reçûs de lui. Je veux bien m'exposer à tout son ressentiment pour vous faire plaisir.

LUCILE *bas à Rosette.*

Tous les présens qu'elle me va faire, seront sans doute ceux que j'ai faits autrefois à Licidas : j'en puis juger par ma montre.

ROSETTE *à part.*

Je voudrois bien de même ratraper toutes mes nippes.

SCENE IX.

ROSETTE, CLARINE.

CLARINE.

Qu'as-tu donc ? tu me parois bien inquiét ?

ROSETTE.

Je songe que nous ne devrions pas les laisser ainsi tête à tête : vois-tu, mon Maître est un drôle bien dangereux.

CLARINE.

Et de quoi t'embarrasse-tu, puisque leur tête à tête nous procure le plaisir d'être seuls ? Tu n'es pas si redoutable ; toi ; & il me semble que tu te refroidis de beaucoup, depuis que je t'ai déclaré mon ardeur.

ROSETTE.

Que veux-tu que je te dise ? je trouve que tu n'es pas mon fait.

CLARINE.

Et que me manque-t'il donc ?

ROSETTE.

Tout, mon enfant.

CLARINE.

On dit que j'ai de l'esprit, que je parle assez bien.

ROSETTE.

Trop pour moi ; car comme j'aime à parler de mon côté, si nous vivions ensemble, nous ne pourrions jamais nous accorder, & ce seroit toujours à qui auroit le dernier.

CLARINE.

Pour de la beauté, je ne m'en pique *point : mais* on me trouve cependant les traits assez délicats.

ROSETTE.

Et moi j'aime les traits mâles.

CLARINE.

Ah ! traître, tu cherches des prétextes pour m'abandonner, mais si je croyois avoir une Rivale....

ROSETTE.

Oh ! non, je t'assûre ; je n'aime pas assez les *femmes pour cela.*

CLARINE.

D'où vient donc ce retour d'indifference ? Est-ce parce que je t'ai trop tôt déclaré mon amour ?

ROSETTE.

Franchement, tu as été un peu trop vîte en besogne, au moins, & pour une Coquette, tu ne sçais pas ton métier. Quand une femme est véritablement amoureuse, elle doit le taire, & elle ne doit jamais dire qu'elle aime que quand il n'en est rien.

CLARINE.

Tu me donnes-là un plaisant précepte. Ah ! petit

elerat, que ta phisionomie m'a trompée!

ROSETTE.

Tu le serois bien plus si je t'épousois, car enfin, ɔus n'avons pas de bien ni l'un ni l'autre.

CLARINE.

Apprens que j'ai plus de bien que tu n'en mérites : ɛpuis que suis dans cette maison, j'ai amassé plus ɛ quinze cens francs, sans compter cette bague qui aut encore son prix.

ROSETTE *bas.*

Ah! que vois-je? c'est la bague que j'avois donée à la Guillotiere!

CLARINE.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je dis que cette bague m'accommoderoit assez.

CLARINE.

Hé bien, fais moi le plaisir de l'accepter. Mais 'entends monter quelqu'un, c'est, je crois, la Guillotiere, il va peut-être t'insulter. Quoique ce soit un Poltron, il a une épée & tu n'en as point.

ROSETTE.

Si tu pouvois m'en trouver une, je l'aurois bientôt fait déguerpir.

CLARINE.

Viens, je te vais te donner celle de notre Portier, mais ne va pas te faire tuer; au moins.

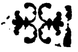
ROSETTE.

Ne crains rien.

SCENE X.

LA GUILLOTIERE seul.

LIcidas m'envoye devant pour sçavoir si son homme lui a fait un fidele rapport, & si son Rival est effectivement ici. Mais outre qu'il fait déja obscur dans cette Salle, c'est que je n'entens aucun bruit, il se sera sans doute évadé avec son Jasmin. Ah ! tête ! ah ! ventre ! ah ! mort ! Comment diable ! d'où me vient ce courage inopiné ? je suis entré ici en tremblant ; & depuis que j'y suis j'enrage de me battre ! c'est apparemment à cause que je ne vois personne : car je me connois, je ne suis brave qu'avec ceux qui ne le sont pas, & je trouve que mon Maitre m'a engagé dans une vilaine partie quarrée. Mais quelqu'un sort de chez Hortense, si c'étoit mon Rival ! n'importe, *faisons* bonne contenance, & s'il est aussi poltron que nous, n'en soyons pas la dupe.



SCENE XI.

ROSETTE une épée au côté, LA GUILLOTIERE.

ROSETTE.

QUi va là ?

LA GUILLOTIERE *tremblant.*

Et qui va là, vous même ? pour moi je ne bouge.

ROSETTE.

C'est le brave, l'intrepide, le redoutable Jasmin.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! je suis mort.

ROSETTE.

Et vous, qui êtes-vous ?

LA GUILLOTIERE.

Le pacifique, & le prudent la Guillotiere.

ROSETTE.

Ah ! Monsieur de la Guillotiere, vous avez trop de modestie. Hé bien ! qu'est-ce ? qu'en dirons-nous ? quelle nouvelle ?

LA GUILLOTIERE.

On dit que les duels sont deffendus.

ROSETTE.

Cela est fâcheux pour de braves Gens comme nous ; mais enfin, nous sommes ici sans témoins, & notre affaire sera vuidée dans un moment.

LA GUILLOTIERE.

Il ne nous appartient pas de nous battre avant nos Maîtres, il faut leur ceder l'honneur.

ROSETTE.

Nous ne ferions ici que les embarasser, notre combat ne sera pas long, comme je vous dis ; & en deux coups l'un de nous sera par terre.

LA GUILLOTIERE.

Mal-peste ! est-ce là comme vous les expediez ?

ROSETTE.

Dépêchons-nous, je vous prie, car j'ai encore deux hommes à tuer au coin de cette ruë ; je leur ai donné rendez-vous, je crains qu'ils ne s'ennuyent.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! vous pouvez répondre à leur impatience.

ROSETTE.

Non, non, je suis bien aise de commencer par vous, pour me mettre en haleine.

LA GUILLOTIERE.

C'est-à-dire que vous voulez plotter en attendant partie : mais, si nous nous battons, qui viendra nous separer ?

ROSETTE.

Comment, nous ſeparer ? Du premier coup, je vous compte mort, je ne me bats jamais que je ne tuë.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien, ſi vous me comptez mort, vous n'avez qu'à vous en aller, comme ſi l'affaire étoit faite.

ROSETTE.

Mais je veux vous tuer tout de bon, & dans toutes les régles.

LA GUILLOTIERE.

Ah ! je vous diſpenſe des formalitez.

ROSETTE.

Allons, allons, l'épée à la main.

LA GUILLOTIERE.

Je n'en ferai rien.

ROSETTE.

Oh ! parbleu, je vous forcerai bien à vous battre.

LA GUILLOTIERE.

Et comment ?

ROSETTE.

Vous vous battrez, où je vous donnerai cent coups de bâton.

LA GUILLOTIERE.

Hé bien vous n'avez qu'à me les donner au plus vîte, & que cela ſoit fini.

ROSETTE.

Commencez donc par me rendre votre épée,

Mais ce n'est pas assez, je veux que vous ren
ciez à Clarine.

LA GUILLOTIERE.

Je n'y songe déja plus.

ROSETTE.

Et que vous preniez une femme de ma main.

LA GUILLOTIERE.

Une femme de votre main ?

ROSETTE.

Oüi, cela vous épargnera même les coups
bâton.

LA GUILLOTIERE.

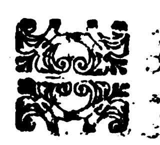
C'est-à-dire que le bois destiné pour mes épau
passera sur mon front.

ROSETTE.

Non, elle est sage, & j'en répons comme
moi-même.

LA GUILLOTIERE.

Bonne caution ! mais tout coup vaille, *il v*
mieux se marier que de mourir.



SCENE XII.

IDAS, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

LICIDAS.

St-ce toi, la Guillotiere?

LA GUILLOTIERE.

ui, Monsieur.

LICIDAS.

ec qui es-tu là?

LA GUILLOTIERE.

ec mon Rival, Monsieur Jasmin.

LICIDAS.

ce beau Chevalier ne paroît point encore?

ROSETTE.

n'est pas loin, & il ne paroîtra que trop tôt vous.

LICIDAS.

st ce que nous allons voir. Mais vous, com- avez-vous terminé votre affaire?

LA GUILLOTIERE.

amiable, j'épouserai une de ses Maîtresses.

LICIDAS.

Quoi ! lâche....

ROSETTE,

Ne faites pas tant le brave, vous ferez peut-être trop heureux de recevoir une femme de la main de mon Maître.

LICIDAS.

Cela feroit fort plaisant.

LA GUILLOTIERE.

Vous avez donc des Magasins de Maîtresses, vous autres ?

ROSETTE.

Ne croyez pas rire, il nous en est encore venu deux, ces derniers jours, par la diligence de Lyon... Mais voici Monsieur le Chevalier qui vous en assurera comme moi.



SCENE XIII.

LICIDAS, LUCILE, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

Pendant cette Sçene, Rosette tire doucement l'épée du côté de Licidas.

LICIDAS.

AH! vous voici donc à la fin, mon brave?

LUCILE.

Nous allons sçavoir tout à l'heure si vous l'êtes: vous ne sçavez pas encore à qui vous avez affaire; & si vous me voyez seulement en face....

LICIDAS.

Je n'ai pas besoin de vous voir, pour vous combattre.

LUCILE.

On me connoît à Lyon.

LICIDAS.

Et moi aussi puisque j'en suis.

LUCILE.

Si vous en êtes, demandez à Licidas de quel bois je me chauffe.

LICIDAS.

Comment donc! & pour qui connoissez-vous Licidas!

LUCILE.

Pour un lâche que j'ai fait fuïr.

LICIDAS.

Ah! ma colere ne peut plus se contenir. Mais Ciel! * qu'est devenuë mon épée?

* *Il veut mettre l'épée à la main.*

LUCILE.

Allons, allons, défendez-vous.

LA GUILLOTIERE.

Au Guet, au Guet, au Guet.

LICIDAS.

Ah! je suis au desespoir.



SCÉNE

SCENE XIV.

HORTENSE, LICIDAS, LUCILE, CLARINE avec deux Bougies à la main, LA GUILLOTIERE, ROSETTE.

HORTENSE.

Comment, des épées nuës chez moi! Mais que vois-je! Licidas désarmé par le Chevalier?

CLARINE.

Jasmin, vainqueur de la Guillotiere!

ROSETTE.

Nous en desarmerions bien d'autres.

LICIDAS.

Ah! je veux me venger de la trahison qu'on vient de me faire.

LUCILE *se découvrant.*

Et contre qui te venger, perfide? regarde-moi bien?

LICIDAS.

Que vois-je? c'est Lucile!

LUCILE.

Oüi, lâche, c'est elle-même.

ROSETTE.

Et Jasmin est Rosette

LA GUILLOTIERE.

Rosette! hé! oüi, morbleu, c'est elle. Ah! si je l'avois sçû!

HORTENSE.

Qu'est-ce que tout cela signifie?

LUCILE.

Cela signifie, Madame, qu'ayant sçû que l'absence avoit rendu Licidas inconstant, je suis partie de Lyon dans cet équipage, pour venir joüer ici le personnage, que vous m'avez vû faire.

ROSETTE.

Oüi, Madame, c'est ce qui nous a fait devenir les Rivaux de nos Amans.

HORTENSE.

Je ne puis revenir de ma surprise: Ah! Clarine, que je suis honteuse d'avoir pris une femme pour un homme!

CLARINE.

Hélas! Madame, tous les jours les meilleures connoisseuses y sont trompées.

HORTENSE.

Ah ! je ne veux plus entendre parler de Licidas, puisqu'il a pû trahir une si belle personne pour moi.

CLARINE.

C'est bien dit, Madame, avec le tems il vous auroit trahie pour une autre : pour moi, je renonce à jamais à la Guillotiere.

LA GUILLOTIERE.

Oüi, mais vous plairoit-il aussi de renoncer à toutes les nippes que mon Maître & moi vous avons données ?

ROSETTE.

Ne te mets point en peine ; nous en avons déja retiré une bonne partie.

LUCILE.

Que me pourrez-vous dire, Monsieur, pour vous justifier auprès de moi ?

LICIDAS.

Madame ....

ROSETTE.

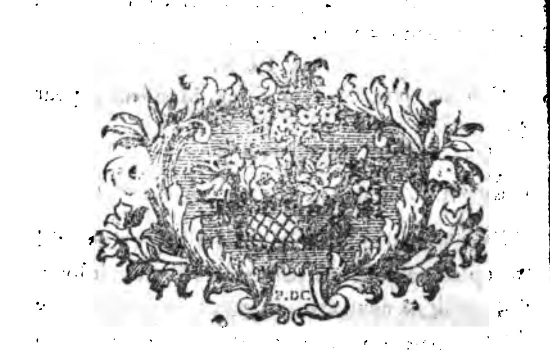
Oh ! Madame, laissons-là les reproches, s'il vous plaît, il faut leur pardonner : il y avoit long-tems qu'ils ne nous avoient vûës ; ils croyoient ne nous plus revoir, ils ont trouvé de quoi s'amuser, ils s'y sont arrêtez : il ne faut jamais refuser le plaisir, quand il se presente. Pour moi, je suis toujours pour le tems present, j'entens des Violons, réjoüissons-nous, je ne m'embarasse pas qui nous les meine.

CLARINE.

C'étoit un petit Divertiſſement que nous voulions vous donner ce ſoir : Mais. . .

ROSETTE.

Nous allons toujours en profiter à bon compte, il faut prendre le tems comme il vient.



LE TEMS PRESENT,

SECOND INTERMEDE.

ENTRÉE

de la Jeunesse & de quatre Amours.

UNE COQUETTE.

C'Est souvent le tems de l'absence,
Qui r'allume nos feux :
Mais il est dangereux,
Que dans l'impatience,
On ne s'engage en d'autres nœuds.
Le tombeau de la constance,
Pour les cœurs les plus amoureux,
C'est souvent le tems de l'absence.

ENTRÉE

de Coquettes & d'Amours.

MENUETS.

UN AMOUR.

Jeunes beautez, ne laissez point vieillir
Les fruits charmans que le Printems vous donne.
Aux Amours venez les offrir.
Au tems de l'Automne,
Personne
N'en voudra cueillir.

ENTRÉE

de gros Réjoüis.

UN REJOUI.

Au tems jadis dans l'amoureux Empire,
Sans être heureux on soûpiroit dix ans:
Au tems present à peine l'on desire,
Que l'on est aussi-tôt contens;
Oh!... l'heureux tems,
Ton, ten, ton, tenne,
Oh! l'heureux tems.

II. REJOUI.

u Procureur j'ai vû jadis la femme
ser prétendre aux titres éclatans :
ems present on la nomme Madame,
appelle ses Clercs . . . mes Gens :
. . . l'heureux tems,
, ten, ton, tenne,
l'heureux tems.

III. REJOUI.

ı méprisoit autrefois la Marotte,
on voyoit triompher le bon sens :
ems present nous voyons la Calotte
e nos premiers Régimens :
. . . l'heureux tems,
, ten, ton, tenne,
l'heureux tems.

ENTRÉE
de Foux.

UN REJOUI.

tems est toujours prêt a fuir,
ons les douceurs de la vie :

Le passe s'oublie,
L'avenir varie ;
Il n'est rien tel que de joüir.

UNE COQUETTE.

Nos beaux ans vont s'évanoüir,
Le plaisir s'offre, il le faut prendre :
Pourquoi s'en deffendre ?
Que sert-il d'attendre ?
Il n'est rien tel que de joüir.

UN AMOUR.

Amans qu'on ne veut point oüir,
Entrez dans des chaînes nouvelles ;
Laissez-là les Belles,
Qui sont trop cruelles,
Il n'est rien tel que de joüir.

AU PARTERRE.

Nous cherchons à vous réjoüir,
Jusqu'à ce que le tems ramene,
Muse Melpomene,

Troupe Italienne,

Il n'est rien tel que de joüir.

ENTRE'E GENERALE

d'Amours, de Coquettes, de Fous & de gros Réjoüis.

Fin de la seconde Partie.

LE TRIOMPHE DU TEMS FUTUR.

TROISIÉME PARTIE.

ACTEURS.

CASTELCRIC, Gascon, nouveau Mari de Lucinde.

LUCINDE, mariée en secondes nôces à Castelcric.

DAMON, Frere de Lucinde.

HARDICRAC, Gascon, Ami de Damon, & de Castelcric.

AGATHE, Fille de Lucinde.

LOLOTTE, petite Fille, Sœur d'Agathe.

DORANTE, Amant d'Agathe.

Le petit CLITANDRE, Amant de Lolotte.

La Scene est à Paris, dans la Maison de Lucinde.



LE TRIOMPHE DU TEMS FUTUR.

TROISIEME PARTIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, HARDICRAC.

DAMON.

ENfin mon cher Hardicrac, après un voyage d'un an, me voici de retour à Paris, & dans la Maison de ma Sœur, qui sera bien-tôt votre femme, si le Ciel seconde mes intentions.

HARDICRAC.

Cadedis! cher Damon, je me rejoüis avec vous

du bonheur que vous avez eû de me rencontrer dans votre route. Je vous felicite d'avoir fait l'acquisition d'un ami tel que moi.

DAMON.

Je ne puis mieux vous témoigner le plaisir que j'en ressens, mon cher Hardicraç, qu'en faisant tous mes efforts pour vous faire devenir mon *Beau-frere* ; & ce ne sera pas peu que d'y parvenir. Car comme je vous l'ai déja dit, en partant de Paris, je laissai ma Sœur inconsolable de la mort de son mari, & je ne doute pas que son deüil ne dure encore.

HARDICRAC.

Ah ! sandis, camarade, laissez-faire : je suis né de tout tems pour consoler les affligez.

DAMON.

Quand les choses d'abord ne réüssiroient pas, comme nous l'esperons, le tems est un grand Maître, il n'est point de douleurs qu'il n'appaise.

HARDICRAC.

En cas que le tems n'ait pas encore fait l'affaire, je possede l'art d'abreger ces délais.

DAMON.

Je sçais, mon cher Baron d'Hardicrac, que tu ne manque pas de bonne opinion ; cependant, entre nous, dans nôtre voyage, je t'ai vû souvent te flater assez mal-à-propos. Quoiqu'il en soit, si tu avois connu tout le merite du défunt, tu tomberois d'accord que la douleur de sa perte semble devoir être

éternelle, & qu'une femme aussi vertueuse que ma Sœur.....

HARDICRAC.

Bagatelles, fais seulement paroître ta veuve, presente-là moi, inondée d'un déluge de larmes: d'un regard, je lui mets l'œil à sec.

DAMON.

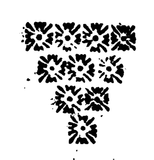
Il est certain que si elle étoit persuadée comme moi, de tout ce que tu vaux, à la premiere vûë elle se sentiroit de l'inclination pour toi.

HARDICRAC.

N'en doutes point, cela est dans ton sang d'adorer le vrai mérite.

DAMON.

Cela se peut: mais nous devons menager son affliction, & prendre toutes les mesures nécessaires pour ne pas d'abord effaroucher sa douleur: je viens de la faire avertir de mon arrivée; elle en sera sans doute surprise, n'ayant pû trouver l'occasion de lui écrire depuis mon départ. Mais j'entens descendre quelqu'un..... Et c'est elle même.



SCENE VII.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, HARDICRAC.

LUCINDE.

QUoi ! mon cher frere de retour à Paris ! quelle consolation pour moi !

DAMON.

Je ne puis exprimer le plaisir que j'ai de vous revoir, ma chere Sœur : je suis ravis que vous ayez enfin quitté ces longs crêpes, que vous vouliez porter toute votre vie.

LUCINDE.

Hé ! mon frere, ne faut-il pas se faire une raison ?, mais, ne me rappellez point, je vous prie, un tems si triste, & souffrez que je m'abandonne à toute la joye que me donne votre arrivée. Mes Filles, saluez votre Oncle.

DAMON.

Comme les Enfans croissent en peu d'années ! Hé bien, sont elles toujours dans le dessein d'être Religieuses ? je les ai vûës fort dans ce goût-là, & à moins

à moins que le tems ne les ait changées....

LUCINDE.

C'est ce que je ne crois pas ; & d'ailleurs, la douleur que m'a causée la mort de leur Pere, leur doit avoir fait faire bien des reflexions sur les chagrins qu'il y a à essuyer dans le mariage.

DAMON.

Il a ses agrémens comme ses traverses : mais, laissons cela, & permettez que je vous presente le meilleur de mes Amis ; j'en ai fait rencontre au commencement de mon voyage d'Espagne, & nous ne nous sommes pas quittez depuis.

LUCINDE.

Monsieur a la phisionomie tout-à-fait heureuse ; & il ne faut que le voir, pour être persuadée de son mérite.

HARDICRAC.

Ah ! Madame, ... hé bien, sandis, que t'avois-je dit ?

DAMON.

Comme nos plaisirs & nos chagrins ont toujours été communs, il a pris beaucoup de part à la peine que je lui marquois ressentir de vôtre affliction ; & sans vous connoitre, il vous plaignoit autant que moi.

LUCINDE.

Mon Frere, encore un coup, si vous me voulez faire plaisir, ne me parlez plus du deffunt. J'ai été

jusqu'ici si affligée, si affligée de sa perte, que j'ai pris le parti de n'y plus songer.

DAMON.

Je n'en parle, ma Sœur, que pour vous faire entendre que dans ces sortes de malheurs, après avoir donné quelque chose à la bienséance, le plus prompt remede est toujours le meilleur. Vous êtes encore à la fleur de votre âge; & un second mari....

LUCINDE.

Ah! mon chere Frere, que je suis ravie que vous pensiez de la sorte!

HARDICRAC.

Ah, cadedis pour le coup, elle en tient.

LUCINDE.

Plusieurs partis s'étoient déja presentez un riche Négotiant de Lyon, un Trésorier de Normandie, un Conseiller de Bretagne, un Gentilhomme Manseau....

HARDICRAC.

Hé fi, fi, fi, Madame. Vous meritez un Gascon.

LUCINDE.

Ah! Monsieur, que vous me frappez bien par mon endroit sensible! j'ai toujours eu une estime toute particuliere pour cette aimable Nation.

HARDICRAC.

J'ai bien connu d'abord que vous étiez de bon goût; mais ces aimables enfans ne nous disent rien.

AGATHE.

ſieur, où notre mere parle, c'eſt à nous de
re.

LOLOTTE.

ſieur, nous écoutons pour en faire notre
ans la ſuite.

LUCINDE.

pour cela elles ſont élevées dans une gran-
eſtie. Mais mon Frere, vous devez être
: je vais faire préparer votre Appartement,
de Monſieur, qui apparemment nous fe-
ineur de loger chez nous.

HARDICRAC.

garde déja la maiſon comme mienne; les
notre Païs ne ſont pas façonniers.

LUCINDE.

nous faites plaiſir, Monſieur, d'en uſer ainſi,
is promptement. . . . .

DAMON.

ne preſſe, ma Sœur, & je voudrois vous
iir un moment. Faites retirer mes Nieces.

LUCINDE.

s aurons du tems de reſte, j'ai auſſi à vous
mais, laiſſez-moi auparavant donner
ordres néceſſaires: Mes filles ſuivez moi.

SCENE III.

DAMON, HARDICRAC.

HARDICRAC.

L'Aimable famille! & sur tout cette fille aînée! si je n'avois eû peur de desesperer la veuve, j'y aurois d'abord porté mes visées.

DAMON.

Cela est trop jeune pour toi; & d'ailleurs, elle n'aura pas tant de bien que sa mere.

HARDICRAC.

Arrêtons-nous donc à ton premier dessein. Mais que cherche ici ce jeune homme? je crois le connoître! hé oüi, c'est le Chevalier de Castelcric, mon Cousin & mon intime.

DAMON.

Aparemment qu'il t'aura vû entrer ici.

SCENE IV.

CASTELCRIC, HARDICRAC, DAMON.

CASTELCRIC.

QUe font ces deux Messieurs seuls dans cette Salle? Mais, que vois-je?

HARDICRAC.

Je ne me trompe point, c'est lui-même, le Chevalier de Castel....

CASTELCRIC.

Le Baron d'Hardi....

HARDICRAC.

Cric.

CASTELCRIC.

Crac. Ah! cher Cousin que je t'embrasse! il y avoit mille ans que je ne t'avois vû. Je te suis obligé de ton bon souvenir.

HARDICRAC.

Il faudroit que je manquasse bien de memoire, pour t'avoir oublié après un an.

CASTELCRIC.

Et quel est ce Gentilhomme que tu m'amenes-là avec toi?

HARDICRAC.

Je ne te l'amene point, c'est lui-même qui m'a conduit ici chez sa Sœur.

CASTELCRIC.

Comment?

HARDICRAC.

Oüi, c'est le frere de la Patrone de la Caze.

CASTELCRIC.

Quoi! Monsieur, seroit-ce Damon tant attendu, tant désiré, tant souhaité?

HARDICRAC.

C'est lui-même.

CASTELCRIC.

Ah! Monsieur, que je vous embrasse, & que je vous témoigne la joie que j'ai de votre retour.

DAMON.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites.

HARDICRAC.

Je suis charmé Cousis que tu te trouvés à Paris dans le tems que je suis prêts de m'y marier: tu signeras sur mon Contrat, au moins.

CASTELCRIC.

Je m'en ferai un plaisir indicible; mais j'ai un chagrin inexprimable de ce que tu ne t'es pas trouvé à tems pour signer au mien, & faire honneur à ma noce.

HARDICRAC.

Comment! tu as pris femme?

CASTELCRIC.

hier seulement. Comment, tu es dans cette
on, & tu n'en sçais encore rien? la Dame du
s étoit pourtant de la Noce, & personne n'y
is dansé qu'elle.

DAMON.

omment. Ma Sœur au sortir de son deuil se
ver à une Noce? cela n'est pas fort régulier.

CASTELCRIC.

ue voulez-vous dire?

DAMON.

veux dire qu'il y a toujours certaines bien-
ces à observer, & que vous lui deviez épargner
dicule.

CASTELCRIC.

t comment vouliez-vous que je fisse?

DAMON.

ous pouviez faire vos nôces sans elle.

CASTELCRIC.

omment, Cadedis! faire mes nôces sans la
iée!

DAMON.

omment la Mariée?

CASTELCRIC.

Oui, sandis! c'est votre Sœur que j'ai pris
mme.

DAMON.

uoi! Monsieur, vous êtes mon beaufrère?

CASTELCRIC.

Si je le suis ? ah ! je vous en reponds : songez seulement à amasser beaucoup de bien, je vous fournirai des Héritiers de reste, où Diou mé damne.

DAMON.

Ah ! mon cher ami, je tombe des nuës.

HARDICRAC.

Ah cadedis ! si tu tombes des nuës, je tombe moi du Firmament.

CASTELCRIC.

Comment ?

HARDICRAC.

Je m'apprêtois à l'épouser.

CASTELCRIC.

Oh ! pour le coup, cousis, vous attendrez, s'il vous plait qu'elle soit Veuve une seconde fois.

DAMON.

Je n'en puis revenir ; & je suis dans une colere...

HARDICRAC.

Oh ! point d'emportement ; console-toi ; je te réponds qu'elle est en bonne main ; & que ne m'ayant pas, elle ne pouvoit rencontrer mieux, mais il faut s'ajuster : je devois être ton beau frere, je serai ton Neveu, j'épouse la fille ainée.

DAMON.

Que voulez-vous faire d'une innocente, est-elle en âge

un âge de conduire un ménage? & d'ailleurs si le tems ne l'a changée, je l'ai toujours vûë dans les sentimens d'être Religieuse : l'ignorance où on l'a toujours élevée.....

HARDICRAC.

Laisse faire, si j'ai du talent pour consoler les affligées, je n'en ai pas moins pour enseigner les ignorantes.

SCENE V.

LUCINDE, AGATHE, LOLOTTE, DAMON, CASTELCRIC, HARDICRAC.

HARDICRAC.

VEnez, Madame, ne craignez point le ressentiment de votre Frere; quoiqu'il m'eût destiné votre main, il approuve votre mariage avec Monsieur, & moi j'épouse cet aimable enfant. Ne le voulez-vous pas bien, ma charmante?

AGATHE.

Moi? je ne sçais pas seulement ce que vous demandez.

LOLOTTE.

Monsieur demande à être votre mari: voyez que

cela est difficile à entendre ? vous me faites pitié d'être si sotte à votre âge.

DAMON.

Et vous, Mademoiselle Lolotte, vous me paroissez un peu trop éveillée pour le vôtre.

LOLOTTE.

N'avez-vous pas vû marier ma chere *Maman* ? Hé bien, cela sera à peu prés de même.

AGATHE.

Oüi, mais ma Sœur, ma chere Mere avoit déja eu un Mari, & il me semble que je voudrois bien aussi en avoir un autre auparavant Monsieur.

LUCINDE.

Taisez-vous, sotte, vous ne sçavez ce que vous dites.

AGATHE.

Si je ne sçais ce que je dis, je sçais bien ce que je voudrois.

LUCINDE.

Ne vous arrêtez point à tous ses discours, Monsieur, je suis Maîtresse de ma Fille, il suffit que vous soyez du goût de mon Frere, & que mon Mari y consente, pour qu'elle soit votre femme dès demain, pourvû que vous ne fassiez point de difficulté d'épouser une fille aussi ingenuë

HARDICRAC.

Hé sandis, c'est ce que je cherche depuis si longtems qu'une fille neuve.

AGATHE.

Monsieur, je ne suis pas si sotte que vous pensez, &...

LUCINDE.

Oh? Mademoiselle, encore une fois, taisez-vous & songez à m'obéir; & nous, passons dans mon Cabinet, nous parlerons de cette affaire avec plus de liberté.

SCENE VI.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTTE.

MA Sœur, je vous félicite, & je suis ravie que vous établissiez dans notre Famille la regle de marier les filles de bonne heure.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, j'aime mieux retourner dans le Couvent.

LOLOTTE.

N'en faites rien, ma Sœur, je vous prie, on m'en a fait sortir avec vous, on pourroit bien m'y faire rentrer de même, & je vous avoue que je n'en ai point du tout d'envie.

AGATHE.

Ah ! ma Sœur, si vous n'étiez pas un enfant, je vous confierois bien des choses.

LOLOTTE.

Comment donc un enfant ? Sçavez-vous bien que j'ai plus d'esprit dans mon petit doigt, que vous n'en avez dans toute votre personne : confiez-moi seulement votre secret, je vous écoute.

AGATHE.

Hélas ! j'aime, ma Sœur : Quoi ! cela ne vous surprend pas ?

LOLOTTE.

Non vraiment ; & je ne vois rien là de si extraordinaire. Et qui aimez-vous ?

AGATHE.

Ce jeune homme, dont la Sœur étoit avec nous dans le Couvent.

LOLOTTE.

Qui ? Dorante !

AGATHE.

C'est lui-même, il veut absolument m'épouser : jugez, ma Sœur, combien il sera fâché ; si l'on m'en fait épouser un autre.

LOLOTTE.

Il faut lui donner avis de cela, & qu'il vienne au plûtôt s'y opposer.

AGATHE.

Mais, ma Sœur. . . .

LOLOTTE.

Quoi, mais ? Dans ces ſortes d'affaires il faut ſe remuer : vous voudriez que Dorante fût votre mari, n'eſt-ce pas ?

AGATHE.

Aſſûrément ; car nous nous ſommes déja donné une promeſſe de mariage l'un à l'autre.

LOLOTTE.

Comment donc ! mais vraiment, vous n'êtes pas ſi ſotte que je penſois. Et comment avez-vous pû lui parler ?

AGATHE.

Bon, il paſſe toutes les nuits ſous nos fenêtres, & cette bonne Dévote qui conſoloit ci devant ma Mere dans ſon veuvage, a la charité de lui rendre mes Lettres & de me rendre les ſiennes.

LOLOTTE.

Quoi, Madame Brigide ? je la croyois ſi ſcrupuleuſe & ſi ridicule ! oh ! je ſuis ravie qu'elle ſoit auſſi charitable que vous dites.

AGATHE.

Comme elle ne s'eſt point trouvée aux nôces de ma Mere, ayant renoncé à toutes les vanitez du monde, je crains bien qu'elle ne vienne pas encore ici aujourdhui, & je ne ſçai par qui faire avertir Dorante du malheur qui nous menace.

LOLOTTE.

Allez, j'ai pitié de vous, & je me charge de ce ſoin.

AGATHE.

Quoi ! ma chere Sœur, vous pourriès me rendre ce service.

LOLOTTE.

Pourquoi non ? n'en feriez-vous pas autant pour moi dans l'occasion ?

LOLOTTE.

Ah ! très assûrement : mais comment vous y prendrez-vous ?

LOLOTTE.

Que cela ne vous embarasse point : j'ai ici des personnes à mon commandement, & vous aurez Dorante dans un moment, il ne loge qu'à deux pas de nous.

AGATHE.

Mais, ma Sœur, à qui allez-vous vous adresser pour lui porter cette nouvelle ? prenez garde.

LOLOTTE.

De quoi vous embarrassez-vous ? je crois que vous me prenez pour une bête : dans un moment, vous dis-je, votre affaire sera faite.

SCENE VII.

AGATHE seule.

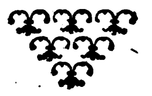
HElas ! j'étois bien plus heureuse lorsque je ne connoissois point l'Amour. J ai vû Dorante, il m'à parlé ; j'ai pris plaisir à l'entendre, & le tems a fait le reste.

SCENE VIII.

AGATHE, LOLOTTE.

LOLOTHE.

AH ! ma Sœur, réjoüissez-vous : dans le moment que j'allois envoyer chez Dorante, lui-même s'est présenté à ma vûë. Je lui a fait signe d'approcher, il est venu, & le voici.



SCENE IX.

AGATHE, LOLOTTE, DORANTE.

DORANTE.

CHarmante Agathe, quel heureux hazard me procure le plaisir de me trouver auprès de vous ? j'attendois avec impatience le moment de vous voir à votre fenêtre : & mon bonheur....

AGATHE.

Ah ! Dorante, je suis au desespoir.

DORANTE.

Qu'avez-vous, belle Agathé ?

AGATHE.

Mon Oncle Damon vient d'arriver, & ma Mere & lui veulent me marier dans l'instant à un autre que vous.

DORANTE.

Ah Ciel ! quel contre-tems ! & demain mon Pere devoit vous demander pour moi à Madame vôtre Mere ; que vais-je devenir, chere Agathe ?

LOLOTTE.

Allons, ma Sœur, il faut montrer ici du courage ; déclarez dans ce moment à ma Mere que

vous aimez Monsieur, & que vous ne voulez point d'autre époux que lui.

AGATHE.

Ah! ma Sœur, je n'aurai jamais la hardiesse....

LOLOTTE.

Ne craignez rien, je vous seconderai comme il faut.

AGATHE.

Je ne pourrai jamais.....

DORANTE *se jettant à ses genoux.*

Ah! belle Agathe, au nom de notre amour, je vous conjure......



SCENE X.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC, DORANTE, AGATHE, LOLOTTE.

LUCINDE.

QUe vois-je? un homme aux genoux de ma Fille?

HARDICRAC.

Cadedis, quelle innocente!

DAMON.

Que veut-dire ceci, Lolotte?

LOLOTTE.

Cela veut dire, mon Oncle, que Monsieur aime ma Sœur, & que ma Sœur aime Monsieur, voilà tout ce que j'en sçais.

HARDICRAC.

Ah! sandis, où m'allois-je fourer? & à quel âge faut-il donc les prendre?

DORANTE.

Oüi, Madame, il est vrai que j'aime Mademoiselle votre Fille, & que mon Pere devoit demain vous la demander en mariage.

LUCINDE.

Monsieur, je connois votre Famille; & ce m'est beaucoup d'honneur que vous nous vouliez faire, mais mon Frere a donné sa parole à Monsieur: sans cela . . .

HARDICRAC.

Ah, Cadedis! je lui rends: je veux une femme à moi seul.

DAMON.

Mais, mon ami, voilà toutes mes mesures rompuës, & le desir que j'avois de te voir entrer dans notre Famille. . . .

HARDICRAC.

Il n'y a encore rien de gâté, j'épouserai la petite.

LOLOTTE.

Moi, Monsieur? fi donc! que feriez vous d'une morveuse comme moi? n'auriez-vous pas de conscience?

HARDICRAC.

Et sandis, vous croitrez peut-être avec le tems?

LOLOTTE.

Je l'espere bien ainsi: mais vous de votre côté, vous vieillirez, Monsieur.

HARDICRAC.

La petite personne ne laisse pas d'avoir des raisons piquantes.

LUCINDE.

Qu'est-ce à dire, Mademoiselle? vous êtes bien en âge de raisonner comme vous faites; on prendra bien vos avis là-dessus.

LOLOTTE.

Je sçais pourtant que sans moi l'on ne peut rien faire, & je vous déclare par avance que je ne veux point de Monsieur..

LUCINDE.

La petite insolente! Monsieur, ne vous arrêtez point à *ses* discours, je vous prie ; & *ne vous fâchez* point....

HARDICRAC.

Moi, au contraire, j'aime à voir dans les Filles de cet âge de ces petites pudeurs mutines, de ces aimables fiertez méprisantes. Céla m'annonce pour l'avenir une vertu à toute épreuve, & je me flatte....

LOLOTTE.

Flattez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne ferez pas mon mari à bon compte, & j'y vais donner bon ordre.



SCENE XI.

LUCINDE, DAMON, HARDICRAC, AGATHE, DORANTE.

DAMON.

OU va-t'elle donc, ma Sœur, & que veut-elle dire ?

LUCINDE.

C'est une petite évaporée, à qui il prend comme cela de petites fantaisies depuis un certain tems.

DAMON.

Cela me surprend, car avant mon départ elle étoit d'une docilité & d'une retenuë si grande, qu'elle en paroissoit toute sotte ; & maintenant je la trouve d'une vivacité extraordinaire : si cela va toujours en augmentant, avec le tems ce sera un petit diable.

HARDICRAC.

Laissez-moi faire, je la pétrirai à ma maniere si-tôt qu'elle sera mienne.

DAMON.

Commençons donc toujours par faire ce mariage en même tems que celui de Monsieur, puisqu'il me paroît que ma Sœur ne s'y oppose pas.

LUCINDE.

Mon mari est allé lui-même chez le Notaire pour le faire arriver plus vîte ; & nous ferons dresser les deux contrats à l'heure même.

HARDICRAC.

C'est bien dit, & la cérémonie faite, je mets la petite Personne dans un Convent, jusqu'à ce qu'elle soit en état d'être mienne.

SCENE XII.

CASTELCRIC, LUCINDE, DAMON, AGATHE, DORANTE, HARDICRAC.

CASTELCRIC.

JE viens de poser le Notaire dans votre Cabinet, où il vous attend la plume à la main. J'ameine avec moi les Violons, qui doivent celebrer mon lendemain ; mais que veut dire que j'ai trouvé là-bas votre Fille Lolotte, avec le petit Clitandre qui tous deux se desesperent ?

LUCINDE.

Le petit Clitandre !

CASTELCRIC.

Oüi, le Fils du President qui occupe la moitié de cette Maison ; . . . Mais cadedis le voici.

SCENE DERNIERE.

LE PETIT CLITANDRE. & les Acteurs de la Scene precedente.

LE PETIT CLITANDRE.

NOn, Mademoiselle, vous avez beau faire. Je veux absolument lui dire deux mots, & l'on ne m'enlevera pas ainsi ma Maîtresse à ma barbe.

LOLOTTE.

Mais mon cher, n'allez point vous exposer. . .

LE PETIT CLITANDRE.

Je ne crains rien, & je suis bon pour lui ; j'ai trois mois de Salle afin que vous le sçachiez.

DAMON.

Que veut dire tout ceci ?

LUCINDE.

A qui en veut donc ce petit drôle-là ?

LE PETIT CLITANDRE.

Petit drôle tant qu'il vous plaira, Madame ; mais j'aime Mademoiselle votre Fille, & j'en suis aimé, & je ne souffrirai point qu'elle soit la femme d'un autre.

HARDICRAG.

Oh ! pour le coup je ne m'attendois pas à celui-là.

LE PETIT CLITANDRE.

Est-ce vous, Monsieur, qui êtes assez téméraire pour vouloir m'enlever ma conquête ?

HARDICRAC.

Cadedis, ce petit bon-homme me réjoüit.

LE PETIT CLITANDRE.

Morbleu, Monsieur, si je vous réjoüis, votre figure m'afflige, entendez-vous ?

LUCINDE.

Qu'est ce donc que tout cela signifie ? je vous trouve bien impertinent, morveux que vous êtes, d'oser aimer ma fille.

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, vous pouvez tout dire. Je sçai le respect que je vous dois ; mais si Monsieur a du cœur, je lui ferai voir que je ne suis pas un morveux.

HARDICRAC.

Comment, vous voulez déguainer avec moi ?

LE PETIT CLITANDRE.

Oüi, Monsieur, si vous vous obstinez à vouloir épouser Mademoiselle Lolotte, il faut que vous ayez ma vie, ou que j'aye la vôtre.

LOLOTTE.

Oh ! pour celui-là, Monsieur, je vous deffend de vous battre.

LE PETIT

LE PETIT CLITANDRE.

Comment, Mademoiselle, vous aimez donc mieux épouser Monsieur ?

LOLOTTE.

Je ne vous dis pas cela ; mais je ne veux pas que l'on vous tuë.

LE PETIT CLITANDRE.

Et si je vous perds, croyez-vous que je puisse vivre ?

DAMON.

Ces pauvres enfans me font pitié.

HARDICRAC.

Assûrément ce jeune homme est de race Gasconne.

LOLOTTE *aux genoux de Damon.*

Ah ! mon cher Oncle, priez ma chère Maman de me marier avec mon petit ami.

LE PETIT CLITANDRE.

Madame, je vous conjure par tout ce qui vous est de plus cher au monde, de ne point donner Mademoiselle Lolotte à d'autre qu'à moi.

HARDICRAC.

Ah ! sandis je n'y puis plus tenir : allez mes enfans, je vous marie, moi : allons cousis, il faut finir cette affaire.

CASTELCRIC.

Je le veux de tout mon cœur ; mais cependant voilà trois fois qu'on te passe la plume par le bec.

HARDICRAC.

Que veux-tu que j'y fasse, je m'en console dans l'esperance où je suis de faire un jour une fortune des plus considerables : je ne puis que plaindre ces Belles de n'avoir point le bonheur de me posseder.

CASTELCRIC.

Pour les en consoler d'avance, songeons à *leur* mariage avec ces Messieurs.

LUCIDE.

Mais mon cher mari, Lolotte est bien petite!

LOLOTTE.

Laissez faire, ma chere Maman, je deviendrai bientôt grande, tout vient avec le tems : il vous a consolée de la mort de votre mari ? il a *donné* de l'amour & de l'esprit à ma Sœur, & j'espere qu'il me donnera bientôt tout ce qui me manque.

HARDICRAC.

C'est penser à merveille ; esperons toujours, c'est le moyen de goûter par avance les douceurs d'un heureux avenir.

CASTELCRIC.

Et c'est sur quoi roulle le petit Divertissement que vous allez voir.

LE TEMS FUTUR,

DERNIER INTERMEDE.

ENTRE'E

de Bohémiens & de Matelots.

UNE MATELOTE.

RONDEAU.

L'Esperance,
Du tems passé soulage les regrets,
Et fait aux Mortels par avance,
Goûter dans l'avenir les biens les plus parfaits;
Ne perdons jamais
L'esperance,



ENTRE'E de Bohémiennes & de Matelots.

UNE BOHEMIENNE.

De l'esperance
Les plaisirs sont doux :
Ne fussent-ils qu'en apparence.
Sans cesse esperons, flatons-nous,
Car bien souvent la joüissance
Se trouve au dessous
De l'esperance.



VAUDEVILLE.

UNE BOHEMIENNE.

JE vois une veuve pleurer,
Et prête à se desesperer,
De la mort d'un époux fidele :
Mais pour voir ses vives douleurs
Changer en nouvelles ardeurs . . .
Ah ! c'est au Tems que j'en appelle.

UN BOHEMIEN.

Iris vend cher à ses Galands
Les faveurs de ses jeunes ans,
Ils sont tous ruinez par elle :
Mais pour la voir dans son declin
La dupe de quelque blondin . . . .
Ah ! c'est au Tems que j'en appelle.

UN BOHEMIEN.

Dans le Poste où la Cour l'a mis,
Blaise compte nombre d'amis,

Chacun suit sa faveur nouvelle :
Mais pour le voir abandonné,
Dès que la rouë aura tourné....
Ah ! c'est au tems que j'en appelle.

UN MATELOT.

En tous lieux ce nouvel époux,
De sa femme fait le jaloux,
Il observe par tout la belle :
Pour le voir garder le manteau,
Et tirer sa part du gâteau....
Ah c'est au tems que j'en appelle.

LOLOTTE.

Les grandes Filles d'à present,
Me traitent de petite enfant,
Pour moi quelle douleur mortelle :
Mais leur beauté déperira,
Tandis que la mienne croîtra....
Ah ! c'est au tems que j'en appelle.

UNE COME'DIENNE *au Parterre*.

A nos trois Sujets differens,
S'il manque certains agrémens,

Du moins l'idée en est nouvelle :

Contre le Critique envieux,

Parterre si judicieux.....

Ah ! c'est au tems que j'en appelle.

ENTRE'E GENERALE.

FIN.



